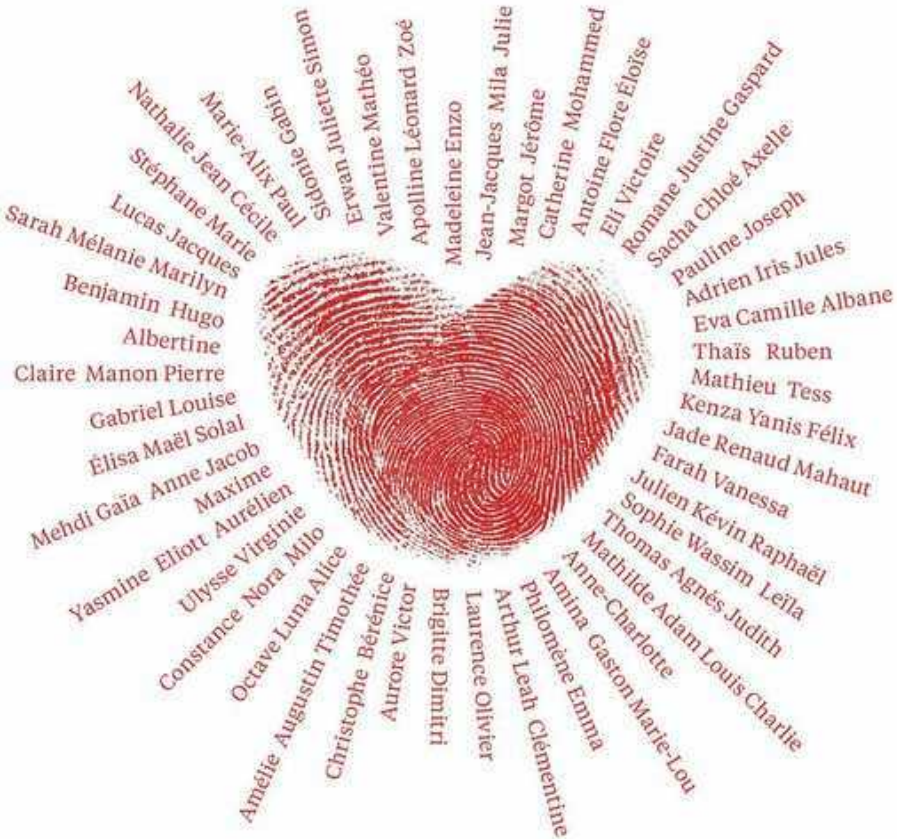
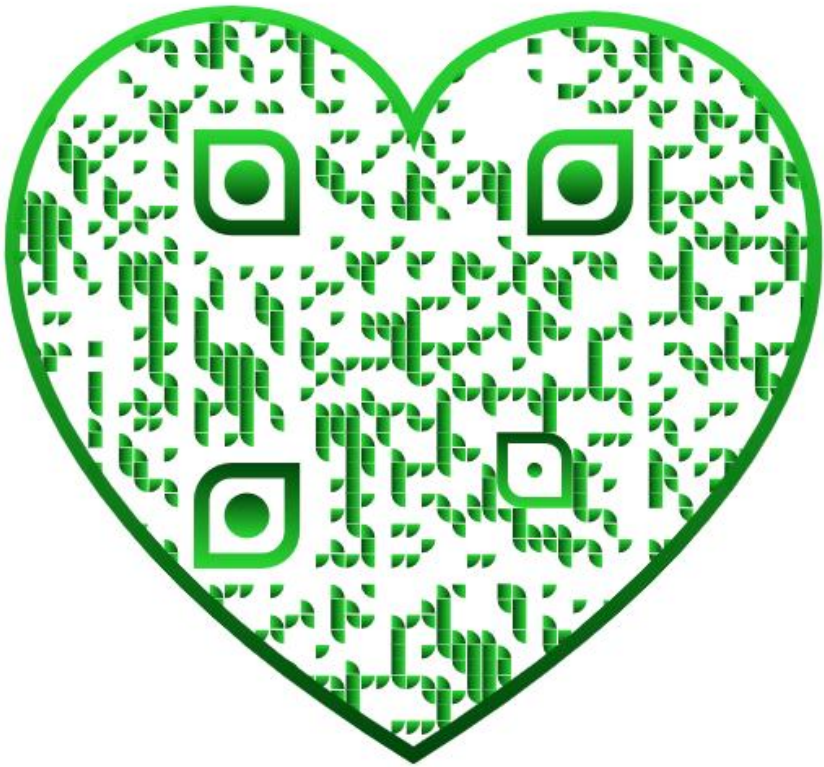
ANNE LAURE SELLIER

Le pouvoir des prénoms

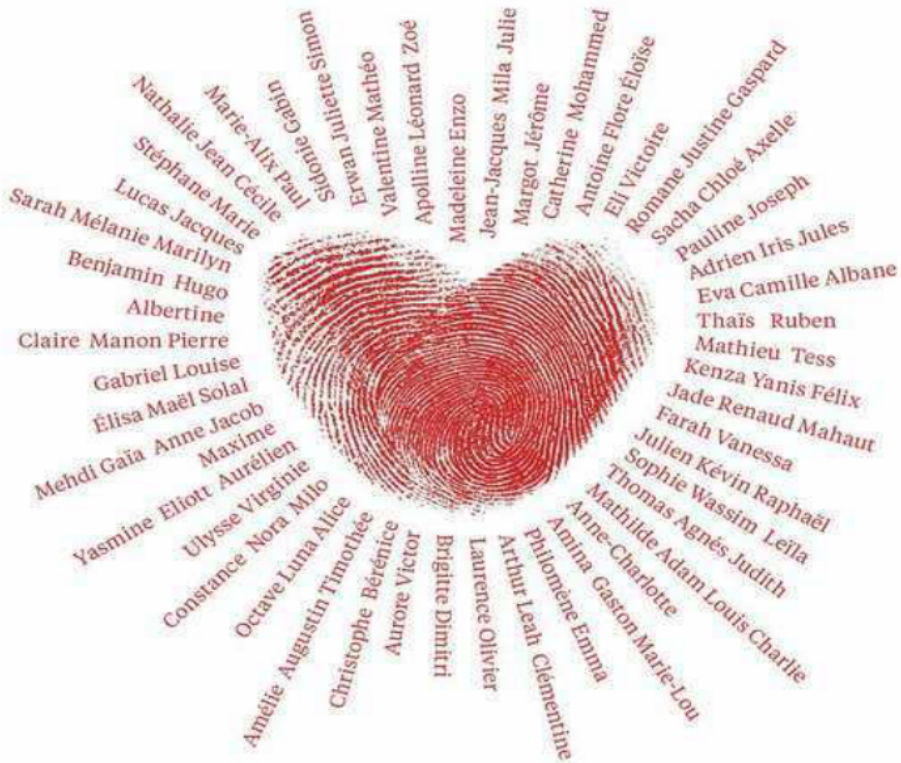


Héliopoles



ANNE LAURE SELLIER

Le pouvoir des prénoms



Héliopoles

ANNE LAURE SELLIER

Le pouvoir des prénoms

Héliopoles

Pour Gonçalo, Charlotte et Chloé, qui arborent leur prénom avec gaieté et panache chaque jour.

Pour mes parents Philippe et Marie-Françoise, qui ont choisi mon prénom après avoir longuement hésité avec un autre, et en débattent encore aujourd'hui. Cela aurait simplement changé mon visage.

PROLOGUE

Pour un choix éclairé

Paris embouteillé, mais Paris exalté… Alors qu'en cette matinée d'octobre, au volant de ma voiture, je suis à l'arrêt dans les bouchons près du parc Montsouris, la radio annonce avec effusion la sortie de *L'Officiel des prénoms*. Le plus grand guide en la matière, 12 000 prénoms présentés dans leurs moindres détails. Quel bonheur ! Voilà une nouvelle qui promet d'ouvrir l'appétit légendaire des Français pour les dictionnaires. Et de nourrir l'excitation des futurs parents en quête du prénom parfait pour leur enfant. Un prénom qui constituera la première étiquette sociale célébrant l'unicité du petit être. Choisir un prénom ! Quelle joie mais quelle responsabilité parmi les 6 000 possibilités offertes pour chacun des deux sexes ! Encore heureux qu'il n'y en ait que deux…

Je savoure avec un franc sourire le scoop des prénoms les plus donnés cette année. Je me souviens avec nostalgie de mes deux grossesses au cours desquelles la question du choix du prénom s'est naturellement présentée. Alors que, mon mari et moi, nous avions nos préférences, nous avons quand même été parcourir les rayons des librairies dans trois pays différents (par opportunité, pas par vice !), afin de trouver des sources d'inspiration. Donner un prénom est un acte qui reste exceptionnel dans une existence. Cet acte associe l'enfant qui va naître à un prénom pour la vie. À moins, bien sûr, qu'il n'entreprenne plus tard une démarche, encore assez lourde et souvent mal comprise, pour changer son prénom. Que sait-on de la portée d'un prénom sur le bien-être d'un enfant ? Et, plus largement, que savons-nous de l'influence du prénom sur la vie ?

Nous avons poussé la porte de nombreuses librairies – des grandes, des petites, des spécialisées. Partout, ce même constat : quelle que soit la langue, nous étions impressionnés par la profusion de dictionnaires de prénoms recensant leur origine, leur étymologie, les personnages célèbres les ayant portés, leurs occurrences selon les années, etc. « *L'âme d'un prénom se trouve dans ses origines nordiques, latines ou encore littéraires* », déclarait la couverture de l'un de ces ouvrages dont les grands-parents et les amis se firent un devoir de garnir notre bibliothèque. En nous penchant sur cette littérature foisonnante, nous avons enregistré toutes sortes d'informations. Gabriel et

Louise sont des prénoms très courus en ce moment et Emma, Chloé, Louis et Raphaël restent parmi les prénoms les plus donnés en France… Les prénoms bibliques font un grand retour. Et les prénoms qui ne pouvaient être donnés en France jusqu'en 1993 connaissent aujourd'hui une croissance fulgurante.

Bon. Ces informations sont importantes, passionnantes, mais elles sont également circulaires et, finalement, bien superficielles. Gabriel et Louise sont les prénoms préférés actuellement, d'accord, et après ? Quelle est l'importance de prénommer son enfant Gabriel plutôt que Vincent ? Que se passe-t-il si l'on porte un prénom rare ? Comment grandit-on avec son prénom ? Notre prénom nous influence-t-il et, si oui, jusqu'à quel point ? Peut-il affecter des aspects importants de notre cheminement vers le bonheur ? Nous permet-il d'exprimer notre individualité ou l'étouffe-t-il ? Aucune réponse. Les ouvrages que nous découvrions ne traitaient nullement de l'impact, de la portée du prénom, de son ascendant sur la personne.

Il a donc fallu se résigner : nous étions relativement inaptes à prendre une décision éclairée. Comme beaucoup de nos proches, nous nous sommes rabattus sur notre instinct – nourri toutefois, c'est vrai, de mes connaissances en psychologie cognitive et sociale, domaines que j'investis à longueur de journée dans le cadre de mon activité de recherche.

L'instinct. C'est ce même instinct qui pousse certains à vouloir prénommer leur enfant Nutella (*sic*), Merdique (*sic*), ou encore Pierre lorsque le nom de famille est Tombal (*sic*). L'instinct, il y a le bon et le mauvais. Or nous avons besoin, sinon d'accumuler de l'expérience, au moins d'accéder à l'information pour prendre de bonnes décisions dans un domaine dans lequel nous sommes novices. Pourquoi, alors, ne pas accompagner les futurs parents dans le choix du prénom ? En dehors du cas des prénoms totalement inappropriés que je viens de citer, et que l'état civil a refusés, de nombreux parents hésitent longuement, se déchirent, et parfois même regrettent le prénom qu'ils ont donné à leur enfant, ou bien encore l'assument un temps pour mal le vivre par la suite. Existe-t-il des données à la disposition du public permettant de choisir un prénom en toute connaissance de cause ?

Quelques années après la naissance de mes filles, un projet de recherche s'est présenté à moi, qui touchait précisément à la portée du prénom. Forte de la frustration de ne pas avoir possédé ce savoir lors de mes grossesses, je me suis immergée avec grand bonheur dans l'aventure. Cela m'a donné l'occasion de faire le tour de tous les savoirs disponibles aujourd'hui, dans l'ensemble des sciences sociales, sur ce premier étiquetage de notre personnalité qu'est notre prénom. Ces connaissances ont deux caractéristiques très nettes. La première : elles sont tout à fait récentes si l'on considère que l'usage du prénom est apparu avant l'écriture – il était alors un simple nom puisque le nom de famille est apparu plus tard. Les premières tentatives de formalisation du rôle et de l'influence du prénom sur l'individu remontent aux années 1950. Soit il y a moins de 70 ans. La seconde caractéristique de ce savoir est qu'il connaît un

développement sans précédent depuis une quinzaine d'années. C'est une véritable science du prénom qui est en train d'émerger. Elle est encore jeune, certes, mais elle a déjà beaucoup à dire au public et c'est ce que je me propose de faire ici.

L'autre ambition de cet ouvrage consiste à partager les résultats de notre recherche. En février 2017, paraissait enfin – au bout de six années de travail et de discussions à bâtons rompus avec mes collègues scientifiques – notre article établissant que nous ressemblons physiquement à notre prénom. Cet article a suscité de nombreuses réactions des médias internationaux et du public, ce qui nous a plutôt ravis. La vie de la plupart des chercheurs est en effet rarement perturbée par les journalistes. Beaucoup des phénomènes que nous étudions ne constituent qu'une petite partie de phénomènes plus importants qui constituent eux-mêmes une petite partie des phénomènes pouvant intéresser le grand public. Lorsque notre travail infime croise les préoccupations du grand public, l'émoi est immense.

Passé ce premier ravissement, nous avons été rapidement surpris par la virulence des réactions et par la diversité des gens qui nous ont contactés – des scientifiques et des journalistes, bien sûr, mais aussi des personnes venues des quatre coins du monde. Les réactions ont couvert un large éventail d'émotions. En France, où j'ai eu davantage l'occasion de présenter nos résultats, j'ai souvent constaté une véritable colère teintée d'une incrédulité de principe. Comme si ces résultats étaient moralement inadmissibles. D'autres réactions exprimaient de l'inquiétude, de l'effroi, et parfois de l'hostilité, comme si cette recherche avait brisé un tabou. « *Non !* » s'est écriée une femme lorsqu'elle a appris qu'elle ressemblait probablement à son prénom. « *Non, non, non !* » Au rang des réactions récurrentes : « *C'est vraiment n'importe quoi !* », les yeux levés au ciel. Ou encore : « *Ils ne savent plus quoi inventer…* »

Fort heureusement, d'autres échanges furent plus détendus, avec un sourire songeur ou des remarques bienveillantes : « *C'est vrai, au fond… J'ai toujours pensé que les Christophe avaient une gueule de Christophe* ». Plusieurs personnes m'ont encouragée à écrire un livre expliquant notre recherche, sans jargon scientifique, sans raccourci rapide, sans statistiques et références encombrantes, afin d'en expliquer les ressorts et les résultats.

Il s'agit donc d'expliquer ce que « ressembler à son prénom » signifie véritablement. Au regard des réactions d'incompréhension que je viens d'évoquer, mon propos consiste à montrer pourquoi prendre le visage de son prénom est, au fond, quelque chose de parfaitement normal, de profondément humain. Il s'agira simplement de prendre en compte une chose que notre époque a beaucoup de mal à concevoir : le rôle absolument capital des autres dans la pleine réalisation de notre individualité. Nous recevons notre prénom de nos parents : notre vie en sa compagnie débute par un acte de partage. Il nous incombe de savoir le partager avec autrui en retour. En somme, il nous incombe de nous mettre à son diapason.

1

Les stratégies du prénom

Nous sommes en Russie, à l'été 2002. En cette fin juin, des pluies torrentielles viennent de céder la place à des inondations sans précédent. Neuf régions du sud du pays sont dévastées. Au beau milieu de ce déluge aux accents bibliques, Vyacheslav Voronin et son épouse, Marina Frolova, accueillent au monde un petit garçon. Il est parfait. Ils l'aiment. Et comme ils l'aiment, ils veulent lui faire le plus beau cadeau de naissance : un nom unique qui lui permettra de dessiner sa propre trace dans la vie. Un nom sans attaches, sans préjugés sociaux. Un nom qui ne générera aucune attente chez les autres, un nom qui ne sera pas un habit faisant le moine. En bref, Vyacheslav et Marina veulent donner des ailes à leur fils. Alors, ils réfléchissent.

On n'en attendrait pas moins d'un père comme Vyacheslav, dont le prénom signifie « La plus grande gloire ». C'est donc avec un mélange de force de caractère et d'infinie sensibilité que Vyacheslav et Marina tombent d'accord pour nommer leur fils BOH dVF 260602. Ce nom (et non pas ce prénom dans la mesure où les parents ont voulu dépasser la norme « prénom + nom » pour lui substituer un nom unique) est pétri de sens puisqu'il se traduit par « Objet Humain Biologique descendant des Voronin et des Frolova, né le 26 juin 2002 ». N'ayez crainte, tout le monde l'appelle « BOH » (prononcez « Botch »).

Bizarrement, l'état civil russe refuse d'inscrire ce nom dans son registre. Il n'existe pourtant pas de loi limitant le choix des prénoms en Russie. La preuve en est que vous pouvez y croiser des personnes prénommées « Régulateur de Vol », « Cool », « Feuille de Salade », « Nord », « Privatisation », « Simplement un Héros », sans oublier « Viagra ». Mais non, pour BOH dVF 260602, ça ne passe pas, et c'est la faute aux chiffres. Un nom ne doit pas contenir de chiffres, explique l'état civil russe aux parents. Alors, Vyacheslav et Marina saisissent plusieurs tribunaux de Moscou, faisant valoir que, si tous les prénoms sont autorisés en Russie, celui-ci ne devrait pas échapper à la règle.

Aux dernières nouvelles, c'est sans succès. Même la Cour européenne des Droits de l'Homme a refusé de se saisir de ce cas, malgré la demande des parents. Comment expliquer l'obstination de ces derniers ? Vyacheslav a eu un

jour l'occasion de s'exprimer en ces termes à propos du prénom de son fils : « *Il lui facilitera la vie. Il n'interagira pas avec ces idiots qui pensent qu'un nom définit notre apparence. Chaque personne qui reçoit un prénom traditionnel est automatiquement attachée à son contexte historique. Et il perdra tout l'héritage de ses ancêtres.* »

Ce n'est pas une mince affaire, cette histoire de prénom ! Le subtil mélange d'excitation teintée d'angoisse qui accompagne le choix du prénom d'un enfant marque durablement la mémoire de beaucoup de parents. 76 % des Français sont convaincus qu'un prénom peut influencer le cours d'une vie. Le prénom apparaît comme un désir parental projeté sur cette vie qui débute, un premier cadeau à l'enfant.

Un cadeau pourtant souvent vécu comme empoisonné. Vous avez appelé votre enfant Nathalie en 1970 ? Bien joué ! Elles ont été plus de 26 000 cette année-là, et Nathalie vous reproche encore amèrement le fait que son prénom ne ressemble à rien, qu'il y avait cinq autres Nathalie dans sa classe chaque année, que sa banalité lui colle à la peau. « Nathalie O. ». Voilà comment l'appelait sa maîtresse. Pour la distinguer de Nathalie N., Nathalie P. et, surtout, de Nathalie C., avec qui elle la confondait régulièrement.

Vous avez plutôt choisi Bernina, parce que vous êtes férus d'escalade et avez encore de splendides souvenirs de l'ascension de cette montagne ? Votre fille a juste mis vingt ans à se remettre du regard oblique des gens la rencontrant pour la première fois. Bernina vous dit encore aujourd'hui que son rêve aurait été de se fondre dans la masse avec une Sophie ou une Julie, comme tout le monde.

Sophie, alors ? Trop banal. Éléonore ? Trop classique. Cassandre ? Trop mythologique. Émilie ? Trop « i-i ». Zoé ? Ho-hé… Trop court. Anne-Charlotte ? Trop long. Quel que soit le prénom, il semble invariablement plus rapide et aisé pour les parents de le choisir – quelques mois au plus –, que pour l'enfant de l'assumer – un processus qui prendra plusieurs années, comme nous allons le voir.

Comment et dans quel contexte s'effectue ce choix ? Il a souvent lieu au troisième trimestre de la grossesse, cette période dont les femmes gardent des souvenirs remarquablement similaires. Les deux premiers trimestres ont collé des nausées insupportables aux unes, une grande fatigue aux autres ou encore, et à l'inverse, une énergie en apparence inépuisable à certaines quand d'autres encore ont dû être alitées. Pendant ce parcours du combattant, les futurs parents ont vu le fœtus, d'abord de manière discrète, puis de plus en plus franchement. Du reste, grâce soit rendue à la technologie, nous constatons qu'il est bien là, avec ses doigts, ses orteils, et cela dès les premières semaines – un seul battement de cœur, et le monde entier semble chavirer.

Au dernier trimestre, changement de tempo ! Le ventre s'arrondit, la future maman peine à se tourner ne serait-ce que partiellement pendant son sommeil, et découvre parfois qu'il lui est devenu nécessaire de marcher comme un canard. Chaque matin, elle ouvre lentement les yeux en songeant : « Ah ! Toujours enceinte ». Comme dans le film *Un jour sans fin*, dans lequel le protagoniste

revit indéfiniment la même journée, le ventre est là, plus rond que jamais, mûr à souhait. Il continue pourtant sa croissance folle, et ne cesse de pousser. Ce n'est pas possible, ça va exploser ! Mais parce que nous sommes en capacité de mettre un peu de rationalité dans tout cela, nous parvenons cependant à nous rassurer : l'enfant va finir par arriver, c'est pour bientôt ! Et l'heure n'est plus à la superstition des premiers mois.

C'est souvent au cours de cette période que les listes de prénoms se mettent à pousser comme des lianes autour du salon. Avec leur déferlante d'échanges plus ou moins houleux entre les parents, souvent agrémentés de l'avis – pas toujours sollicité – des amis, ainsi que des attentes plus ou moins directement formulées de la famille (« Le prénom de quelle grand-mère allez-vous lui donner ? »). La teneur de ces échanges et commentaires ? La palette est large : « Ce prénom fait bébête ! », ou « Celui-là ? Tout le monde va le raccourcir en [une sonorité infâme] », ou encore « Ha, ha ! Alors là ! S'il va vivre à l'étranger, je ne te dis pas, tu le condamnes ! Ça ne voyage pas du tout ! », sans oublier le définitif : « Bravo ! Sais-tu que le personnage biblique portant ce prénom a été violé ? Eh oui ! C'est écrit noir sur blanc dans la Bible, quand même ! La sonorité est peut-être jolie, mais vraiment, tu as de ces idées ! » Une chose est sûre : il n'existe aucun BOH dVF 260602 qui aurait été abusé en des temps bibliques et qui aurait précédé notre BOH dVF 260602.

Les approches des futurs parents pour naviguer au mieux dans l'effervescence qui entoure le choix du prénom sont certes multiples, mais il n'est pas déplacé de parler de véritables stratégies, d'un art de combiner les préférences des parents, les réactions de l'entourage, et plus généralement de la société qui entoure le couple. S'il est impossible d'établir une liste exhaustive de ces stratégies, concentrons-nous sur les trois plus fréquentes afin de mieux cerner les méandres du désir-angoisse parental autour du prénom.

Il y a d'abord la « stratégie refuge », celle qui est adoptée par les parents qui cherchent des valeurs sûres. Dans la mesure où presque tous les prénoms risquent d'avoir un problème ou un autre, que ce soit leur étymologie, leur sonorité, les gens peu recommandables qui les ont portés en France ou à l'étranger, ou encore leur traduction dans des langues étrangères, il est difficile de se tromper avec un bon Louis, Nicolas, Marie, ou Claire. Avec 17 rois de France prénommés Louis, c'est imparable ! Il n'y a pas si longtemps, les Jean et les Marie caracolaient en tête du palmarès des prénoms les plus donnés, où ils trônaient depuis près de soixante ans. Les valeurs sûres, ça existe, alors on va lui faciliter la tâche, à cet enfant ! Avec un prénom indémodable, il passera partout.

Cette première stratégie est bien ancrée en France, et depuis longtemps. Dans ses *Essais*, Michel de Montaigne consacre même un chapitre à souligner cette tendance. Il remarque que « *quelque diversité d'herbes qu'il y ait, tout s'enveloppe sous le nom de salade.* » (Comme quoi le prénom russe Feuille de Salade ne ruait pas tant que cela dans les brancards !) Il dénonce le fait que, parmi les princes, les Henri abondent en Angleterre, les Charles en France, et les

Baudouin en Hollande. Lors d'un festin organisé par le duc de Normandie, il raconte que les invités se sont amusés à compter les prénoms récurrents et ont dénombré 110 chevaliers prénommés Guillaume, « *sans mettre en conte les simples gentilshommes et serviteurs* » ! Il se désole enfin de ce que la récurrence des prénoms se manifeste également à travers les siècles : « *Combien y a-t-il, en toutes les races, de personnes de mesme nom et surnom ? Et en diverses races, siecles et païs, combien ? L'histoire a cognu trois Socrate, cinq Platon, huict Aristote, sept Xenophon, vingt Demetrius, vingt Theodore : et devinez combien elle n'en a pas cognu.* »

Notre appétit national pour les mêmes prénoms perdure, mais s'essouffle par rapport aux siècles passés. Le sociologue Michel Bozon note que, vers le 13e siècle, dans le Limousin, cinq prénoms sont portés par 70 % de la population masculine. En 1900, près de 50 000 petites filles étaient baptisées Marie, soit une fille sur onze. En 1970, le prénom Nathalie a été salué à l'époque comme un phénomène, puisqu'une petite fille sur quinze avait reçu ce prénom. Si les prénoms-phénomène demeurent une réalité aujourd'hui, celle-ci devient plus relative. En effet, il est très net que la notion même de prénoms « les plus donnés » a fortement évolué depuis 1970. J'en prends à témoin les parents de Gabriel et d'Emma – deux prénoms-phares de la dernière décennie –, qui peuvent constater que, même si ces prénoms sont en tête des classements, il est peu probable que leur progéniture se retrouve entourée d'enfants portant le même prénom dans leur classe. Au cours des dernières années, on recense en effet « seulement » 5 300 Gabriel par an. Emma, quant à elle, a connu un pic à 7000, ce qui représente environ une fille sur 80. Car la stratégie du prénom-refuge, si elle se maintient solidement, lâche du terrain. Et en lâchant du terrain, les prénoms-refuge deviennent donc… de moins en moins refuge. Pourquoi ? La raison en est l'avènement d'une deuxième stratégie de plus en plus populaire depuis vingt ans : la « stratégie de la différence ». Elle consiste à rechercher le prénom parmi ceux les moins donnés. Montaigne s'en réjouirait !

Trois faits principaux expliquent l'émergence de la stratégie de la différence. Tout d'abord, reconnaissons un argument imparable à Vyacheslav Voronin et Marina Frolova : ce premier cadeau que constitue le prénom, c'est un hommage rendu à l'individualité de l'enfant. Ne cédons pas à un déterminisme du prénom, se disent les parents, laissons à l'enfant tout l'espace pour le développement de sa propre personnalité. Et ce faisant, n'oublions pas de clamer haut et fort cette intention à la société qui l'entoure. *Skol !* Cet intérêt pour les prénoms originaux s'inscrit pleinement dans notre époque. Aujourd'hui plus que jamais dans nos sociétés modernes, nous vouons un culte au choix, à l'autonomie totale de l'individu, celui-ci devant pouvoir orienter sa vie par sa volonté plutôt qu'en réaction à des contraintes. Dans les sociétés occidentales, le choix du prénom de son enfant s'inscrit dans une exigence sociétale beaucoup plus large : épouser qui l'on veut et autant de fois qu'on le veut, avoir – ou pas – un enfant indépendamment de la composition du foyer, vivre la sexualité que l'on a

choisie ou encore, décider de l'heure de sa propre mort.

Le deuxième fait ayant favorisé l'essor de la stratégie de la différence est tout simplement la diversification rapide de la population française au cours du dernier siècle, accompagnée d'un désir de retour aux origines. Jusque très récemment, il était courant pour les immigrés arrivant en France de franciser leur nom puis de donner des prénoms « du terroir » à leurs enfants. Cette tendance s'est graduellement atténuée puis inversée à partir de l'après-guerre, époque au cours de laquelle l'immigration s'est intensifiée parce que le pays avait besoin de main-d'œuvre pour sa reconstruction.

Troisième et dernier fait ayant propulsé la stratégie de la différence sur le devant de la scène : la loi du 9 janvier 1993. Depuis cette date, l'article 57 du Code civil donne aux parents la liberté de prénommer leur enfant comme bon leur semble. Avant 1993, il fallait puiser dans le corpus du calendrier, auquel on avait ajouté certains prénoms d'origine grecque, d'autres régionaux ainsi que quelques diminutifs. Cela en application d'une loi vieille de plus de deux siècles – la loi du 2 Germinal de l'an XI – selon laquelle « […] *les noms en usage dans les différents calendriers, et ceux des personnages connus dans l'histoire ancienne pourront seuls être reçus, comme prénoms, sur les registres de l'état civil destinés à constater la naissance des enfants ; et il est interdit aux officiers publics d'en admettre aucun autre dans leurs actes.* » En vertu de cette loi, seul l'officier de l'état civil décidait si le prénom était approprié ou non, décision qui pouvait varier d'une région à une autre. En 1986, le prénom Cassandre, pourtant ancien, a été ainsi rejeté à Plouvien mais accepté quelques temps plus tard à Brest, située à moins de vingt kilomètres… Un vrai poisson d'avril, si l'on considère que le 2 Germinal du calendrier révolutionnaire, date de la loi, correspondait au 1er avril 1803.

Pourtant, les choses avaient commencé à bouger depuis une instruction de 1966 qui avait élargi le répertoire des prénoms, puis d'un arrêt de la Cour de cassation de 1981 assouplissant la loi de 1803. Il faudra attendre la loi de 1993 pour mettre un terme au texte poussiéreux et capricieux qui s'appliquait jusqu'alors.

Depuis 1993 et à l'instar des Russes, les Français goûtent donc à la griserie d'un choix quasi illimité de prénoms. Les heureux parents ont visiblement très bien accueilli cette nouvelle donne, puisque le recours à des prénoms interdits avant 1993 connaît aujourd'hui une croissance à deux chiffres. Les nouveaux venus portent des prénoms originaux (Océane), des prénoms étrangers (Matteo) ou encore des prénoms créés de toutes pièces. Dans ce dernier cas, il s'agit souvent d'un détournement de l'orthographe de prénoms existants comme Clode ou Khloé. L'officier d'état civil est tenu d'enregistrer le prénom quel que soit le désir des parents. Mais, à la différence de la Russie, il lui incombe cependant de tirer la sonnette d'alarme auprès du procureur de la République s'il juge le prénom contraire à l'intérêt de l'enfant. C'est d'ailleurs devenu un marronnier

journalistique qui apporte chaque année sa moisson des plus belles perles. Il en est ainsi des parents de Nutella, Titeuf, Folavril, Mini-Cooper, Prince-William, Joyeux et Patriste (des jumeaux), qui ont dû retourner à leurs chères études. Il existe aussi d'autres limites comme l'interdiction des accents n'ayant pas cours en français comme le « tilde » espagnol. Vous ne pouvez pas non plus appeler votre enfant « @ », même si sa forme arrondie est jolie et que cela voyage très bien. En outre, l'officier d'état civil peut refuser un prénom qui respecte pourtant a priori la loi. Le raisonnement à l'origine de ces refus n'est pas toujours d'une logique à toute épreuve. En 2014, les parents de Fraise ont dû abdiquer en faveur de Fraisine au motif que leur fille aurait pu être sujette à des moqueries du genre « ramène ta fraise ». D'autres occupantes du verger telles que Prune, Myrtille, Pomme ou Framboise n'ont pourtant posé aucun problème, alors même que l'on continue à pouvoir se payer la pomme de quelqu'un qui ne compte pas pour des prunes.

La résonance de certains prénoms reste donc subjective et n'est pas nécessairement partagée. C'est un peu comme le débat sur la féminisation des métiers. Un opposant farouche au mot « écrivaine » déplorait récemment qu'il contient le son « vaine » sans se rendre compte que le même argument s'applique à « écrivain ». Les prénoms Merdive, Boghosse, Lola-Poupoune, Tarzan et Mowgli ont été acceptés alors que, à l'inverse, on a donné du fil à retordre à Ravi, un prénom pourtant très répandu dans son pays d'origine, l'Inde. Plus loin, en Suède, on a ainsi accepté Google et Lego, mais rejeté Elvis et Ikea.

Il existe une variante très récente et poussée à l'extrême de cette stratégie de la différence. Elle montre à quel point la question du prénom n'est pas seulement une mince affaire : elle est une affaire tout court… Certains parents préfèrent en effet, et moyennant finances, s'en remettre à des experts. Un exemple – mais il n'est pas le seul – en est l'agence suisse de publicité Erfolgswelle (qui signifie en allemand « vague de succès »). Cette agence de publicité propose aux futurs parents du monde entier de trouver la perle rare des prénoms pour leur enfant contre la modique somme de 28 000 dollars (environ 24 000 euros). L'agence propose aux parents une liste réduite de 15 prénoms en les ayant, au préalable, testés sur leur sonorité, leur éventuelle signification dans douze langues (ce qui présente l'intérêt de couvrir 70 % de la population mondiale), s'il « colle » avec le nom de famille et avec les prénoms des frères et sœurs et, enfin, s'ils sont disponibles sur le « marché » après une vérification auprès de 185 registres de marques dans le monde. Les futurs parents sélectionnent alors leur prénom préféré. Citons Marc Hauser, le fondateur de cette agence, dans une interview donnée à une radio suisse : « *Un prénom est essentiel dans une vie, et je m'étonne du fait que nous portons des reproductions – Marc, Véronique : ce sont des prénoms d'autres personnes avant vous. Avec ce service, ce que nous avons souhaité, c'est développer un prénom qui n'existe vraiment nulle part, qui a ses propres propriétés. Ce, afin de ne pas être, avec votre prénom, l'imitation de ce qui existe déjà.* »

Voilà qui mettrait du baume au cœur aux parents de BOH dVF 260602 ! Bien

sûr, l'agence Erfolgswelle ne garantit pas qu'un prénom restera unique, mais elle s'engage à minimiser le risque qu'il puisse être à l'origine de moqueries ou de quelque difficulté que ce soit pour l'enfant. L'agence se défend également de la critique selon laquelle elle traite le prénom comme un produit. Ne vous y méprenez pas, confie son fondateur, il ne s'agit pas de plaquer n'importe quelle étiquette sur un enfant, mais bien de lui permettre d'avoir un prénom le plus original possible sans tomber ni dans le ridicule ni dans le bizarre.

La stratégie du refuge et la stratégie de la différence représentent des voies opposées. Entre les deux, confortablement calée, il en existe une troisième, très répandue, la stratégie du « On ne sait pas pourquoi, mais on a bien aimé ». Elle consiste à se mettre à l'écoute de son inspiration, à suivre les muses. « On ne sait pas pourquoi, mais on aime bien Léon. On le sent bien. » C'est vrai, c'est joli, Léon. C'est drôle, vous n'y aviez pas du tout pensé avant mais là, ça vous parle. Souvent, cette première phrase est suivie d'un : « En plus, c'est original ». Et c'est sur ce dernier point que le bât blesse. La stratégie « On ne sait pas pourquoi, mais on a bien aimé » donne rarement des résultats probants en ce qui concerne l'originalité. Bien souvent, l'intuition « On a bien aimé » puise son inspiration dans l'air du temps, et celui-ci est composé d'un millier de choses… dont les prénoms qui ont le vent en poupe. En effet, les prénoms perçus comme étant originaux selon l'intuition des futurs parents… ne le sont généralement déjà plus. En d'autres termes, il s'agit de prénoms qui paraissent différents mais qui sont en phase de transformation en valeur refuge. Vous n'aimiez pas Léon en 2010, mais vous ne « savez pas pourquoi, vous avez bien aimé » en 2017 ? En 2010, 633 petits Léon ont reçu ce prénom ; en 2014, ce nombre avait plus que doublé et, en 2017, Léon fait partie des cinquante prénoms les plus « tendance » en France. Certes, comme on l'a dit, le temps est révolu où l'on va recenser trois Léon par classe. Mais à tout le moins, on en voit un certain nombre ou on en entend parler. Jamel Debbouze a prénommé son fils Léon. Tiens donc ! C'est sympa, Léon ! Ce que l'on va sans doute constater pour Léon, comme pour la grande majorité des prénoms, c'est que son attribution va grimper pendant plusieurs années pour atteindre son pic, puis redescendre comme il était monté.

Si, en lisant ces lignes, vous vous dites que vous avez suivi ou suivez actuellement cette stratégie, il peut être intéressant d'aller vous frotter à l'air du temps. Rien de plus simple puisqu'il existe un site internet qui présente la fréquence d'attribution de presque tous les prénoms donnés en France au fil des ans. Chaque prénom suit un cycle montant puis descendant avec des variations dans la durée et dans l'intensité du phénomène. Rendez-vous sur www.dataaddict.fr/prenoms/. Il vous suffit de sélectionner le ou les prénoms qui vous intéressent, et vous pourrez apprécier une représentation graphique de la fréquence à laquelle ils sont donnés chaque année depuis 1945.

Ci-après les courbes de plusieurs prénoms courants qui donnent une idée de l'air du temps. La première courbe est formée de quatre prénoms courants

jusque dans les années 1970, période durant laquelle la stratégie-refuge prime. Il peut être encore observé la prépondérance écrasante de prénoms tels que Jean ou Marie dans l'immédiat après-guerre. La seconde reprend quatre prénoms courants depuis les années 1980. L'échelle sur l'axe des ordonnées a considérablement changé en raison de la chute relative de la stratégie-refuge. Les prénoms les plus choisis de nos jours jouissent d'une popularité bien moindre qu'il y a soixante-dix ans.

Quatre prénoms courants de 1945 à 1970

Quatre prénoms courant depuis 1980

Il est intéressant de mentionner ici une approche qui serait inimaginable dans nos contrées, mais qui illustre bien le fol espoir… et la résignation qu'un prénom peut représenter. Au Burkina Faso, les membres de la tribu Mossi, le plus grand groupe ethnique du pays, ont le triste point commun d'avoir perdu un enfant – la mortalité infantile y est très élevée. Dans cette culture éminemment collectiviste où les caractéristiques d'une personne sont ramenées à des caractéristiques de la famille, les nouveau-nés qui suivent un enfant décédé sont affublés de prénoms macabres comme Kida (« il va mourir »), Jinaku (« né pour mourir ») ou encore Kunedi (« chose morte »), dans l'espoir d'apaiser le destin.

Au-delà de nos frontières, globalement, les lois en vigueur ont un point commun : elles défendent l'intérêt de l'enfant. Même si certaines, comme en Allemagne, protègent l'intérêt de l'enfant en même temps que celui de… l'administration. Outre-Rhin, le prénom doit clairement révéler le sexe de l'enfant et il faut payer pour soumettre un nouveau prénom après chaque rejet, d'où une tendance nationale à privilégier la stratégie-refuge. Au Danemark, il existe un corpus de 7 000 prénoms. Il est possible de s'en écarter, mais cela nécessite l'approbation de l'état civil. Jusqu'à 20 % des prénoms hors de ce corpus sont rejetés chaque année (comme Anus et Singe). En Islande, seules les lettres de l'alphabet islandais sont autorisées dans la composition d'un prénom. Il n'y aura pas de Clotilde ou de Clara islandaise puisque la lettre « C » n'y a pas cours. Plus loin, en Chine, la législation est fascinante. Elle exige que le prénom de l'enfant soit facilement déchiffrable par l'ordinateur de l'état civil. Les prénoms contenant des caractères simplifiés sont donc recommandés afin que la machine puisse aisément identifier tout le monde. Idem au Japon. Dans ces deux pays, c'est l'intérêt supérieur de l'ordinateur – et partant, de l'administration – qui semble passer avant celui de l'enfant.

Hors des sociétés modernes, qui convergent vers un goût prononcé pour la volupté de l'ordre administratif, les exemples d'attribution plus flexible du prénom abondent. Dans certains pays d'Asie, les parents peuvent attendre six

mois avant de prénommer leur enfant, afin de pouvoir apprécier les premiers frémissements de son caractère. En attendant, il s'appellera « petite souris ». Si les Tucanos d'Amazonie acceptent que vous vous établissiez parmi eux, ils vous laisseront trois ans pour choisir le prénom de votre enfant, afin que ce dernier comprenne ce qui lui arrive. Jusque-là, il s'appellera « sans nom ». En Afrique subsaharienne, on opte pour le réalisme. Il est courant de laisser la mère et l'enfant seuls pendant quelque temps suivant la naissance, afin de voir si l'enfant survivra ou non. C'est seulement à l'issue de cette période que le prénom sera donné.

Enfin, si vous êtes indignés de ne disposer que de quinze jours pour arrêter le prénom de votre enfant après sa naissance en Belgique, cinq jours en France, et trois jours en Suisse, sachez qu'en Malaisie et en Turquie, le prénom doit être arrêté avant la naissance, car il devra être prononcé dès la sortie du ventre.

Dans la plupart des pays occidentaux, l'enfant sans prénom n'a pas d'existence. Il n'a pas droit à quelque assurance que ce soit et n'a pas accès à l'école. Pour les parents qui bloquent sur le choix ou ne tombent pas d'accord, ce sont souvent les autorités administratives qui décideront pour eux. Il y a donc un impératif du prénom qui n'est pas dénué d'une certaine violence. L'exigence du prénom entre en friction avec les désirs souvent mêlés de fondre l'enfant dans la masse, d'au contraire l'en distinguer, mais surtout de ne pas se tromper.

Dans tous les cas, les personnes à qui il incombe de prénommer se rejoignent sur un point : le prénom est une formidable étiquette sociale. Dans leur film *Le Prénom*, Alexandre de La Patellière et Matthieu Delaporte l'évoquent magnifiquement, en nous faisant embarquer dans les délicieuses montagnes russes par lesquelles peuvent passer certaines familles aujourd'hui… Une telle animation autour du choix du prénom a-t-elle existé de tout temps ?

2

Une brève histoire d'une étiquette sociale

« *L'Histoire commence à Sumer* », a clamé l'historien américain Samuel Noah Cramer. Elle commence à Sumer car c'est là, au cœur du Croissant fertile traversé par l'Euphrate et le Tigre, que vont naître les premières villes et l'agriculture. Dans la cité-État d'Ourouk apparaît également la première écriture. Le texte le plus ancien a été découvert dans le désert de l'Irak actuel et date d'environ 3 400 ans avant notre ère. Il est composé de signes cunéiformes – littéralement en forme de coin. Son auteur l'a soigneusement gravé dans l'argile humide à l'aide d'une pointe de roseau, puis cuit au four. Si l'on considère nos supports actuels d'écriture, il s'est donné du mal. Quel contenu pouvait valoir tant d'efforts ? Adeptes de Rimbaud, calmez vos ardeurs, il s'agit d'une tenue de comptes : « *29 086 mesures orge 37 mois. Signé : Kushim* ».

Les historiens s'accordent à penser que Kushim est le nom d'une personne. Si c'est le cas, Kushim est le premier prénom à entrer dans l'Histoire de notre espèce. Comme le déplore l'historien israélien Yuval Harari, le premier prénom appartenait à un comptable, et non à un prophète, un poète ou un conquérant ! Peut-être aurons-nous plus de chance avec le deuxième prénom de l'histoire humaine ? Que nenni. Le deuxième écrit le plus ancien, qui date de la même époque, mentionne Gal-Sal, le propriétaire de deux esclaves. Dans ce texte, apparaissent aussi les troisième et quatrième prénoms de l'Histoire, les esclaves dont il est question : En-Pap X et Sukkalgir. Ces premiers écrits nous donnent une leçon d'humilité. Il n'y a pas que les puissants ou les glorieux qui jouissent d'un nom ! Une remarque importante : vous aurez peut-être constaté que je n'utilise pas encore le terme « prénom » de façon suivie. C'est volontaire : le prénom ne prendra son sens qu'à l'apparition des noms de famille.

C'est bien simple, il n'existe pas une seule société humaine qui ne nomme pas ses membres. Nos noms et prénoms sont à la fois l'expression de notre humanité et de notre individualité. Ils nous définissent en tant que membres au sein d'une communauté et en tant qu'êtres à part de cette communauté. Le fait de nommer transforme la personne. Le prénom va sculpter un enfant en tant que personne et le situer en même temps parmi les autres.

Pendant la période de l'Antiquité, les personnes portaient un nom mais elles en changeaient ou en adoptaient de nouveaux lorsqu'elles prenaient une nouvelle identité religieuse ou sociale. À l'époque romaine, lorsqu'ils intégraient la Légion, les Égyptiens prenaient souvent un nom romain. De la même manière, à Alexandrie, il était courant pour les Juifs et les Égyptiens d'adopter un nom grec qu'ils utilisaient dans l'espace public afin d'évoluer plus facilement dans le monde des affaires, réservant leur nom de naissance à la sphère privée.

Les Gaulois donnaient aux individus des noms associés à des événements qu'ils avaient vécus, et il était courant qu'une même personne change de nom en fonction de son histoire personnelle. Le nom était donc davantage une suite de surnoms que de noms au sens moderne du terme. La fonction principale du nom consistait à situer la personne au sein de la communauté. Par exemple, Vercingétorix a été orné du superlatif « Ver » (« super »), de « Cingeto » (« guerrier ») et « Rix » (« le roi »). Le super guerrier roi. Cela présente l'avantage de rapidement savoir à qui l'on a affaire. Ce système de dénomination va peu à peu s'effacer devant l'usage romain qui donne à l'individu un prénom puis le nom de la *gens* (le groupe familial) et enfin un *cognomen*, autrement dit un diminutif qui se transmet souvent de père en fils et qui était le terme utilisé pour reconnaître la personne. Le célèbre orateur que nous connaissons sous le nom de Cicéron s'appelle en réalité Marcus Tullius Cicero. Il a pour prénom Marcus, il est de la famille de Tullius, et on l'appelait communément Cicero.

La chute de l'Empire romain met fin à ce système et le christianisme va lui substituer le nom de baptême. On ne parle pas encore de prénom, puisque les noms de famille n'arriveront que plus tard. Le nom de baptême est reçu soit à la naissance, soit lors de la conversion de la personne. Il est choisi dans un large répertoire composé de noms latins, chrétiens et germains. Lorsque le nom de baptême est donné à la conversion, cela implique que la personne change de nom pour renaître dans la religion. Cette pratique demeure courante au sein de la hiérarchie catholique actuelle. Même baptisées, les religieuses changent de prénom lorsqu'elles prononcent leurs vœux – elles renaissent non seulement dans un nouveau rapport à la foi, mais aussi dans un nouveau rapport aux autres puisque la prise de voile modifie les relations sociales. À titre d'exemple, Mère Teresa est née Anjezë Gonxha Bojaxhiu. Elle ne reçoit le nom de Thérèse de Lisieux et ne devient Teresa qu'en entrant chez les sœurs de Notre-Dame-de-Lorette à 18 ans. De même, l'homme d'Église Jorge Mario Bergoglio a choisi le prénom François en devenant pape. Ainsi, on continue à observer qu'à chaque changement marquant d'identité, soit le nom change, soit un nouveau nom est ajouté au premier afin de renseigner plus précisément l'identité de la personne.

Dans l'Islam, le choix du prénom parmi les premiers croyants s'inspirait également d'un corpus d'origines variées. Les premiers musulmans portaient souvent des noms de plante (Talhah signifie « acacia »), de lieux (Bahr signifie « mer »), d'animaux (Asad signifie « lion », Saqr veut dire « faucon ») ou de

prophètes estimables (Ibrahim, Yusuf).

Dans le monde chrétien, c'est à partir du 8e siècle environ que se répand la pratique d'accoler un surnom au nom de baptême, et c'est ce surnom qui va souvent devenir héréditaire et se cristalliser en un nom de famille. Le nom de famille permet à la personne de garder le contact avec sa lignée tandis que son nom de baptême constitue la marque de son individualité. Même si, comme le relève Montaigne, il peut paraître étonnant d'envisager le prénom comme marque d'individualité alors que ce sont souvent les mêmes prénoms qui sont donnés. Vers le 8e siècle, environ 80 % des prénoms masculins sont d'origine germanique pour moins de 10 % de prénoms chrétiens, le reste étant constitué de prénoms gréco-latins. Au 11e siècle, la majorité des prénoms masculins va devenir chrétienne du fait de la disparition de certains prénoms germaniques ainsi que de la forte concentration de prénoms autour de quelques favoris (Pierre et Jean dominent alors).

Au fil des saints et des âges, les prénoms chrétiens vont se diversifier pour inclure Antoine, Yves, Léonard ou François. Du côté des filles, Marie trône en tête et il y a moins de variété que chez les hommes. Notons qu'à ce moment-là et pour longtemps, ce sont les parrains et les marraines qui prénomment les enfants, et non les parents.

Nous n'avons parlé que du premier prénom de l'enfant, mais celui-ci recevra jusqu'à récemment deux ou trois prénoms, afin d'éviter les homonymes et de parfois faire plaisir aux membres de la famille, dont on va perpétuer le prénom. Dans le nord de la France, au 17e siècle, le deuxième prénom est le plus usité. Une croyance voulait que le nom de baptême de l'enfant reste ainsi inconnu du Diable.

Il faudra attendre Claude Lévi-Strauss et *La Pensée sauvage*, publiée en 1962, pour voir apparaître la première tentative d'analyse de la fonction sociale du nom. Pour Lévi-Strauss, la fonction du nom consiste à classer les autres et à se classer soi-même au sein d'une société humaine. Cela signifie que nos dénominations – nos noms et nos prénoms – nous structurent sur le plan social. Mon prénom me constitue en tant qu'individu, mais me classifie également parmi les autres. Il m'est donné par mes parents ou mes parrains. Les travaux en France de l'anthropologue Françoise Zonabend vont confirmer ce lien formidable entre le nom et l'identité de la personne. Ils montrent que toute personne changeant de statut modifie également son nom soit par le passage à un nom nouveau, soit par l'ajout d'un surnom. Elle souligne que les parents, en délivrant leur verdict, envoient un message d'ordre familial et/ou social.

Ainsi, pendant longtemps en France, il a été courant que le premier fils reçoive le prénom du grand-père paternel, l'aînée des filles celui de la grand-mère maternelle, le cadet et la cadette recevant respectivement le prénom du grand-père maternel et de la grand-mère paternelle. Pour les autres enfants, l'usage consistera à aller puiser dans les prénoms des membres plus éloignés des

deux familles. On le voit, le nom d'une personne a toujours une dimension sociale importante. Même l'enfant abandonné et, donc, privé de patronyme, sera reconnaissable socialement puisqu'on lui donnera communément deux prénoms, le deuxième faisant office de nom de famille, par exemple André Pierre ou Sylvie Guillaume. Selon le nom que l'on porte, les autres nous évaluent d'une manière particulière et se conduisent à notre égard en fonction de cette évaluation. De la même manière que nommer les choses, nommer les personnes nous permet de les catégoriser, de les classer pour ensuite les évaluer.

Les anthropologues remarquent aussi que le nom influence la perception que la personne a d'elle-même. Il suffit de penser aux criminels repentis qui changent de prénom pour commencer une nouvelle vie. Ou à Wolfgang Amadeus Mozart qui signe sous le nom de Wolfgang Adam Mozart après la mort de son père, ce que son biographe, Jean Blot, interprète comme l'opportunité saisie par Mozart d'enfin se distancier de son père en s'autoproclamant premier homme.

Ainsi, non seulement vous ne serez pas classé et évalué de la même manière par les autres selon que votre prénom est Laurent ou Romain ou Julie ou Cassandre, mais vous vous percevrez vous-même différemment. En ce sens, l'intuition de 76 % des Français selon laquelle le prénom influence le cours d'une vie est parfaitement juste. Si vous vous appelez Julie, vous ne serez pas envisagée comme une Cassandre, et l'on vous parlera comme à une Julie et pas comme à une Cassandre. De votre côté, vous répondrez sans doute différemment dans la peau d'une Julie et dans celle d'une Cassandre. Pourquoi ? Parce que pour appartenir à l'humanité, il nous est nécessaire d'être reconnu par les autres. Et nous sommes prêts à aller loin, très loin, pour nous assurer de l'être.

Le désir de comprendre tous les ressorts de l'influence du prénom sur l'individu s'est, on s'en doute, étendu à la psychologie. À la différence des anthropologues, qui s'intéressent à l'origine, au développement et à la diversité des sociétés humaines, les psychologues se penchent sur l'expérience subjective de l'individu. En d'autres termes, ils cherchent à comprendre comment l'individu perçoit le monde autour de lui, comment il pense ce monde. René Descartes l'a souligné il y a presque quatre siècles : nous pouvons douter de beaucoup de choses mais, même dans le doute, nous ne cessons de penser. La certitude du *cogito, ergo sum* est acquise, et c'est formidable. Mais quelle est la fabrique de cette pensée ? Comment nous pensons-nous, comment pensons-nous les autres et comment pensons-nous avec les autres ? Vaste sujet. Du point de vue des psychologues, lorsque l'on appréhende un sujet d'étude comme le prénom, une question initiale va donc naturellement surgir : comment se pense un prénom ?

3

Vers une science des prénoms

J’ai l’immense plaisir de vous présenter deux personnages que vous n’avez probablement jamais rencontrés : ils se prénomment Bouba et Kiki. J’ai même leur photo, jugez par vous-même.

Ah oui… J’ai omis de préciser qui est Bouba et qui est Kiki. Quelle est votre intuition ?

Regardez-les bien. Bouba est-il la forme aux extrémités arrondies ou dentelées ? Kiki est-il à gauche ou à droite ? Prenez un moment pour vous décider avant de lire la suite.

Si vous êtes comme plus de 90 % des gens confrontés à ce problème, vous avez décrété que la figure de gauche est Bouba et celle de droite Kiki. Pourquoi ? En général, les gens répondent par un haussement d’épaules : « Je ne sais pas, ils en ont juste l’air ». Ou encore : « Mais regardez ! Lui (mimant un ballon qui se gonfle), c’est Bouba, et lui (mine de quelqu’un de maniéré, le visage crispé, les épaules relevées et tendues), c’est Kiki. » Vous pouvez vous amuser à faire ce test sur des Français, des Espagnols, des Américains, des Finlandais, des Chinois, des Japonais, des Allemands, des Jamaïcains, le résultat sera le même. La langue maternelle des personnes interrogées n’a aucune importance et le consensus est quasi universel : Bouba est arrondi et Kiki pointu. Même les enfants de trois ans sont d’accord alors qu’ils ne savent pas encore lire. Lorsque vous leur demandez pourquoi ils pensent cela, ils vous regardent avec des yeux en billes de loto. Leur réponse ? « Parce que. »

Ce phénomène est connu depuis 1929 lorsque le chercheur allemand Wolfgang Köhler le découvre pour la première fois. Il interroge les habitants de l’île de Tenerife sur la question de savoir qui est Baluba (prononcez « balouba ») et qui est Takete (« takété »). Je vous laisse deviner la réponse… Depuis 2001, de multiples tests ont été effectués autour du globe avec les termes Bouba et Kiki, révélant un consensus sur le fait que le premier est arrondi et le second

anguleux. À ce jour, seuls les Népalais parlant le syuba – soit un total de 1 500 personnes – et les Papouans-Néo-Guinéens – environ 7 millions de personnes – n'ont pas fait montre d'un avis tranché sur la question.

Si ce phénomène est solidement établi, il reste cependant moins aisé à expliquer. Trois hypothèses sortent du lot, à commencer par celle-ci : il se pourrait que nous naissions avec un sens inné de ce à quoi ressemble un Bouba ou un Kiki. En effet, nous sommes sans doute tous un peu synesthètes. Cela signifie que nous avons une tendance à percevoir le monde en utilisant non pas un seul, mais plusieurs de nos sens à la fois – l'ouïe, la vue, le toucher par exemple. Vous faites l'expérience de la synesthésie s'il vous arrive d'imaginer par exemple du bleu et de ressentir du froid lorsque vous écoutez la *Sonate au Clair de Lune* de Beethoven, ou des couleurs chaudes à l'écoute de Paganini. Dans le cas de Bouba-Kiki, il est donc possible que notre cerveau soit prédisposé à associer spontanément une forme arrondie au son « Bouba » et une forme dentelée au son « Kiki ». C'est là que nos Népalais et Papouans-Néo-Guinéens posent problème car ils sont tout autant *sapiens* que nous.

La deuxième hypothèse serait que nous associons la forme de Bouba et Kiki à celle de notre bouche : prononcer « Bouba » nécessite une bouche arrondie alors que pour « Kiki », il faut étirer le muscle risorius situé à la commissure de nos lèvres. La configuration de notre bouche nous donnerait donc l'intuition de la forme correspondant au mot prononcé. Plus généralement, les sons [b], [l], [m], [n] sont associés à la rondeur, alors que les sons [k], [p] et [t] sont identifiés à des pointes.

Dernière hypothèse : nous avons appris à associer Bouba à une forme arrondie et Kiki à une forme pointue. À force de voir et d'entendre des ballons ou des roues en mouvement (« pomp pomp » lorsqu'un ballon rebondit, « bouloum, bouloum » lors d'un éboulement, et « cra-cra-cra » lorsqu'une meule broie du grain en tournant), les sons « o », « ou », « a » deviennent de plus en plus associés à des formes rondes. Inversement, les objets pointus produisent des sons plus proches du « ic », « ac » ou du « u » – une flèche dans une cible (« tchac ! »), un oursin que l'on fait rouler sur une table (« clic clic clic ») – à expérimenter de toute urgence dans l'intimité de votre cuisine –, le bruit des talons aiguilles (« tac tac tac »), une clé dans une porte (« crrric »), etc.

Chacune de ces trois hypothèses peut être exacte. Il se peut que nous naissions avec une prédisposition à associer des sons à des formes et que notre expérience du langage et du monde amplifie l'intensité de cette tendance. Ce qui est certain, c'est qu'une très grande partie de l'humanité actuelle associe des sons à des formes. Cela signifie que les sons sont transcendés en signification. Vous ne serez pas surpris d'apprendre que le phénomène est également observé avec des prénoms plus courants que Bouba et Kiki. Les anglophones prêtent des attributs plutôt Bouba à un Bob ou à une Molly, alors qu'un Kirk ou une Kate sont perçus comme des personnes franchement Kiki. D'ailleurs, si l'on demande à des Américains de regarder les deux formes ci-dessous et de deviner quelle est la

silhouette de Bob/Molly, la majorité choisit la silhouette arrondie et associe Kirk et Kate à la silhouette anguleuse.

L'attribution de caractéristiques physiques à un prénom est-elle réservée aux seuls anglophones ? La puissance évocatrice de l'anglais est effectivement bien différente de celle du français. Il suffit de comparer la production musicale de ces deux pays au cours du dernier siècle pour en juger. Comparez Led Zeppelin ou Pink Floyd à Barbara ou Johnny Hallyday (bon, je force peut-être le trait, mais vous voyez où je veux en venir). Or, depuis 2016, nous savons que les prénoms francophones n'échappent pas aux correspondances avec des attributs physiques. Ainsi, Benoît, Mouna ou Lola sont-ils associés à des silhouettes plus arrondies qu'Éric, Loïc ou Alix, qui sont perçus comme plus anguleux. Les prénoms féminins français ont deux à trois fois plus de chance d'être associés à une silhouette ronde que les prénoms masculins… Espérons que c'est inné ! Ou, si c'est appris, que cela nous viendrait des statuettes des déesses de la fertilité aux formes généreuses qui ornent les étagères d'art primitif de nos musées… Quoi qu'il en soit, la sonorité d'un prénom, à elle seule, suffit à évoquer chez nous une forme. Et cette forme du prénom, nous l'associons à la personne qui le porte.

Silhouettes choisies de façon prépondérante pour Bob et Molly (à gauche) et pour Kirk et Kate (à droite).

« Ah ! Émilie Clamart, ça sonne bien ! » La sonorité figure certes au rang des caractéristiques qui sont évaluées pour choisir un prénom, mais de façon étonnamment marginale. Rien de comparable à l'étymologie, par exemple. La signification de l'origine du prénom occupe souvent une place centrale dans les débats. Thomas signifie « jumeau ». Nir signifie « le champ labouré ». Khadija vient du verbe « diminuer ». L'étymologie est une affaire en soi, et elle pèse de tout son poids. Elle peut même emporter la décision dans le choix d'un prénom. « On a choisi Basile, parce qu'en grec, cela veut dire "roi" et en arabe, Bazile veut dire "très généreux" ». Qu'y aurait-il donc à redire ? D'ailleurs, l'étymologie est l'une des premières informations mises en avant sur les sites et dans les livres de prénoms.

Mais l'étymologie mérite-t-elle la place qui lui est réservée ? Une fois le prénom attribué à l'enfant, elle devient secondaire, quand elle n'est pas tout simplement oubliée. Dans une étude que j'ai menée à Paris voilà trois ans, nous avions demandé à nos participants de nous donner la signification de leur prénom. La plupart ne la connaissaient pas ou, plus typiquement, l'avaient connue pour ensuite l'évacuer dans le tourbillon de la vie. S'il arrive si souvent que cette signification soit oubliée, c'est très probablement parce que cette dimension n'a pas de pertinence sociale. Pourtant, c'est un excellent moyen de briser la glace lors de vos dîners en ville ! Savez-vous que Julien fait référence au premier duvet de barbe chez un jeune homme ? Que Charlotte vient

d'« homme libre » ? Éric ? « Toujours un souverain ». Gwendoline ? « Anneau blanc ». Eh bien non ! Malgré ces racines étonnantes, il est rare que l'on porte un grand intérêt à l'étymologie des prénoms dans les cercles mondains. À l'inverse, la sonorité du prénom a une influence déterminante mais elle n'est presque pas un sujet. Et pourtant, phonétiquement, un prénom est incroyablement riche de sens. Commençons par le plus évident : la phonétique peut parfois renvoyer au sens premier d'un prénom – pensez aux prénoms qui signifient littéralement quelque chose tels qu'Aimé ou Constance. Prenez également le cas du prénom Thor, dans lequel le « h » aspiré évoque nettement son origine vieux norrois (langue scandinave médiévale) : le mot « éclair ». Mais indépendamment de toute correspondance entre sonorité et signification, le son d'un prénom crée des attentes sur les attributs de la personne qui le porte. Lorsque nous nous apprêtons à rencontrer une personne que nous n'avons jamais vue mais dont nous connaissons le nom et le prénom, nous en avons déjà une représentation schématique. Par exemple, Barbara ne devrait-elle pas avoir un visage arrondi – si vous êtes d'accord avec le fait qu'elle est davantage Bouba que Kiki ? Vous vous attendez peut-être à ce qu'elle arbore une chevelure bouclée ou un chignon haut lui arrondissant le pourtour du visage ? Est-elle brune ou blonde ? De même, n'imagineriez-vous pas Loïc arborant un bouc finement ciselé ?

La prochaine fois que vous aurez un(e) inconnu(e) au téléphone se présentant par son prénom, prenez une seconde pour apprécier les préjugés que vous avez de cette personne. Par exemple, posez-vous les questions suivantes : la personne est-elle brune ou blonde ? Porte-t-elle des cheveux courts ou longs, attachés ou détachés, en chignon ou plutôt une tresse longue ? Porte-t-il une barbe, une moustache, un bouc, ou son visage est-il rasé ? Si vous décelez ces attentes, saluez en vous une manifestation un tantinet plus élaborée que celle du Bouba-Kiki. Les littéraires ont cette intuition d'une poétique du prénom, puisqu'ils s'en servent volontiers dans leurs pratiques de l'allitération, qui consiste à répéter des lettres dans une succession de mots proches. Le prénom de leur personnage se teinte ainsi d'une ambiance toute particulière. Si nous poursuivons avec Barbara, Prévert crée autour de cette figure une atmosphère singulière dans le recueil de poèmes *Paroles* : « *Rappelle-toi, Barbara, il pleuvait sans cesse sur Brest* », ce que nous allons simplifier en « *R-p-t, Barbara, p-l-v sss sss-sss sss Brrrr* » (à lire à voix haute pour en apprécier la saveur !). En jouant sur la sonorité du prénom, Jacques Prévert nous suggère un contexte – la pluie incessante, le froid, Brest. Barbara et Brest ; Barbara est Brest. Émilie ou Monique ne seraient évidemment pas parvenues à produire le même effet. De même, l'écrivain russe Vladimir Nabokov a choisi la langue anglaise pour écrire son roman Lolita. Dès la première phrase, il lie d'emblée Lolita au narrateur par une succession de « l » : « *Lolita, light of my life.* » En cinq mots, le ton est donné. Le prénom Lolita annonce un personnage avec lequel la relation promet d'être fusionnelle.

Fort heureusement, toutes les Barbara n'évoquent pas le froid et une Lolita n'est bien évidemment pas condamnée à être perçue comme le personnage de

Nabokov. En revanche, si nous considérons l'ensemble des associations que nous allons compiler au fil de notre existence avec ces prénoms, il faut envisager qu'elles puissent finir par sculpter notre perception des Barbara et des Lolita. En effet, il serait dommage de réduire la force de notre imaginaire à des arrondis et des pointes. Cette personne que nous avons eue au téléphone tout à l'heure, nous allons pouvoir nous demander si elle porte du maquillage et, si oui, quel style ? De même, porte-t-elle une eau de toilette citronnée ou un parfum capiteux ? Car un prénom ne déclenche pas des associations limitées à celles de Bouba-Kiki. L'évocation arrondie ou pointue d'un prénom n'est que l'une de ses multiples dimensions. Les domaines de la psychologie cognitive et de la psychologie sociale ont montré depuis plusieurs décennies que les prénoms, parce qu'ils activent une foule d'informations sémantiques, sont de formidables vecteurs de sens.

Commençons par les psychologues cognitifs, qui s'intéressent à la façon dont l'utilisation d'un prénom plutôt qu'un autre va structurer la pensée. La correspondance son/forme évoquée par Bouba et Kiki est un résultat caractéristique de la psychologie cognitive. Cette correspondance structure les informations que nous intégrons au fil du temps : si je rencontre une Barbara, je m'attends à une silhouette ronde ou à des traits arrondis, à des cheveux en boucles et peut-être aussi à des lunettes arrondies, à un personnage tout en rondeur dans sa façon de s'exprimer. Kristine sera peut-être plus directe, elle aura les cheveux raides, et sera relativement plus immédiate dans ses rapports.

Les psychologues cognitifs s'attachent à comprendre la façon dont notre pensée s'organise, la façon dont ses rouages lui donnent vie à mesure que nous accumulons des connaissances sur le monde qui nous entoure. Une de leurs idées fondatrices est que l'accumulation de connaissances sculpte notre pensée. Et l'une de leurs découvertes les plus importantes est que notre pensée se structure au fil du temps autour de schémas ou catégories mentales. Les schémas sont précieux : ils nous aident à classer ces connaissances. Par exemple, si nous voyons une foule de gens qui crient et pleurent en même temps, nous allons rapidement rechercher les interprétations que nous avons de cette réalité parmi les schémas que nous avons construits sur la base de toutes les foules en pleurs que nous avons perçues par le passé. En l'espèce, l'activation de schémas peut nous signaler s'il y a lieu de nous inquiéter (« Y a-t-il eu une explosion à la suite de quoi les gens s'enfuient en hurlant et pleurant de peur ? » – schéma 1) ou non (« Ne serait-ce pas des fans à un concert ? » – schéma 2).

Vous avez vous aussi vos schémas. Vous avez sans doute un schéma des blondes, qui est différent de celui des rousses si l'on croit l'humour populaire. Vous avez peut-être un schéma des avocats, développé sur la base des trois ou quatre exemplaires de l'espèce que vous avez pu rencontrer, ou de personnages de film exerçant ce métier (beaucoup d'acteurs travaillant un personnage en adoptent souvent le schéma reconnu par tous). Un schéma d'un ingénieur, d'un informaticien. L'une des caractéristiques importantes de ces schémas est que nous les partageons à l'intérieur d'une culture donnée. Les membres d'une

société se fient à leurs schémas dans la mesure où ils sont partagés par les autres. « Celui-là, il ne peut être qu'avocat ! » se risque-t-on à lancer dans une conversation. Les rires étouffés et les acquiescements silencieux qui suivent nous rassurent : la simplification était parfaitement pertinente puisque la majorité la perçoit.

Laissons nos avocats et nos blondes pour revenir aux prénoms, mais en suivant cependant la même logique. Si, au cours des années, vous avez fait la connaissance de plusieurs Caroline, il n'y a aucune raison qu'un schéma mental de ce à quoi ressemble une Caroline « caractéristique » ne se forme dans votre esprit. Bien entendu, ce schéma ne va pas forcément correspondre à toutes les Caroline – de la même manière que tous les avocats ne collent pas au schéma que vous en avez. Votre schéma de Caroline est inévitablement une simplification trop poussée de la réalité. Dans le langage courant, nous avons l'habitude de décrire ces schémas trop simples en utilisant le terme péjoratif « stéréotype ». Pour le moment, retenons la possibilité qu'à mesure que nous croisons des Caroline ou des Pierre, nous échafaudons un stéréotype de Caroline et de Pierre. Attention ! Que l'on me comprenne bien : si je vous demande de dessiner le stéréotype de Caroline ou de Pierre, vous serez bien embarrassé (essayez donc de dessiner votre stéréotype d'avocat, d'ingénieur ou de boulanger !). Il ne s'agit pas de la forme et la taille de nez ou encore de couleur de cheveux. C'est bien plus complexe que cela. Il s'agit d'une impression, mais d'une impression prégnante : au fur et à mesure que nous rencontrons des Caroline et des Pierre, nous finissons par ressentir une « gueule » de Caroline ou de Pierre.

Certains estimeront peut-être que nous poussons le bouchon un peu loin ? Pourtant, nous n'avançons rien d'autre que ce que la psychologie cognitive a repéré et montré depuis longtemps : ce que nous percevons sculpte notre pensée. Et au rang des sculptures mentales, il y a les stéréotypes. Il s'agit de schémas qui nous aident à catégoriser les informations que nous collectons pour leur donner rapidement du sens. Les informations entrent puis sont orientées vers les stéréotypes les plus pertinents. Ces stéréotypes se renforcent et s'affinent au fur et à mesure que les informations que nous recevons les infirment ou les confirment. Vous percevez une, puis deux, puis trois, puis vingt Caroline, et le tour est joué sans même que votre cerveau n'ait besoin de vous mettre au courant : vous avez un stéréotype, une « idée reçue » de ce qu'est une Caroline. Et de ce qu'elle n'est pas.

N'oublions surtout pas la cerise sur le gâteau : les gens qui vous entourent partagent ce stéréotype du prénom, qu'ils ont acquis à grand renfort de Caroline et de validation sociale par les autres. Il y a quelques années, une amie dont la fille s'appelle Charlotte me complimente sur ma fille Charlotte en lançant avec conviction : « *Nos filles, ce sont de vraies Charlotte !* » À l'époque, déjà plongée dans ma recherche sur les prénoms, je la regarde avec intensité et lui demande immédiatement en quoi consiste précisément une « vraie Charlotte ». Surprise

par ma question, mon amie réfléchit un moment puis lance : « *Je ne sais pas, ça ne s'explique pas, ça se ressent. Clairement, ce sont des Charlotte.* » Elle hausse des épaules puis plonge son regard dans le mien à la recherche d'une lueur de compréhension chez moi de ce que peut être ce je-ne-sais-quoi de Charlotte. Ma réponse jaillit alors, et elle est sincère : « *C'est vrai, nous avons des Charlotte !* » Plus tard, lors d'un anniversaire, le grand-père d'un enfant m'entend appeler ma fille et me dit, l'œil pétillant, visiblement en quête d'un accord tacite sur le sujet : « *Ah ! Charlotte, très bien choisi ! Ma tante, ma sœur et ma cousine sont des Charlotte, et j'en ai connu beaucoup d'autres. Ce sont toujours des filles qui ont un sacré caractère, les Charlotte !* »

Voilà les deux informations fondamentales que nous donne la psychologie cognitive. La première : il existe des schémas simplifiés de ce à quoi peut ressembler une personne portant un prénom donné. La seconde : ces schémas sont partagés par plusieurs personnes.

Reste l'apport de la psychologie sociale. Cette discipline s'intéresse aux échanges sociaux – nos interactions avec les autres – et à la manière dont ces échanges influencent l'individu. La psychologie sociale va donc davantage se pencher sur la résonance sociale d'un prénom que sur la façon dont il peut structurer la pensée. Par exemple, les psychologues sociaux vont se demander comment les interactions sociales influencent le choix d'un prénom. Les familles dans lesquelles on se vouvoie choisissent-elles des prénoms particuliers ? Le prénom peut-il affecter la façon dont nous parlons aux autres ? Si l'on vous appelle Véro plutôt que Véronique depuis toute petite, cela vous pousse-t-il à faire la connaissance de gens différents de ceux que vous connaîtriez en tant que Véronique ? Prendriez-vous des décisions différentes selon que vous vous appelez Virginie ou Pauline ? Parlons-nous de la même façon à un Henri ou à un Julien ? Et enfin, comment toutes ces influences vont-elles affecter la personne portant ce prénom ainsi que son entourage ? Par exemple, si la plupart des gens s'adressent à Barbara comme à quelqu'un de rond… cela a-t-il pour effet d'arrondir Barbara ? Les dix dernières années de recherche en sciences sociales révèlent d'étonnants éléments de réponse à ces questions. Ainsi en est-il des découvertes scientifiques les plus notables faites autour de la forme et la phonétique du prénom depuis le phénomène Bouba-Kiki. Elles sont riches en enseignements. La plupart de ces recherches ont été conduites aux États-Unis, et il convient donc de considérer les résultats qui suivent avec prudence, même s'il n'y a aujourd'hui aucune raison de penser qu'il en serait différemment dans le monde francophone.

Elles révèlent nettement qu'un prénom génère des attentes positives comme négatives envers la personne qui le porte. Par exemple, nous savons que les personnes portant des noms (prénom et noms de famille) faciles à prononcer sont évaluées plus positivement en moyenne que des personnes aux prénoms et noms difficiles à prononcer. De ce point de vue et d'emblée, notre Émilie Clamart de tout à l'heure a un avantage sur Aïnoa Ergdemont. Nous verrons

bientôt que cet avantage peut avoir des conséquences significatives. De la même manière, les prénoms courants sont généralement jugés plus attrayants que les prénoms rares. Même chose pour les prénoms à l'orthographe conventionnelle comme Sidonie, Chloé ou Claude, jugés plus plaisants que les prénoms à l'orthographe non conventionnelle comme Cydonie, Khloé ou Clode. Or, cette attractivité moindre du prénom non conventionnel transcende le seul prénom et va affecter la perception même de l'individu qui le porte. Ainsi, Cydonie, Khloé et Clode sont généralement considérés moins à même de réussir, moins populaires, moins chaleureux, et moins joyeux que Sidonie, Chloé et Claude. On leur prête également une morale plus douteuse. Par ailleurs, l'orthographe non conventionnelle semble affaiblir le genre : Khloé paraît moins féminine que Chloé, et Clode moins masculin que Claude (si Claude est un homme). Encore une fois, il convient d'être prudent, puisque ces effets observés aux États-Unis peuvent ne pas se vérifier dans le contexte francophone. En attendant, il serait judicieux que tous ceux et celles qui se sont fait de la réforme de l'orthographe un cheval de bataille épargnent au moins les prénoms jusqu'à nouvel ordre.

La longueur du prénom va également sculpter notre impression de la personne. Les hommes portant des prénoms longs comme Maximilien ou Charles-Emmanuel (plutôt que Tom ou Guy) sont perçus comme ayant plus de succès et un plus grand sens moral. En revanche, les hommes portant des prénoms plus courts sont perçus comme plus masculins, sociables, joyeux, et chaleureux. Ces différences n'ont pas été observées de façon systématique pour les prénoms féminins : de ce point de vue, Ève, Léa, Gwendolyne et Marie-Angélique partent donc sur le même pied. Enfin, la mesure dans laquelle le prénom est nettement masculin ou féminin cisèle également notre perception. Les personnes portant des prénoms androgynes (Dominique ou Camille, la version masculine de Camille étant en hausse depuis quelques années après un règne quasi exclusif du féminin) sont perçues comme étant moins féminines ou masculines. Une Monique est considérée comme plus féminine qu'une Dominique, et un Dominique moins masculin qu'un Childéric.

La facilité de prononciation, l'originalité de l'orthographe, la longueur du prénom et la netteté du genre qu'il évoque : on voit bien que l'influence de la forme du prénom ne se résume pas à des arrondis et des pointes. Si l'on considère l'abondance des résultats de recherches pour la plupart tout à fait récentes, on peut véritablement parler d'une science du prénom. Et, de fait, l'intérêt des scientifiques ne va pas s'arrêter en si bon chemin. Dans la mesure où un prénom influence non seulement notre pensée mais aussi celle de la personne qui le porte, jusqu'à quel point pouvons-nous en être affectés ? Porter un prénom plutôt qu'un autre peut-il emporter des conséquences significatives ? Ces questions ne cessent d'attirer de plus en plus de chercheurs et, cela, dans l'ensemble des sciences sociales. Des premiers éléments de réponse montrent que le prénom peut avoir un impact extrêmement important, au point d'approcher les frontières mêmes du bonheur.

4

La portée du prénom

Si je pressens Barbara comme quelqu'un qui a un style plus rond que celui de Catherine, ou que j'en ai un schéma plus arrondi et aimable, est-il possible, sur la seule base de son prénom, que je puisse favoriser son recrutement pour un emploi dans lequel la rondeur est importante ? Barbara aura-t-elle des capacités auxquelles Catherine ne pourra prétendre sur la seule base de leur prénom ? Existe-t-il une discrimination par le prénom que votre enfant pourrait vous reprocher dans quelques années ? Encore faut-il s'entendre sur ce qu'est une discrimination par le prénom : elle n'existe que si des personnes en tous points similaires – à part leur prénom – ne sont pas traitées de la même manière. En d'autres termes, si Bouba et Kiki sont des jumeaux identiques, les mêmes portes s'ouvriront-elles à eux au fil de leur existence ? Imaginez que vous recevez les CV de Bouba et de Kiki et qu'ils sont rigoureusement les mêmes – même parcours académique, même expérience professionnelle, mêmes loisirs. Seriez-vous tenté de recruter l'un davantage que l'autre ? Quelle est votre intuition ? L'Américain José Zamora a eu plus qu'une intuition sur le sujet. Pendant des mois, José a envoyé plusieurs centaines de candidatures à des postes auxquels il pouvait prétendre aux États-Unis, sans succès. Aucune réponse, ni appel, ni courrier. Un beau matin, José s'autorise la transgression : « Et si je laissais tomber le "s" de mon prénom, et que j'essayais juste "Joe" ? » José-devenu-Joe se porte alors à nouveau candidat aux mêmes postes sous ce nouveau prénom. Sept jours après l'envoi des candidatures de Joe Zamora, les réponses commencent à pleuvoir. José, ou plutôt Joe, venait de briser un plafond de verre.

Les anecdotes de ce genre sont légion. Mais s'agit-il vraiment d'une discrimination par le prénom lui-même ou par les stéréotypes socio-économiques qui lui sont associés ? Par exemple, José étant un prénom hispanique, il peut évoquer aux États-Unis le schéma de quelqu'un qui ne dominera pas vraiment l'anglais, ce qui peut poser un problème dans le contexte professionnel. Du coup, les recruteurs ignorent sa candidature et passent au CV suivant. Si c'est le cas, alors ce n'est pas directement le prénom, mais d'autres attributs de la personne qui confèrent une influence indirecte au prénom (par

exemple, la langue ou la maîtrise des bonnes manières).

Le prénom peut-il être source de discrimination ? Des études en économie et en psychologie ont tenté d'isoler le rôle du prénom indépendamment de tout autre variable : origine ethnique, couleur de peau, etc. Revenons au cas de José. Aurait-il eu la même expérience de discrimination s'il avait porté un autre prénom hispanique, Carlos, par exemple ? Si les prénoms José et Carlos renvoient à un même stéréotype hispano-américain, porter l'un ou l'autre de ces prénoms a-t-il des conséquences ? Si tel est le cas, le stéréotype du prénom serait ici directement en cause. Nous retrouvons notre éventuelle préférence pour l'un des jumeaux monozygotes Bouba et Kiki. S'il existe une différence de traitement entre Carlos et José, si l'un des deux « perd » à porter son prénom – toutes choses étant égales par ailleurs –, on peut imaginer qu'il s'ensuivrait une discussion à bâtons rompus entre José/ Carlos et ses parents…

De quels éléments de réponse concrets disposons-nous aujourd'hui ? Aux États-Unis, les économistes Saku Aura et Gregory D. Hess ont montré que certaines caractéristiques des prénoms ont une influence significative sur des marqueurs que l'on considère comme des indicateurs de réussite dans la vie. Nos deux économistes ont étudié l'influence du nombre de syllabes (donc la longueur du prénom, dont nous avons déjà parlé), la probabilité que le prénom évoque une personne d'origine africaine ou non, s'il a une orthographe conventionnelle ou non (Chloé versus Khloé), s'il est fréquemment donné au niveau national, ou encore si c'est un surnom (Bob ou Mike sont des prénoms à part entière, mais aussi les surnoms de Robert et Michael). Ils ont aussi étudié la terminaison des prénoms par certains sons plutôt que d'autres, par exemple le son « a », « o », ou par une consonne (Meredith).

Leurs analyses, qui reposent sur un corpus de près de 6 000 personnes, révèlent que les caractéristiques du prénom prédisent de façon significative le niveau de salaire de la personne, son statut social et le niveau d'études qu'elle va atteindre. Elles montrent également si la personne est susceptible ou non d'avoir un enfant avant l'âge de 25 ans. Ces résultats sont troublants, d'abord parce qu'ils montrent le niveau de puissance que possèdent de simples caractéristiques du prénom. Ils le sont également parce qu'ils sont obtenus indépendamment d'autres déterminants comme l'origine ethnique, le niveau d'expérience professionnelle et plus largement l'ensemble des informations contenues dans le CV d'une personne. Ils demeurent encore troublants en ce qu'ils montrent que le prénom a une dimension d'oracle. Son influence est remarquable et elle se fait ressentir au long cours. En d'autres termes, la discrimination par le prénom existe. L'influence du prénom déborde donc – et de quelle manière ! – d'une simple affaire d'arrondis et de pointes que nous avons envisagée avec Bouba et Kiki.

En France, il n'existe pas de telles études. Nous disposons en revanche de recherches établissant une corrélation entre le prénom et le niveau d'excellence au baccalauréat. Chaque année, le sociologue Baptiste Coulmont classe les bacheliers en fonction de leur prénom et de leur mention éventuelle au

baccalauréat. En 2012 notamment, il a classé 350 000 des 580 000 bacheliers et a montré que Côme, Ariane, Irène et Madeleine ont plus d'une chance sur quatre d'obtenir la mention très bien (TB) au baccalauréat, contre seulement 15 % pour Violette, Apolline, Domitille, Hortense et Daphné. Cyndi, Kevin, Jordan et Melissa, quant à eux, ne dépassent pas 3 % de mention TB. Le sociologue ne relève nullement une discrimination directe via le prénom, mais sur les inégalités sociales. Ici, les prénoms plus ou moins « bon chic bon genre » ne sont donc qu'un reflet d'autres variables du phénomène relevé dans cette étude. En d'autres termes, ce n'est pas parce que vous allez prénommer votre fille Ariane qu'elle va multiplier ses chances d'obtenir la mention TB au bac. D'abord parce que vous ne faites peut-être pas partie, en termes socio-économiques, de la tribu des parents d'Ariane. Ensuite parce que, comme pour les prénoms à la mode, les prénoms qui obtiennent la mention TB au bac fluctuent d'une année sur l'autre… Ainsi, entre 2008 et 2011, les Cédric étaient-ils en recul pour la mention TB : le prénom Cédric se popularise. Dans le même temps, les Aliénor décrochaient davantage la palme sur cette même période. Si vous lisez ce livre en couple, calés dans votre sofa, la main délicatement posée sur le ventre dans lequel bouge déjà votre bébé, cette étude ne peut donc pas vous donner de solution miracle. Dans dix-sept ans, si votre enfant décide de passer son bac, les prénoms d'excellence auront changé. Pas très pratique, tout cela. D'autres études pourront-elles vous aider plus concrètement ? Oh, que oui !

Vous souvenez-vous d'Émilie Clamart et d'Aïnoa Ergdemont, que nous évoquions plus haut ? Elles illustraient la découverte selon laquelle plus un prénom est facile à prononcer, plus la personne le portant est considérée de manière positive. En 2011, les psychologues Simon Lahal, Peter Koval et Adam Alter ont poussé cette idée beaucoup plus loin. Ils ont constaté, entre autres, que plus les avocats américains portent un prénom et un nom faciles à prononcer, plus ils occupent des postes élevés au sein de leur cabinet. Oui, la fluidité du prénom peut se traduire par une vie professionnelle plus fluide, elle aussi ! À tout le moins, elle donne accès à des opportunités différentes. Le résultat est identique que l'on soit dans un grand ou un petit cabinet et quel que soit le salaire moyen au sein de l'entreprise.

Plus le prénom et le nom sont faciles à lire et à prononcer, plus il sera aisé de grimper dans la hiérarchie professionnelle. Ce résultat suggère que les parents déterminés à lancer leur progéniture dans les barreaux de France et de Navarre ont intérêt à opter pour un prénom facile à prononcer !

Dans la mesure où un prénom familier est, en règle générale, plus facile à prononcer qu'un prénom original, nous voilà revenus ici à la notion de prénom courant. Par exemple, Émilie et Elime sont deux prénoms faciles à prononcer, mais le premier sera probablement perçu comme étant plus fluide parce que nous y avons été davantage exposés. Nous voilà dans du concret ! Autre exemple ? Si, comme beaucoup de jeunes parents, vous avez raffolé de la tétralogie *L'Héritage*, de la série *Game of Thrones* ou des différents opus de *Hunger*

Games, et si vous envisagez l'un des magnifiques prénoms des personnages pour votre enfant (il faut avouer que Hrothgar, Arya, Daenerys, Khaleesi ou Katniss, ça a de la gueule !), il serait judicieux de confronter votre désir héroïco-fantaisiste au principe de réalité tel que dicté par ce que nous appellerons la « résonance sociale positive d'un prénom fluide et familier ».

Lors de discussions en France sur ces résultats observés aux États-Unis, on m'a souvent renvoyé l'argument selon lequel aux États-Unis, pays du *Black Power*, des émeutes de Charlottesville et des écarts abyssaux entre les plus riches et les plus pauvres, ces résultats tombent sous le sens. Rappelons-nous qu'aux États-Unis, vous passez du code postal le plus riche à celui le plus pauvre en à peine quelques arrêts de métro. « En France », m'a-t-on souvent affirmé avec conviction, « ce ne serait sans doute pas le cas ». Si ce genre de propos recoupe vos propres convictions, placez-vous dès maintenant dans la position de sécurité pour un atterrissage forcé. En effet, au pays des droits de l'Homme, la discrimination a le vent en poupe. Les données portant sur la discrimination plus spécifiquement par le prénom nous hurlent aux oreilles que nous aussi, nous avons du pain sur la planche.

Une étude française montre que la discrimination par le prénom existe bel et bien dans l'Hexagone. Entre 2013 et 2014, l'économiste Marie-Anne Valfort a conduit un testing sur CV d'une ampleur inégalée sur notre territoire. Elle a envoyé plus de 6 000 CV fictifs accompagnés de leur lettre de motivation, en réponse à des offres d'emploi réelles dans toute la France. Ces CV étaient presque identiques à l'exception de quelques informations-clés. Une méthodologie qui permet de constater l'influence isolée de ces informations-clés, lorsqu'elles sont disséminées parmi d'autres informations (voir le modèle de la lettre de motivation en page suivante).

Les CV envoyés sont ceux de trois personnes nées en 1988 au Liban, dont seuls le prénom et la religion changent : Dov, Mohammed et Michel. Ces prénoms représentent chacun une des grandes communautés religieuses présentes dans ce pays. Dov est juif, Mohammed est musulman et Michel est catholique. En dehors de cette différence, leur parcours est rigoureusement identique. Leur nom de famille est Haddad, un nom signifiant « forgeron », très répandu au Liban et ce, autant chez les catholiques que chez les musulmans ou chez les juifs.

Lettre de motivation accompagnant les CV fictifs

[Prénom] Haddad
[Numéro de rue]

[Code postal et ville]
Tél. : [numéro de téléphone]
[prenom].haddad1988@gmail.com

[Ville], [la date du jour]

Madame, Monsieur,

Votre offre nº XXX parue ce jour sur le site de Pôle Emploi a retenu toute mon attention.

Titulaire d'un BTS comptabilité et gestion des organisations, j'ai développé, au cours de mes cinq années d'expérience, de solides compétences dans les différentes spécialités du métier de comptable : comptabilité unique, comptabilité clients, comptabilité fournisseurs, et comptabilité en cabinet d'expertise comptable.

En plus de la rigueur et de la maîtrise technique, ce parcours professionnel m'a permis d'acquérir d'excellentes capacités de communication avec les clients, mais aussi avec les différents services des entreprises dans lesquelles j'ai évolué.

Je tiens ici à préciser que, bien que je sois né[e] Libanais[e], de parents libanais, je maîtrise parfaitement le français, ayant suivi ma scolarité au Liban jusqu'à mon arrivée en France (au début du lycée) dans des établissements bilingues français-arabe.
Je dispose par ailleurs de la nationalité française depuis 2008.

Je souhaite mettre mes compétences au service de votre entreprise et je me tiens à votre disposition pour un entretien.

Je vous prie d'agréer, Madame, Monsieur, l'expression de mes salutations distinguées.

[Prénom] Haddad

Ils ont tous trois immigré en France où ils ont poursuivi leurs études et ont en poche un BTS de comptabilité. Après avoir effectué des CDD pendant plus de quatre ans, nos trois amis sont maintenant à la recherche d'un emploi plus stable.

Les résultats de cette étude révèlent un premier fait qui ne surprendra personne : une discrimination sans équivoque aucune par la religion. Mohammed (le musulman) reçoit quatre fois moins de réponses à ses lettres de candidature que Michel (le catholique). Dans une moindre mesure, Dov (notre Libanais juif) est également discriminé par rapport à Michel. Et lorsque les CV font apparaître Dov, Mohammed et Michel comme des candidats d'exception et non des candidats ordinaires (par exemple, ils ont maintenant la mention « Bien » au bac), on observe un *écart encore plus grand* entre Mohammed et Dov d'une part, et Michel d'autre part, ce qui peut sembler surprenant. Notre exceptionnel Mohammed musulman reçoit à présent cinq fois moins de réponses que notre exceptionnel Michel catholique. Comme me l'explique Marie-Anne

Valfort lorsque nous nous rencontrons, être quelqu'un d'exceptionnel n'aide en rien Mohammed musulman à éviter la discrimination mais, en revanche, cela propulse Michel catholique, qui reçoit encore plus de convocations à des entretiens d'embauche.

Certains CV présentent Dov, Mohammed et Michel comme des laïcs (leur cursus se fait dans des établissements laïcs, leurs activités de loisirs ne sont pas confessionnelles, etc.). Pour ces profils laïcs, seule la discrimination envers les musulmans se réduit significativement. Cela montre que, dans cette étude, la religion est le principal facteur de discrimination envers les profils musulmans. Certes, on se doutait bien que l'on allait observer une discrimination dans les invitations aux entretiens d'embauche. Mais ces premiers résultats sont instructifs au-delà des premières conjectures, en ce qu'ils révèlent une magnitude considérable de la discrimination en France. Sans parler de l'écart observé, et contre toute attente, entre les candidats d'exception et les candidats ordinaires.

Et ce n'est pas tout. Car cette étude apporte un éclairage unique sur la discrimination par le prénom. Certains CV sont identiques à celui de Mohammed musulman, à ceci près que Mohammed s'appelle maintenant… Adam. Rien d'autre ne change car Adam est aussi religieux que Mohammed. Marie-Anne Valfort constate qu'Adam musulman reçoit près de deux fois plus de convocations à un entretien que Mohammed musulman. Il y a donc clairement une discrimination par le prénom dans le cas de Mohammed, indépendamment de sa religion. Marie-Anne Valfort avance que le prénom Adam est moins discriminant que Mohammed parce qu'il est plus familier (encore une fois !) et culturellement perçu comme étant plus proche des recruteurs.

Deux autres testings sur CV suggèrent la même analyse. Le premier montre une discrimination des personnes portant des noms à consonance moins familière (Rachid Benbalit ou Jatrix Aldegi) par rapport à des noms correspondant à des stéréotypes français (Pascal Leclerc). Cette discrimination apparaît aussi marquée pour les noms signalant une origine maghrébine que pour les noms renvoyant à une origine indéterminée mais nettement étrangère. Dans le second testing, le taux de réponses aux candidatures d'un Français d'origine maghrébine a été multiplié par 1,6 lorsqu'il adoptait un prénom français tout en conservant son nom de famille maghrébin (par exemple, Philippe Sahraoui). Encore et toujours ce résultat : les prénoms courants sont jugés plus attrayant que les prénoms rares. Mais hélas et plus largement, l'étude réalisée auprès d'avocats américains ainsi que les testings sur CV que je viens d'évoquer attestent que le pouvoir des prénoms dépasse largement la question de la simple attraction pour investir le terrain de l'égalité des chances.

Comment se prémunir contre cette discrimination par le prénom ? Marie-Anne Valfort souligne l'enjeu consistant d'abord à diffuser et à faire connaître ces résultats. Pour les futurs parents, il s'agit simplement de maîtriser les implications potentielles que peut avoir, sur la vie professionnelle de leur enfant,

un prénom véhiculant ses origines. Elle propose par ailleurs d'élargir la possibilité d'une demande de francisation du prénom, aujourd'hui réservée aux seules personnes venant d'être naturalisées. En somme, les parents ont le droit d'être informés afin de prendre la décision qui leur semblera la meilleure.

Les recherches effectuées depuis une quinzaine d'années suggèrent assez nettement que le choix d'un prénom peut avoir des conséquences significatives. Certes, c'est loin d'être systématique – dans l'étude de Marie-Anne Valfort par exemple, la discrimination par le prénom n'existe que pour le prénom Mohammed. Il ne s'agit donc pas de perdre le sommeil si vous hésitez entre Louise et Emma ! Cela étant dit, l'intuition de la majorité des Français selon laquelle notre prénom peut influencer notre vie est dorénavant appuyée par des données tangibles…

Empruntons un petit détour pour nous pencher un instant sur le nom qu'un créateur d'entreprise va donner à sa société. La fluidité de ce nom affecte bien évidemment ses chances de réussite puisque notre perception filtre l'information sur le nom d'une entreprise de la même manière qu'elle le fait pour un prénom. À Princeton, en 2006, des chercheurs ont découvert que de nouvelles actions lancées sur le marché ont une meilleure performance lorsque leur nom est facile à prononcer. À ce stade, ce résultat ne devrait plus vous surprendre. Concrètement, il a été obtenu après avoir passé au crible un millier d'actions aux bourses de New York et de l'American Stock Exchange (AMEX) sur la période 1990-2004. Les dix noms d'actions les plus faciles à prononcer ont augmenté leur valeur de 11 % sur l'ensemble de cette période, contre 4 % pour les dix noms les moins faciles à prononcer. Cette différence significative est observable dès le premier jour de lancement de l'action. Un nom d'entreprise, ça compte énormément. À bon entrepreneur, salut ! Si le choix du prénom de votre enfant vous maintient éveillé, restez debout un peu plus longtemps pour réfléchir calmement à celui de votre société…

Pourquoi ce résultat vaut-il également pour les noms d'entreprise ? Eh bien, une action est un peu comme un enfant : on ne sait jamais ce qu'elle va devenir en grandissant. Lorsqu'une action arrive sur le marché, il est tout aussi difficile de l'évaluer. Il faut lire un tas d'informations plutôt ennuyeuses, qui n'indiquent d'ailleurs jamais clairement les chances de succès de l'action. Dans ce contexte à la fois complexe et ambigu, les investisseurs prennent un raccourci et s'appuient sur la facilité de prononciation du nom de l'entreprise afin d'en ressentir les chances de réussite. Comme pour les prénoms, une action au nom fluide est jugée plus positivement. L'entreprise Belden Inc part donc d'un meilleur pied que sa concurrente Magyar Tavlkozlesi Részvénytársaság. Le même résultat vaut pour les symboles boursiers : les symboles « GOOG » de Google ou « AXA » sont plus faciles à prononcer que n'importe quel acronyme nécessitant d'épeler chacune des lettres, comme « RSH ». Le pouvoir des noms d'entreprise est donc, lui aussi, incontestable.

Revenons à nos prénoms et retrouvons nos Bouba, Kiki, Barbara, Cédric et les

autres. Nous avons vu que le prénom a une influence sur la dimension économique. Mais il n'y a pas que l'économie dans la vie ! Certes, le niveau de salaire, l'éducation, la promotion professionnelle, c'est important. Mais le bonheur, dans tout cela ? On sait que l'argent y contribue, mais seulement jusqu'à un certain point. Notre prénom va-t-il influer sur notre comportement dans notre quête du bonheur, hors des considérations strictement économiques ? Va-t-il influencer les gens dont nous tomberons amoureux ? Les endroits où nous nous établirons ? Les métiers que nous choisirons ? Oh oui, pardi !

Barbara a terminé ses études et elle a passé ces derniers mois à chercher un emploi. Comme elle est formidable, les entretiens se sont très bien passés. Elle a donc le choix entre plusieurs postes et, surtout, plusieurs endroits forts sympathiques où s'installer : Nantes, Lyon, Rennes, Bordeaux, et Toulouse. Quelle chance ! Ce sont les cinq villes désignées comme les plus agréables pour vivre et travailler en France ! Mais parce qu'elles ont chacune leurs savoureuses caractéristiques, il est difficile de choisir. Alors, Barbara fait ce qu'il faut faire lorsque les choix sont complexes : elle se lance dans un travail introspectif. Elle tente de percevoir, en son for intérieur, où elle s'est sentie le mieux lorsqu'elle est passée dans chacune de ces villes. Le vainqueur ? Bordeaux. Bah oui, Bordeaux, le vin, le foie gras, la dune et le surf. Le bonheur, quoi.

C'est peut-être bien le surf qui a fait pencher la balance. Après tout, les Bordelais n'ont-ils pas récemment arrosé la ville – jusque-là paraît-il endormie – d'autocollants enjoignant aux Parisiens de rentrer chez eux en réaction à l'arrivée massive des Parigots dans leur contrée, planches en main ? Monsieur le maire a dû taper du poing sur la table pour faire revenir l'ordre. Alors, c'est bien une possibilité, la planche de surf.

Une autre possibilité, cependant, est que Barbara a choisi Bordeaux parce que la ville partage plusieurs lettres de son prénom. En d'autres termes, si Barbara avait été Louise, peut-être qu'elle serait partie s'installer à Lyon. Bah oui, Lyon, le vin, les bouchons, les Halles Bocuse, les ateliers de soierie, l'Opéra national requinqué par Jean Nouvel. Ou bien ne serait-ce pas parce que Barbara-devenue-Louise s'aime sans savoir à quel point, et qu'elle a ainsi une faiblesse pour les villes dont les lettres lui ressemblent ?

On a découvert voilà une quinzaine d'années que les gens préfèrent les autres personnes, endroits et choses qu'ils associent inconsciemment à eux-mêmes. Ce phénomène porte un nom difficile à prononcer, donc probablement indésirable, mais révélons-le quand même : l'« égotisme implicite ». Cela signifie que nous portons une affection toute particulière à ce qui nous ressemble (« égotisme »), mais nous n'en savons rien, d'où le caractère implicite de la chose. Ces préférences proviennent du fait que nous ne sommes pas indifférents aux lettres de l'alphabet. Si je vous demande de classer les lettres de l'alphabet par ordre de préférence, il est probable que les lettres de votre prénom figureront aux premières loges (faites-le faire à vos invités lors d'une prochaine soirée, cela marche très bien et diffuse un délicieux malaise au cours de l'apéritif). Cette

tendance peut être attribuée, entre autres, au fait que nous sommes exposés à ces lettres plus souvent qu'aux autres car nous écrivons souvent notre prénom. Cette préférence pour les lettres de notre prénom a été observée dans douze pays européens et n'est donc pas réservée aux pays anglophones.

Mais comment passons-nous de l'anecdote « nous préférons les lettres de notre prénom » à l'affirmation selon laquelle cette préférence peut faire pencher Barbara pour Bordeaux ? En observant les données publiques, tout simplement ! Dans 35 villes américaines portant le nom d'un saint (Saint-Louis, Saint-Bernard, etc.), les psychologues Brett Pelham, Matthew Mirenberg et John Jones ont relevé en 2002 que l'incidence de personnes portant le prénom de la ville en question était supérieure à l'incidence de tout autre prénom. En d'autres termes, il y a un nombre disproportionné de Louis à Saint-Louis, de Bernard à Saint-Bernard, etc. Dans une autre étude, ces chercheurs ont passé en revue 66 millions d'Américains et ont montré que les gens avaient une tendance disproportionnée à vivre dans une ville ou un État ressemblant à leur prénom, en particulier partageant la même initiale. Vous aurez plus de chance de rencontrer une Mildred à Milwaukee, une Virginia à Virginia Beach, un Jack à Jacksonville ou encore un Philip à Philadelphie. Dans beaucoup de cas, évidemment, ces personnes ont vécu toute leur vie dans la même ville. Il est donc possible que les parents de ces personnes aient choisi ces prénoms parce qu'ils étaient épris de leur ville – j'aime Paris, donc j'appelle mon enfant Paul, Patti, Paloma ou, pourquoi pas, Pâris tout simplement.

Mais ce désir des lettres de notre prénom dépasse la simple responsabilité de parents toqués de leur agglomération. Car il semble qu'il émane, au moins en partie, de nous-mêmes. Ainsi, le choix du métier apparaît sensible au prénom. Aux États-Unis, on recense une disproportion de Denis et Denise parmi les dentistes, de Lawrence, Laurie ou Lauren parmi les avocats (en anglais, avocat se dit *lawyer*). La recherche récente donne donc plus d'une piste aux parents qui placent leurs espoirs dans le métier d'avocat pour leur enfant. Tenez, avec les lettres de Laura, vous épinglez « *lawyer* » et « avocat » et vous optez pour un prénom facile à prononcer dans plusieurs langues.

Cependant le bonheur ne se limite pas à notre métier ! Certes, et fort heureusement. Mais soyez sans crainte : le pouvoir des prénoms non plus ! Il y a quelques années, Kelly Hildebrandt s'ennuyait. Pour tromper son ennui, elle se connecte sur Facebook et entreprend une recherche par son prénom et son nom. Elle découvre qu'il existe un Monsieur Kelly Hildebrandt. L'ennui est terrassé. Vivement éperonnée par la curiosité, elle entre en contact avec lui. Monsieur est aussi curieux qu'elle : ils parlent sur la toile. Puis ils se rencontrent. Et ils se marient. Si, si ! « Kelly Hildebrandt, souhaitez-vous prendre pour épouse Kelly Hildebrandt ? » Puis (perplexe, peut-être ?) : « Kelly Hildebrandt, souhaitez-vous prendre pour époux Kelly Hildebrandt ? »

Cette anecdote est évidemment une illustration extrême de l'égotisme implicite, mais on voit bien que le prénom peut exercer des ravages jusqu'au

cœur de notre sphère privée. Tout comme pour les villes où nous choisissons de vivre ou pour le métier que nous décidons d'exercer, nous nous marions de façon disproportionnée avec des personnes partageant l'initiale ou plusieurs lettres de notre prénom. Denis et Dalida. Éric et Erica. Marc et Maud. Gabriel et Garance. Louise et Léon.

Pourquoi le prénom aurait-il cette influence si profonde ? Pensez ! Nous sommes tout de même en train de parler de la personne qui partage notre lit et les nuits les plus torrides de notre vie (du moins, nous nous le souhaitons). Une étude est allée chatouiller cette question. Les chercheurs ont demandé à des hommes de dresser la liste de leurs défauts et faiblesses en tant qu'amants. À l'issue de cet exercice, nos braves, ainsi rendus immodérément vulnérables, étaient encore plus attirés par des femmes ayant un prénom ressemblant au leur. Pourquoi ? Parce que graviter vers les personnes dont le prénom ressemble au nôtre nous permet de maintenir notre intégrité dans l'adversité. Virginie rassure Victor. André protège l'ego d'Anastasia. Mirabelle cuirasse Michel. Somme toute, si l'on y pense bien, c'est une approche plutôt intelligente de la route qui mène au bonheur. De toutes les façons, ces influences évoluent hors de notre conscience. Elles peuvent nous faire réfléchir, nous amuser ou nous affliger, mais il reste inutile de s'en inquiéter.

Les impressions évoquées par Bouba et Kiki ne sont donc que le symptôme d'un souffle des prénoms bien plus important sur notre vie. Il existe une réelle discrimination par le prénom dans la sphère économique. Même si nous naissions tous véritablement égaux en droits, les différences entre nos prénoms pourraient, en elles-mêmes, générer des inégalités de chance. Les conséquences s'en font ressentir sur notre niveau de salaire, notre niveau d'étude, sur le moment de notre vie où nous aurons des enfants. Certains prénoms plus que d'autres nous permettent de décrocher davantage d'entretiens d'embauche ou de nous hisser plus aisément au sommet d'une hiérarchie sociale. Notre prénom peut également peser sur des choix bien plus complexes et plus significatifs pour notre plein épanouissement. Nous sommes affectés dans nos choix de lieux de vie, de métier ou encore dans nos rencontres. Barbara vit à Bordeaux avec Balthazar, où elle fait une brillante carrière dans la banque. Et du surf. Ne serait-ce que parce que cela lui donne l'occasion de passer des barres, d'attendre la vague en *backside*, de scruter les *bowls* pour repérer la meilleure vague qui lui permettra de faire la figure dont elle ne se lasse jamais : le *bottom-turn*.

***

Tel-Aviv, hiver 2011. Le chercheur Yanco Goldenberg discute avec sa fille Shira. Elle lui fait remarquer que, lorsque quelqu'un donne son prénom, nous avons tendance à nous faire la réflexion que ce prénom lui va plus ou moins bien. Parfois, nous nous prenons à penser que, c'est surprenant, ce prénom ne colle pas avec la personne. Yanco relate cette conversation à son étudiante en doctorat, Yonat Zwebner. Yanco et Yonat poussent l'idée plus avant : se pourrait-il qu'il existe une correspondance entre les prénoms et le visage de ceux qui les

portent ? Leur raisonnement est le suivant : les psychologues cognitifs nous montrent que nous formons des schémas pour catégoriser les informations que nous recevons. Or, les prénoms constituent une information récurrente. Il est donc probable que nous ayons un schéma, un stéréotype du visage de la personne portant un prénom donné, prénom que nous avons rencontré plusieurs fois au cours de notre existence. Problème : pour que ce stéréotype soit confirmé au fil du temps, pour qu'il se cristallise, il va bien falloir que les visages des personnes portant ce prénom se ressemblent un minimum. Dans le cas contraire, il ne peut y avoir de schéma ! Alors, qu'est-ce qui vient en premier ? Le stéréotype ou le visage qui confirme ce stéréotype ? Yanco et Yonat font du sur place. Cette histoire ressemble à celle de l'œuf et de la poule.

Mais ils s'accrochent. À supposer que j'apprenne que Barbara a un style « rond », il va falloir que la plupart des Barbara que je rencontre par la suite partagent ce style afin que je continue à trouver ce schéma pertinent. Mais alors… cela signifie que Barbara doit ressembler au stéréotype de Barbara ! Stéréotype – nous l'avons vu – qui est partagé par les autres sinon, pourquoi entretiendrais-je ce stéréotype ? Et Yonat lance l'idée : est-il possible que nous ressemblions physiquement à notre prénom ? Est-il possible que nous ayons la tête de notre prénom à force d'imiter le stéréotype que notre culture et nous-même en formons ? Pendant cinq ans, une équipe de recherche, dont je fais partie, a accompagné Yanco et Yonat dans la tentative de démontrer cette possibilité. Si Barbara est béate en partageant le lit de Balthazar, vous conviendrez que l'idée qu'elle porte son prénom sur son visage n'est pas totalement absurde. Cela valait donc la peine de creuser.

Avant de s'immerger dans les résultats de cette recherche dont une grande partie a porté sur des visages français – je le précise pour ceux qui se diraient qu'il s'agit encore d'une idée venue des États-Unis, pays aux us et coutumes étranges –, il faut bien comprendre le postulat derrière l'idée que nous pouvons ressembler physiquement à notre prénom. Si Barbara ressemble au stéréotype de Barbara, c'est que quelque chose est arrivé à son visage. Elle n'est pas née comme cela. On ne naît pas Barbara, on le devient. Elle le devient. Barbara doit donc être motivée à tendre vers son stéréotype pour lui ressembler. Avez-vous le sentiment que vous façonnez continuellement votre visage pour qu'il « colle » à votre prénom ? Sans doute ne voyez-vous pas encore le lien avec le prénom, mais pour ce qui est du façonnage du visage… Savez-vous que, chaque matin, les Européens prennent 23 minutes pour se préparer, et moins de temps que cela pour converser avec leur conjoint ? Ce rituel représente donc 1,5 % de notre quotidien.

Si cette idée que nous façonnons notre visage à l'image de notre prénom peut surprendre a priori, elle coule pourtant de source si l'on considère les deux désirs essentiels de l'être humain. Ces désirs sont trop souvent oubliés, ou à tout le moins sous-estimés, à une époque vouée au culte de l'individu. En premier lieu, nous sommes animés par le désir d'être reconnu par les autres. Sans ce regard, nous ne pouvons pas pleinement exprimer notre humanité. Nous ne pouvons

donc pleinement exister. En second lieu, nous sommes consumés par la peur d'être rejetés par le groupe social auquel nous nous identifions. Nous voulons faire partie de notre tribu.

Nous allons voir que ces deux ressorts peuvent bien valoir les 23 minutes que Barbara prendra le matin pour se faire de grosses boucles, se pommeler les joues à coups de blush, farfouiller dans ses tiroirs jusqu'à ce qu'elle mette la main sur ses petites boucles d'oreilles en perle noire, et donner une forme arrondie à ses sourcils. Pour le parfum ? Elle pourra s'emparer de la bouteille ronde de Baby-Doll et s'en pulvériser quelques gouttes au creux du cou – l'affaire sera faite pour s'offrir au regard et au nez des autres.

5

L’essentielle imitation

Oxana Oleksankdrivna Malaya est née en pleine santé physique et mentale en 1983, dans une maison reculée d’un village ukrainien. Hélas, et même dans le contexte de pauvreté généralisée qui frappe sa région natale, les circonstances dans lesquelles Oxana va vivre ses sept premières années demeurent tristement exceptionnelles. Ses parents sont tous deux alcooliques. Un soir, dans un état d’ébriété avancé, ils abandonnent Oxana à l’extérieur de leur maison (elle dira plus tard que sa mère voulait un fils).

L’enfant n’a que trois ans. Cherchant à se procurer de la chaleur, elle va trouver refuge dans la niche du chien. Elle y restera plus de quatre ans durant lesquels un, puis plusieurs chiens prendront soin d’elle, et elle n’aura vraisemblablement plus de contact humain. Elle sera allaitée puis nourrie par les chiens. Ainsi prise en charge, elle apprend tout d’eux en les imitant. Elle aboie, hurle, halète. Aujourd’hui encore, elle est capable de retrouver ces expressions canines, acquises pour la vie. Elle court à quatre pattes et s’assoit sur son arrière-train. Elle se secoue vigoureusement tout le corps lorsqu’elle cherche à se sécher. Elle gratte le sol, de toute évidence « de la patte » quand elle y recherche quelque chose. Lorsque, à l’issue de son épreuve, elle est enfin découverte et prise en charge par les services sociaux, elle ressemble davantage à un chien qu’à un être humain. Elle peut à peine parler et ne voit même plus l’intérêt de le faire. Les chiens la poursuivront longtemps sur la route qu’elle prendra vers l’orphelinat.

Oxana a aujourd’hui 34 ans. Après avoir suivi plusieurs thérapies pendant des années, elle s’exprime dans un russe fluide. Elle travaille dans une ferme où elle s’occupe de chevaux et reste entourée de chiens. Le contact avec les animaux est une source essentielle d’équilibre pour elle. Elle savoure aussi des rapports humains épanouis : lors d’une émission télévisée, elle livrera qu’elle a un petit ami. Elle rêve aujourd’hui de retrouver sa mère biologique. Si sa transformation depuis l’intervention des services sociaux peut paraître rassurante, il est net qu’Oxana garde les stigmates de son manque d’interaction avec les autres – elle affiche un retard cognitif que les experts doutent de voir disparaître. Elle ne se

remettra sans doute jamais complètement de l'extrême appauvrissement des rapports humains dont elle a souffert.

L'histoire d'Oxana fascine. Elle a été relayée par les médias internationaux ainsi que par nombre de documentaires et, ce, pendant des années. Pourquoi ? Une raison importante tient dans le fait que ce qui est arrivé à cette jeune femme renseigne une question qui fait fantasmer la civilisation occidentale depuis longtemps : que sommes-nous sans les autres ? Cette question est fondamentale dans notre problématique sur le pouvoir des prénoms. En effet, lorsque nous nous demandons si Barbara peut ressembler au stéréotype de Barbara, nous lui attribuons une dépendance aux autres. Car ce stéréotype de Barbara provient de la communauté à laquelle nous appartenons. À quoi ressemblerait donc Barbara sans la moindre opportunité de se reposer sur les autres ?

Nous avons imaginé une multitude de vies sauvages au fil des âges, toutes plus dorées les unes que les autres. Dans le mythe de Romulus et Remus, nous nous racontons que ceux-ci sont abandonnés à une mort certaine, puis recueillis et allaités par une louve. Ils n'ont de contact humain que l'un avec l'autre. Ce contact limité avec leur espèce ne les empêchera pas de devenir des hommes accomplis, puisqu'ils fonderont Rome ! Rebelote dans *Le Livre de la Jungle*, qui retrace le destin de Mowgli, élevé lui aussi par la louve Raksha et sa meute. Il n'arrive au « petit d'homme » que d'exceptionnelles aventures aux saveurs initiatiques. C'est même grâce à son éloignement des hommes et à son immersion dans le monde animal que Mowgli devient pleinement homme. Robinson Crusoé, quant à lui, grandit avec les humains mais va devoir survivre seul sur une île suite à un naufrage. Il trouvera une grotte, plantera du blé et tiendra un calendrier de son séjour. Puis il rencontrera Vendredi, qui deviendra son ami, puis son serviteur lorsque Robinson pourra enfin quitter l'île, vingt-huit ans après son naufrage. Il deviendra par la suite un homme heureux. Enfin, plus proche de nous, le merveilleux film *Seul au monde* nous laisse entrevoir que l'on peut mener une carrière trépidante chez Fedex un jour et se retrouver le lendemain seul avec un ballon sur une île déserte pendant quatre ans, y redécouvrir la création du feu, la pêche au harpon, la confection de radeaux, compter patiemment les jours en faisant de belles encoches dans le mur et revenir pratiquement indemne dans le monde des hommes. À peu de chose près : on aura entre-temps perdu l'ancienne petite amie, qui s'est mariée et a eu des enfants avec un homme formidable. Mais rassurons-nous, l'histoire s'achève avec la rencontre d'une rousse rutilante à une croisée de routes au milieu de l'Arizona. L'avenir est donc lumineux pour les rescapés d'un isolement extrême. Ces histoires font toutes l'éloge de l'éloignement durable et marqué des autres, qui promet de nous donner des ailes et de permettre un accomplissement abouti de notre humanité. Ça fait envie.

Naturellement, nous avons du mal à envisager véritablement ce que peut représenter la vie d'un individu privé du contact des autres. C'est tellement

contre-nature. En revanche, il est très facile de nous rebeller contre l'omniprésence des autres et de ressentir un besoin de s'isoler pour exister pleinement en tant qu'individu. Certains partent en haute montagne goûter à la liberté des cimes, d'autres se retirent plus simplement dans leur chambre. Dans un monde urbanisé qui regorge de représentants de notre espèce, nous avons la nostalgie des grands espaces inhabités, du silence paisible de la campagne, des envies de solitude. Vive Robinson Crusoé ! Mais alors, comment comprendre ce qui a pu se passer avec Oxana ? Son expérience nous apporte un tout autre éclairage sur la véritable solitude.

Les circonstances qui ont alimenté l'histoire d'Oxana ne sont pas aussi exceptionnelles que nous pourrions le penser. L'Histoire nous a en effet livré une poignée d'enfants sauvages, ces enfants privés d'échanges avec les autres. Des enfants qui, comme Oxana, ont subi l'inacceptable. Ces enfants nous procurent un judas sur l'une des questions les plus essentielles en sciences sociales : naissons-nous humains ou le devenons-nous au contact de notre environnement social ? En particulier, pouvons-nous atteindre notre pleine humanité sans interagir avec les autres ?

Le premier enfant sauvage recueilli à des fins scientifiques est Victor de l'Aveyron, dont l'histoire a été immortalisée par François Truffaut dans le film *L'Enfant sauvage*. En janvier 1800, un enfant nu d'une dizaine d'années est repéré près d'une forêt de l'Aveyron. Il a vécu des années dans les bois, ne parle pas et ne montre aucune empathie – il n'est visiblement pas capable de se mettre à la place d'autres humains. D'ailleurs, sait-on seulement s'il est humain ?

L'événement fait sensation jusqu'à Paris, où le médecin Jean Itard obtient de pouvoir étudier l'enfant. Il nomme l'enfant Victor et va systématiquement renseigner son évolution au fil des exercices qu'il lui fait faire. Il bénéficie de l'aide précieuse de son assistante, Madame Guérin, qui tiendra bientôt lieu de mère à Victor. Madame Guérin va passer l'essentiel de ses journées avec Victor et lui offrir le regard, les caresses et le temps qu'une mère peut consacrer à son enfant. De l'amour, enfin. À ce contact, Victor finit par manifester une empathie qu'il n'avait pas dans les premiers temps. En revanche, il ne parviendra jamais à acquérir le langage, que Jean Itard tient pour une dimension essentielle de l'humanité pleinement développée. Lorsque le médecin admet qu'il n'y a rien à faire, il délaisse Victor qui continuera sa vie auprès de Madame Guérin jusqu'à sa mort. L'enfant sauvage finira largement oublié, à l'exception des chercheurs qui ne lâcheront pas la question : dans quelle mesure les autres nous constituent-ils ? Et de François Truffaut, qui le présentera à nouveau au grand public en 1970. Il dira de ce film que, à la différence de ceux qu'il avait faits auparavant, il portait un message. « *L'homme n'est rien sans les autres* » déclarera-t-il lors d'un entretien, « *quelques fois, on peut contester la société dans la façon dont elle est organisée, mais on ne peut pas contester la notion de société, elle est absolument indispensable.* »

Après la disparition de Victor, les chercheurs attendront d'autres enfants

sauvages. Le primatologue américain Winthrop Kellogg va pendant longtemps rêver d'observer un enfant sauvage, mais l'époque – nous sommes dans les années 1930 – ne lui en procure pas. Et lorsqu'un cas lui est rapporté, l'enfant ne survit pas. C'est très frustrant. Alors, il spécule que, s'il n'est éthiquement pas envisageable de placer un petit humain au milieu de loups, il existe un plan B : rien ne l'empêche d'adopter un singe dans sa propre famille, afin d'observer si le singe, lui, devient humain à force de contacts avec son fils Donald.

C'est ainsi que Gua, un chimpanzé de sept mois, fait son entrée dans la cellule familiale, et passe le plus clair de ses journées avec Donald, alors âgé de dix mois. Comme l'avait soupçonné Winthrop Kellogg, Gua apprend pas mal de choses au cours des neuf mois qu'elle passera avec Donald. Elle apprend à marcher comme lui, sur deux pattes. Elle montre de l'empathie envers lui, le serrant dans ses bras au moindre bobo. Elle est capable, comme lui, de montrer son nez lorsqu'on le lui demande. Le chimpanzé semble en bonne voie d'humanisation. Le souci, c'est que Donald apparaît lui-même affecté par cette vie aux côtés de Gua : il ne semble plus motivé à acquérir le langage. Tout comme Oxana, il n'en voit plus l'intérêt et se contente simplement d'imiter les cris et gémissements de Gua. Lorsque Kellogg se rend compte des implications de son travail sur son fils, il suspend l'étude. Celle-ci aura néanmoins servi à montrer qu'une modification en apparence légère de l'environnement social d'un enfant – un chimpanzé pour compagnon – peut avoir de sérieuses conséquences sur le développement de sa pleine humanité.

Le 4 novembre 1970, une découverte bouleversante va permettre d'affiner encore notre compréhension du rôle essentiel des autres dans notre développement. À Arcadia, au nord-est de Los Angeles, c'est profondément choqué qu'un représentant des services sociaux découvre une jeune fille d'un peu plus de treize ans, qui vit littéralement cloîtrée dans la maison de ses parents depuis sa naissance. Les rideaux sont baissés et rien ne suggère qu'un enfant se trouve reclus dans cette maison. Les parents ont tout bonnement empêché l'enfant d'entrer en contact avec le monde extérieur. Lorsqu'elle est trouvée, la jeune fille a le physique d'une enfant de sept ans, porte des couches et ne sait pas marcher. Et elle ne sait pas parler. Elle a vécu dans la pénombre d'une chambre vide et miteuse. Ses parents l'attachaient à un pot de bébé le jour et à son lit la nuit. L'étendue du cauchemar qu'elle a vécu défie l'entendement.

Elle s'appelle Genie. Vu l'extrême rareté de son cas et l'absolu manque de contact avec le monde extérieur – Genie n'avait même pas de loup ou de chien avec qui échanger –, le gouvernement américain constitue une équipe de recherche afin de découvrir dans quelle mesure un enfant ainsi coupé d'autrui peut être rééduqué. Genie allait-elle s'en sortir ou bien ses années d'isolement avaient-elles définitivement compromis son plein épanouissement en tant qu'être humain ?

Genie émerveille tout d'abord les chercheurs. Elle accomplit des progrès remarquables. Assoiffée de connaissances, elle acquiert rapidement un

vocabulaire riche, à la différence de Victor de l'Aveyron. Elle semble donc capable d'assimiler le langage normalement. Mais bientôt, l'évolution de Genie ralentit, puis s'arrête. Certes, elle enregistre les mots. Mais elle ne semble pas capable de les agencer pour leur donner une signification unique, à l'intérieur de phrases et d'une grammaire organisée. Ce ne sera que des années plus tard que la recherche en neurologie en découvrira la raison. Dans la mesure où personne n'a parlé à Genie pendant très (trop) longtemps, la région de son cerveau dans laquelle est géré le langage s'est sans doute littéralement atrophiée, à l'instar de ce qu'indiquent les images de scanner présentées ci-dessous. Ces scanners montrent les cerveaux d'enfants normaux de trois ans (à gauche), et ceux d'enfants ayant souffert d'un degré extrême de négligence (à droite). Par rapport aux enfants normaux, les enfants livrés à eux-mêmes ont été exposés à un vocabulaire très pauvre, n'ont pas ou peu été touchés par leur entourage, et ont généralement eu très peu d'interactions sociales. Le cerveau d'un enfant à qui l'on ne parle pas, que l'on ne réconforte pas dans ses bras et sur lequel on ne pose même pas un regard bienveillant, est à la fois plus petit en taille et atrophié au niveau du cortex. À long terme, cette différence peut provoquer des effets désastreux. En effet, le cortex est la partie du cerveau qui gère nos capacités cognitives les plus poussées. C'est là que réside notamment notre aptitude à comprendre et à produire du langage. Genie ne peut aujourd'hui communiquer que dans les limites de ce cerveau qui n'a sans doute pas grandi, à l'image de son corps.

Ces images illustrent l'impact négatif de la négligence infantile sur le développement du cerveau. Les scanners de gauche sont ceux d'enfants de trois ans en pleine santé ayant une taille de cerveau moyen. Les scanners de droite sont ceux d'enfants de trois ans ayant souffert d'une négligence extrême sous la forme de privation sensorielle.
Chacun des cerveaux d'enfants négligés est significativement plus petit qu'un cerveau moyen, et souffre d'une atrophie corticale, ainsi que d'autres anormalités suggérant un développement anormal du cerveau.

Source : Perry, B. D. *Childhood experience and the expression of genetic potential : what childhood neglect tells us about nature and nurture.* Brain and Mind 3 : 7 9-100, 2002.

Les cas d'Oxana, Victor et Genie nous soufflent la même litanie : nous avons besoin des autres pour nous accomplir – même sur le plan physique ! Nous ne pouvons atteindre notre plein potentiel génétique qu'en interagissant activement avec eux. Afin d'y parvenir, nous avons un outil indispensable : notre capacité à imiter ceux qui nous entourent. Nous imitons pour apprendre des autres, mais également pour en être plus facilement accepté. Nous croisons quelqu'un dans la rue qui nous sourit et acquiesce de la tête, et nous lui retournons un sourire doublé d'un acquiescement, afin de paraître poli ; nous imitons sciemment la gestuelle de quelqu'un dans le but d'attirer ses faveurs ; ou encore, nous imitons les gestes d'un expert afin de mieux acquérir son expertise. En somme, nous

imitons pour brosser les autres dans le sens du poil et les amadouer. Oxana imite les chiens à la perfection, Victor pousse des cris similaires à ceux d'animaux de la forêt aveyronnaise où il a vécu, et Genie ne parle pas. Les enfants imitent les autres qui les entourent, quels qu'ils soient. Et s'il n'y a pas d'autre, alors pourquoi émettre ne serait-ce qu'un son ?

Les adultes aussi imitent, bien plus qu'on ne le pense. Imiter les autres est une fonction que l'on ne finit jamais d'accomplir, même à un stade plus avancé de notre existence. Il y a quatre siècles, Blaise Pascal s'est lamenté sur le fait que « *tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre* ». Il oubliait que, si nous nous forcions à rester seuls dans une chambre, nous finirions par rejoindre la communauté des enfants sauvages.

L'imitation fait partie de la vie. Imaginez que vous avez un entretien avec un recruteur pour un emploi qui vous fait vraiment envie. Vous vous présentez et sentez que le courant passe bien. Le recruteur se montre à votre écoute, se penche vers vous et croise ses jambes alors que vous répondez à ses questions. Puis il vous propose de vous apporter un café avant de poursuivre la conversation. Vous acceptez et il quitte la salle.

Livré(e) à vous-même, vous prenez maintenant conscience de la façon dont vous vous tenez sur votre chaise : vous êtes penché(e) en avant, les jambes croisées. C'est étrange, c'est pourtant précisément ce que votre médecin vous a dit d'éviter de faire, ce n'est pas bon pour le dos. Cela doit être parce que vous vous « sentez » mieux dans cette position… Vous vous prenez à penser que cela peut tenir au fait que le recruteur était lui-même dans cette position. Vous souriez et balayez cette idée du revers de la main. Vous décroisez les jambes et vous redressez dans votre chaise. Le recruteur revient, vous tend votre café et se rassoit en face de vous. Vous avez repris la conversation depuis quelques minutes lorsque vous vous surprenez à vous gratter le nez. Intérieurement, vous vous faites la réflexion que ce n'est quand même pas idéal en situation d'entretien ! Vous cessez de le faire, prenez une grande inspiration et vous concentrez à nouveau pleinement sur le visage de votre recruteur… lorsque celui-ci se met à se gratter le nez. Décidément, vous dites-vous, c'est comique.

Peut-être bien que c'est comique. Ou peut-être venez-vous d'observer deux occurrences d'imitation inconsciente, de votre part d'abord, puis de celle du recruteur. Ce type d'imitation est bien connu des chercheurs, qui peuvent aisément les provoquer. Par exemple, si je vous fais asseoir à côté de moi pour que nous travaillions ensemble sur un projet, je peux influencer votre gestuelle inconsciente au cours de notre échange. Je secoue le pied sous la table ? Il y a une bonne chance que vous vous mettiez à secouer le pied. Je me gratte le nez ? La probabilité d'un grattage de nez de votre côté vient de quasiment doubler – mais si grattage il y a, vous le percevrez comme intempestif et non pas provenant de moi. Je passe la main dans mes cheveux ? Vous suivrez sans doute la danse. Si vous êtes chauve, vous vous contenterez de vérifier que votre crâne

est bien lisse…

Nous avons longtemps pensé qu'imiter les autres était un acte conscient derrière lequel se révélait une intention claire. Ce que nous sous-estimons largement, c'est à quel point nous imitons les autres inconsciemment sans avoir nullement besoin d'y penser au préalable. Cela peut d'ailleurs nous mettre dans des situations désagréables, comme dans l'exemple de notre entretien de recrutement, où nous nous surprenons en flagrant délit d'imitation incontrôlée.

Depuis une vingtaine d'années, la recherche nous confirme que nous sommes tous des caméléons, ces animaux dont la couleur change en fonction de leur environnement, sans qu'ils n'aient besoin de s'en apercevoir. Dans son film *Zelig*, Woody Allen se lance dans une parodie de cette tendance consistant à imiter les autres sans le savoir. Le personnage de Zelig imite tant les autres inconsciemment que cela finit par plomber sa vie. Il imite les autres à longueur de journée et de façon extrême. Son empathie est telle qu'un soir, lorsqu'il se joint à un groupe de musiciens de jazz afro-américains, sa peau… s'assombrit au fil du morceau qu'il joue avec eux ! De même, sa barbe pousse à vue d'œil lorsqu'il entre en contact avec des rabbins, il grossit à toute allure lorsqu'il rencontre un monsieur enveloppé, etc. Ses valeurs, mais aussi son physique, changent en fonction des gens qu'il rencontre.

Une personne comme Zelig n'existe pas. En revanche, nous avons tous un petit côté Zelig. Tout comme lui, vous avez peut-être remarqué que vous vous imprégnez de votre entourage sans toujours le vouloir. Êtes-vous déjà partis en vacances dans une région dont vous avez rapporté un léger accent ? Une amie m'offre un grand moment de voyage immobile à chaque fois qu'elle revient de Montréal. En dépit du fait qu'elle a toujours parlé un français on ne peut plus hexagonal, nous découvrons que le joual s'est invité sans crier gare dans son expression orale. Elle n'en est pas à déclamer que les gens ont vraiment du « front tout le tour de la tête », mais l'intonation évoque bien le Saint-Laurent et la poutine. Spectatrice impuissante de ce nouveau parler, mon amie observe qu'elle met toujours quelques jours à s'en défaire. De même, vous est-il arrivé « d'attraper » l'expression de l'un de vos nouveaux amis, comme on attrape un rhume, et de vous entendre l'utiliser bien plus souvent qu'avant, même si vous en connaissiez parfaitement le sens ?

Nous pratiquons l'imitation toute notre vie, en absorbant les comportements, les apparences et les valeurs des autres. Cela va même plus loin. Le seul fait d'être exposé à un mot peut nous faire imiter le comportement lié à ce mot. Un exemple. Des participants à une étude ont lu une liste de mots se référant soit à la grossièreté (par exemple, « odieux », ou « impoli »), soit à la politesse (par exemple, « respect », ou « prévenant »), ou bien ils ont lu des mots neutres (« rapidement », « montres »). Par la suite, tous les participants ont commencé une conversation qu'ils pouvaient choisir de mener poliment (en laissant leur interlocuteur parler jusqu'à la fin, c'est-à-dire dix bonnes minutes) ou grossièrement (en coupant net la conversation). Seulement 16 % des participants qui avaient été exposés au registre de la politesse ont choisi d'interrompre la

conversation – presque une personne sur six. Pour les participants exposés au registre de la grossièreté, 67 % ont interrompu la conversation, soit deux personnes sur trois ! Les participants exposés aux mots neutres, quant à eux, n'ont choisi d'interrompre l'autre que dans 38 % des cas. Le seul fait de lire des mots suffit donc à influencer notre comportement. Les mots activent l'imitation de leur signification en nous. Si vous devez vous rendre à un dîner où vous savez que les invités seront particulièrement sensibles à votre délicatesse, évitez de lire un manga ultra-violent juste avant…

Tout comme pour les mots, nous imitons les stéréotypes. Des personnes exposées au stéréotype d'une personne âgée marchent plus lentement par la suite. Dans le même registre, les gens ont une meilleure performance à un test de culture générale, lorsqu'on les expose préalablement au stéréotype d'un professeur plutôt qu'à celui d'un hooligan. Sachez donc bien vous entourer avant un examen !

L'ensemble de ces recherches nous suggère que nous imitons la pensée par le corps. Nous imitons les mots. Nous imitons les stéréotypes que nous partageons avec notre société. Et plus nous imitons des stéréotypes, plus certaines expressions se fixent sur notre visage. Si vous évoluez dans un cercle professionnel dans lequel vous riez aux éclats avec vos collaborateurs à longueur de journée, vous développerez sans doute des rides du sourire. Comme l'a souligné Jules Renard, « *les rides sont des sourires gravés* ». Nous pouvons même imiter jusqu'à sembler nous fondre dans l'autre. Il y a une trentaine d'années, l'une des plus jolies études en psychologie a montré que les couples se ressemblent physiquement au fil du temps. Vingt-cinq ans de cohabitation à roucouler en se regardant dans le blanc des yeux, cela laisse des traces sur votre visage ! Cette même étude a montré que plus les couples se ressemblent physiquement, plus ils déclarent être heureux ensemble. Ces résultats ne sont pas sans rappeler l'un des plus beaux mythes platoniciens, celui de l'androgyne. Platon explique qu'il fut un temps où le monde était peuplé d'hommes, de femmes et d'androgynes, la dernière espèce n'existant plus aujourd'hui. Les androgynes étaient formés d'un homme et une femme attachés l'un à l'autre, en fusion parfaite ; si parfaite que leurs visages étaient identiques. Comme dans ce mythe, le visage des couples semble se fondre après un quart de siècle de bonheur partagé. C'est beau, non ?

Pourtant, lorsque je discute de cette tendance inconsciente à l'imitation, beaucoup de gens sont offusqués. Comme si imiter nous diminuait et faisait de nous des moutons de Panurge sans cervelle ni personnalité. Quoi ? Nous ne serions donc pas des Robinson Crusoé en puissance, brillant de mille feux par notre aptitude à vivre loin de tout et de tous ? Accepter l'idée que nous sommes dépendants des autres, c'est une insulte à notre intelligence et à notre individualité. Nous préférons donc généralement nous détourner de cette idée outrageante. Et pourtant. À observer les parcours d'Oxana, Victor et Genie, force est de constater que ce sont eux qui ont des personnalités amoindries. La raison en est précisément qu'ils ont été privés du besoin d'imiter leur espèce. En

réalité, il est probable que notre nécessité d'imiter les autres soit tellement bénéfique que nous le faisons sans le savoir. Ce que nous montre la recherche c'est que, consciemment ou non, nous aimons davantage la personne qui nous imite. Nous sentons également que la conversation avec elle se passe mieux, qu'elle est plus fluide. Les psychologues ont un terme qu'ils chérissent pour évoquer ces comportements en général profitables à l'individu : « adaptatif ». Il est adaptatif d'imiter. Savoir le faire est l'une des facettes de notre intelligence sociale, et pas la moindre.

En imitant, nous montrons patte blanche, nous signalons que nous sommes dignes d'être aimés. À long terme, être privés d'amour, de contact et de reconnaissance des autres est dévastateur et peut finir par compromettre irréversiblement notre capacité à devenir membre d'un groupe. Si les enfants sauvages sont nés aptes à devenir humains, ils ont été privés du regard des autres trop tôt, trop longtemps et trop violemment. Nos enfants dépendent donc de nous non seulement pour survivre, mais également pour être aimés et devenir des individus à part entière, c'est-à-dire des membres uniques, reconnus comme tels par leur groupe de référence. Cela signifie que, sans groupe de référence, il n'y a pas d'individu possible.

Si les couples se ressemblent physiquement au fil du temps, sans doute du fait d'années passées à s'approprier l'autre jusque dans ses moindres gestes et ridules… est-il possible que nous ressemblions à notre prénom au bout de vingt-cinq ans de vie commune avec lui ? Au regard des résultats de recherche que nous venons d'évoquer, cela peut se produire mais à deux conditions. La première : il faut qu'il existe un stéréotype de notre prénom partagé par notre groupe de référence. La seconde : il faut que nous soyons motivés à ressembler à ce stéréotype. Sans ces deux conditions, Julie ne pourrait être reconnue comme une Julie. Pourquoi Julie voudrait-elle ressembler au stéréotype de son prénom ? Il existe un avantage de taille : celui de se faire affilier à une tribu. Nous avons vu que « Je » a besoin de « Nous » pour s'accomplir. Il est temps de considérer que « Je » a aussi besoin de faire partie de « Nous ».

***

Aimez-vous les sushis ? Lorsque je pose cette question à mes étudiants, quel que soit le groupe, une majorité d'entre eux esquisse un sourire satisfait en acquiesçant de la tête. Comment peut-on ne pas aimer les sushis ? semblent-ils collectivement insuffler. Je leur demande alors si, parmi ceux qui ont acquiescé, ils ont le souvenir de s'être dit que jamais de leur vie ils ne déposeraient de poisson cru sur leur langue, et encore moins l'avaleraient-ils, plutôt leur passer sur le corps ? Plusieurs étudiants lèvent le bras, sourcils froncés, perplexes devant l'évidence : ben oui, au fait, comment cela est-il arrivé ? Vous étiez confortablement calé dans votre dégoût des sushis alors, comment en êtes-vous venu à les affectionner ? Cela reste du poisson cru, couvert de bactéries, une menace pour votre système digestif ! Typiquement, les étudiants n'ont qu'un vague souvenir de leur première fois. Ils balbutient un « Je ne sais plus… j'ai

juste essayé, et j'ai aimé, de plus en plus. Voilà. » Avouez que cette histoire manque de logique. Vous abhorrez un aliment – littéralement, y songer vous donne envie de vomir – et vous refaites surface quelque temps plus tard, allègrement satisfait d'engloutir un plateau entier de cette chose détestable. Sans compter que vous y mettez le prix, et avec enthousiasme ! L'exercice se poursuit sous des airs de séance de psychanalyse de groupe. « Souvenez-vous… Quel était le contexte dans lequel vous vous trouviez ? Étiez-vous seul(e) à la maison lorsque vous avez été pris(e) d'une envie irrépressible de manger un aliment qui vous donnait jusque-là envie de vomir ? » Non. Clairement, non. C'était dehors – un restaurant japonais. Un très bon. Celui où il était cool d'aller à ce moment-là. Notre étudiant n'était pas seul, mais ne se souvient pas exactement du nombre de personnes qui l'accompagnait. Un groupe. Un groupe sympa. Un groupe auquel il voulait appartenir. Il se sentait si bien en leur compagnie. Assise à table, la joyeuse assemblée a lancé ses commandes. Un premier a demandé un plateau de sashimi, un deuxième des sushis et des makis, un troisième une autre combinaison de poisson cru. Toujours cru. Lorsqu'arrive le tour de notre étudiant, il hésite. Il avait pourtant bien décidé de commander le menu végétarien. Les tempuras, c'est bien, c'est cuit et c'est quand même japonais. Pourtant, avec la silhouette du serveur penché au-dessus de lui et les copains tout autour, il souffle : « Une formule sushi » ! C'est maintenant inévitable. Quelques minutes plus tard, le plateau redouté lui arrive sous le nez. La table fait honneur au poisson cru arrosé de thé vert et de bière. Et notre étudiant, demi-halluciné, porte le poisson cru à ses lèvres, ouvre la bouche, dépose le corps de la bête sur sa langue et mâche lentement. En souriant à l'assemblée, par-dessus le marché ! Il finit par avaler la plus grande partie du plateau. C'est fait. Étonnamment, alors qu'il était convaincu qu'il faudrait lui passer sur le corps pour qu'il avale des sushis, il vient de le faire de son plein gré. Et il le fera à nouveau, de plus en plus facilement, jusqu'à adoration consécutive des sushis.

C'est après la seconde guerre mondiale qu'un psychologue social polonais, Solomon Eliot Asch, va s'intéresser à ces apparentes pertes d'autonomie face aux autres. Solomon Asch vient d'un courant de psychologie qui soutient qu'un groupe d'individus est supérieur à sa somme, et que le groupe change chacun des individus qui le compose. En d'autres termes, lorsque nous sommes entourés des autres plutôt que seuls dans notre chambre, nous pensons différemment. Au regard de cette recherche de reconnaissance des autres, en quoi notre pensée et notre comportement changent-ils lorsque nous sommes au contact des autres ?

Solomon Asch va organiser un ensemble d'études aussi simples dans leur procédure qu'éclairantes sur le genre humain, dans le but de faire ressortir ce que l'on appelle communément la pression à la conformité. Il fait venir des groupes de huit personnes dans son laboratoire. Dans chaque groupe, sept personnes sont des acteurs jouant leur rôle selon un script précis. Seul un participant n'est au courant de rien, et c'est son comportement qui nous intéresse. L'étude débute avec les sept acteurs et le participant assis sur une

rangée devant le chercheur comme dans une classe. Le participant est assis à la sixième place en partant de la gauche. L'étude est présentée comme portant sur la perception. Le chercheur va présenter une série de diapositives qui, chacune, montre deux cartes. Sur la première carte, il y a une ligne. Sur la deuxième, il y a trois lignes comme il apparaît ci-dessous. Le travail consiste à nommer la ligne sur la deuxième carte qui est identique à la ligne figurant sur la première carte. Dans la représentation ci-dessous, la bonne réponse est donc « C » (suivez bien, c'est important pour la suite !).

La séance débute. Pour les deux premières diapositives, les acteurs donnent la bonne réponse, qui est évidente, comme je l'espère, vous le constatez. Notre participant innocent donne, lui aussi, la bonne réponse. Rien à signaler jusque-là. Cependant, à la troisième diapositive, les acteurs donnent, l'un après l'autre, la même mauvaise réponse ! Un, puis deux, puis trois, puis quatre, puis cinq personnes vont dire « A » au lieu de « C ». Solomon Asch enregistre le comportement du participant innocent. Alors que s'égrènent les mêmes mauvaises réponses avant que n'arrive son tour, il commence par écarquiller et plisser les yeux, comme s'il voulait s'assurer que sa vue ne le trompait pas. Non, vraiment, c'est la mauvaise réponse, il en est sûr ! Alors que ses camarades continuent de donner la mauvaise réponse, notre participant secoue la tête, l'air de se dire que les autres sont fous. Pourtant, dans 37 % des cas en moyenne, lorsqu'arrive son tour de parler, il hausse les épaules, et lâche la même mauvaise réponse que ses camarades ! Dans une situation où il n'y a pas la moindre ambiguïté, notre participant innocent a cédé à un groupe de personnes qu'il ne connaît même pas, et qu'il ne reverra sans doute jamais après cette étude.

Pour deux diapositives sur trois, les sept acteurs donnent une mauvaise réponse unanime. Sur l'ensemble de l'étude, seul un quart des participants innocents ira contre le groupe dans chacun des cas où le groupe semble se tromper. Les trois-quarts d'entre eux se plieront au groupe à un moment ou à un autre. Un participant sur vingt ira systématiquement dans le sens du groupe. Pourquoi ?

Les études de Solomon Asch sont un classique de la psychologie sociale. Elles nous suggèrent que nous sommes prêts à aller très loin pour éviter de dire non au groupe, c'est-à-dire dans une situation dans laquelle la bonne réponse est pourtant sans équivoque. Dire non est tout simplement trop douloureux. Nous sommes tellement animés par le désir difficilement répressible de faire partie du groupe, aussi anonyme et éphémère celui-ci soit-il, que nous sommes capables de nous voiler la face pour y parvenir. Cela nous conduit à un aspect paradoxal de notre individualité : une partie de celle-ci est le groupe. Il ne s'agit pas simplement pour nous d'être reconnu par le groupe ; nous nous accomplissons aussi dans notre fusion partielle avec lui. De nombreux travaux viendront préciser ce phénomène. L'un de ces résultats les plus étonnants est que la pression est maximale dès lors que trois personnes seulement nous entourent. Il n'y a pas beaucoup plus de pression si nous sommes entourés de six, huit, ou dix

personnes ! Appliqué au prénom, cela signifie qu'un petit groupe partageant le même stéréotype d'un prénom nous influencera considérablement, et nous poussera à nous conformer à ce stéréotype. Or, le stéréotype d'un prénom, ça n'est pas aussi mesurable que des lignes de longueurs très différentes. Eh bien cela signifie qu'il sera dans ce cas plus facile encore de se conformer au stéréotype partagé par le groupe : nous n'aurons pas (ou moins) besoin de nous voiler la face pour le faire.

Autre résultat particulièrement instructif de ces études : le participant innocent, lorsqu'il va dans le sens du groupe, ne pense nullement qu'il cède aux autres. Il est convaincu qu'il a exprimé sa réponse librement. Lorsque nous fusionnons avec les autres, nous nous concevons toujours en tant qu'individu, et pourtant, il est évident que ce sont les autres qui nous influencent. En effet, Asch a pris soin de comparer les réponses de ses participants innocents en groupe à celles de participants innocents seuls. Lorsque les participants sont seuls, ils ne donnent la mauvaise réponse que dans 1 % des cas (pour lequel il peut être intéressant d'aller consulter un ophtalmologue).

Il existe un exemple simple de conformité que tous, nous suivons plus ou moins, mais dans une mesure que tous, nous sous-estimons : la mode. Peut-être vous êtes-vous surpris à trouver une couleur de vêtement atroce une année, pour découvrir que vous en raffoliez l'année suivante ? Regardez autour de vous, et vous constaterez souvent que cette couleur est devenue à la mode. Vous l'aurez repérée sur de parfaits inconnus dans la rue. Cependant, plusieurs parfaits inconnus sont un groupe qui vous influence. Jusqu'au matin où vous êtes pris d'une envie de vous offrir un pull violet, parce que cela vous dit. Robinson Crusoé n'a pas eu ce problème sur son île. Il n'y a pas de passion éphémère pour les pattes d'éléphants, le style hipster, les fuseaux, ou l'imprimé panthère pour Robinson. Nous retrouvons ici nos adeptes de la stratégie « On ne sait pas pourquoi, mais on a bien aimé Léon ». Les Léon sont déjà tout autour de vous, dans l'air du temps, mais vous ne vous êtes pas encore rendu compte de leur influence sur votre perception et votre évaluation du prénom. Les Léon sont la nouvelle couleur de cette année.

C'est autour de l'adolescence que nous cédons le plus à la conformité, ce moment de la vie où nous sommes déterminés à nous rebeller. Et pourtant… les adolescents ne ressemblent-ils pas les uns aux autres ? Les anticonformistes relatifs sont les enfants et les personnes âgées. Entre ces deux âges, nous absorbons la perception des autres dans beaucoup de cas, bien plus souvent que nous voulons l'admettre. C'est la raison pour laquelle c'est probablement à l'adolescence que la motivation à ressembler à son prénom devient puissante.

Forte d'une enfance passée à enregistrer le stéréotype que son groupe de référence a d'une Julie, Julie va se mettre à imiter celui-ci inconsciemment (et peut-être consciemment), à condition que l'effort en vaille le coup. Et s'assurer que son groupe ne l'exclura pas, ça vaut le coup ! Si ce groupe partage la notion qu'une Julie est une fille au visage lumineux et joyeux, il n'est pas impossible que Julie sculpte son visage en ce sens, pour ne pas risquer d'être rejetée.

6

L’empreinte du prénom

Dans notre métier de chercheur, lorsque nous échafaudons une hypothèse, nous oscillons souvent entre l’euphorie et le doute, quand ce n’est pas la honte d’imaginer une théorie à ce point saugrenue qu’elle ne saurait être envisagée. Mais alors, qui poserait jamais l’hypothèse ? Douce ambiguïté… Dans ces moments de tourment, le meilleur remède, ce sont les chercheurs en qui nous avons confiance – ceux que l’on connaît et qui ne se moqueront pas ! Lorsqu’ils avancent l’hypothèse que nous ressemblons peut-être à notre prénom, Yonat Zwebner et Yanco Goldenberg vont donc approcher deux autres psychologues sociaux – Ruti Mayo et moi-même – pour vérifier s’ils divaguent ou non. Notre réponse ? Bah oui, c’est possible, ça, de ressembler à son prénom. Pas certain certain, mais possible, sur la base de nos connaissances des enfants sauvages, de la pression à la conformité, de l’organisation de notre pensée à l’intérieur de schémas. Donc, non, ce n’est pas extravagant. Mais à supposer que cette théorie soit juste, il va falloir la démontrer, et là, c’est une autre paire de manches ! En effet, en dehors de notre petite équipe, l’hypothèse va longtemps apparaître improbable au sein de la communauté scientifique. D’ailleurs, les réactions du public, une fois les résultats publiés, donnent la mesure du climat de scepticisme général qui aura entouré notre recherche. Au moment où j’écris ces lignes, je me souviens de ce cri du cœur venant d’une personne interviewée sur un plateau télé : « *Mais je m’appelle Caroline, je connais beaucoup d’autres Caroline et elles ne me ressemblent pas du tout !* ». Elle est mi-indignée, mi-hilare – comme les autres Caroline présentes à ce moment-là sur le plateau. « *Que signifie "ressembler à son prénom" ? C’est de la sorcellerie, ce truc !* » Des réactions du même tonneau sont encore aujourd’hui monnaie courante. Pourquoi ? Parce que les découvertes en sciences sociales que nous avons évoquées jusqu’ici sont soit largement ignorées du public, soit mal comprises.

Bien entendu, lorsque nous avons lancé cette recherche, nous savions que nous n’allions pas emporter aisément la conviction de la communauté scientifique. Pour y parvenir, nous avons d’abord conduit plusieurs études très simples. Jugez par vous-même. Imaginez que l’on vous présente la photo

d'identité d'une jeune fille que vous ne connaissez pas. Il s'agit pour vous de deviner son prénom parmi quatre possibilités. Par exemple : Élodie, Céline, Julie et Claire. Un seul prénom est le vrai. Vous dévisagez longuement la jeune fille en vous disant que vous n'avez pas la moindre idée de la réponse. Vous essayez les quatre prénoms puis vous choisissez finalement Julie… Au hasard. Vous vous en êtes remis, pensez-vous, à votre intuition. Celle-là même qui est parfois bonne et si souvent mauvaise. Bingo ! La chance semble vous avoir souri puisque la jeune fille s'appelle Julie.

Un coup de chance, vraiment ? Pour le savoir, nous allons reconduire ce test auprès d'une centaine de personnes qui, comme vous, n'ont jamais rencontré Julie. Le calcul est simple : si Julie ne ressemble pas à une Julie, alors elle n'obtiendra qu'environ 25 % des suffrages, ni plus ni moins que les trois autres prénoms proposés. Le facteur chance se situe donc autour de 25 %. Et dans ce cas, notre hypothèse a du plomb dans l'aile. Or, ce que nous trouvons dans notre recherche est une fréquence supérieure au facteur chance, jusqu'à 40 %.

Beaucoup, parmi les non-spécialistes, sont interloqués par notre conclusion selon laquelle nous ressemblons à notre prénom alors même que « seulement » jusqu'à 40 % de nos participants pressentent le vrai prénom. J'ai souvent entendu : « 80 %-90 %, là oui, ça voudrait vraiment dire que nous ressemblons à notre prénom ! ». Un « effet » (c'est le terme scientifique) à hauteur de 80-90 % serait tout à fait effrayant ! Il signifierait que l'on devine le vrai prénom d'une personne inconnue presque à coup sûr ! Fort heureusement, ce n'est pas le cas. En réalité, l'effet que nous mesurons est « significatif » : il indique que notre prénom se manifeste dans notre visage. Il nous marque – littéralement –, mais cette empreinte est subtile et laisse amplement tout l'espace à notre individualité pour s'exprimer. Et c'est tant mieux ! Notre visage n'est donc pas réduit à ressembler à notre prénom, mais simplement, il le fait transparaître.

Je vous invite à présent à faire vous-même ce test. Ci-dessous, figurent les visages de quatre personnes avec quatre propositions de prénom qui apparaissent dans l'ordre alphabétique pour chaque photo, dont le vrai. Prenez le temps de regarder chaque visage et de décider pour quel prénom vous penchez. Si vous hésitez entre deux prénoms en particulier, notez les deux, et choisissez celui pour lequel vous balancez davantage. Rendez-vous en page des remerciements pour découvrir les bonnes réponses. C'est à vous de jouer !

Retrouvez le vrai prénom de ces personnes

Vous n'avez, bien sûr, pas forcément deviné la bonne réponse. Comme nous l'avons expliqué, si tout le monde la devinait systématiquement, ce serait effrayant ! Et ce phénomène serait connu depuis belle lurette. Ça ne serait vraiment pas discret ! Imaginez : ce couple d'inconnus au restaurant, vous les regardez et vous savez d'une manière quasi certaine qu'ils se prénomment Amélie et Henri… En revanche, dans le test, vous aurez sans doute souvent placé le vrai prénom en deuxième choix. Il est en effet rare que le vrai prénom

soit considéré comme le moins probable.

L'intérêt de cet exercice est double. En premier lieu, il s'agit de vous faire éprouver cette intuition que nous pouvons avoir du prénom d'une personne. Je le répète, les participants à nos études n'avaient aucune idée d'où cette intuition leur venait. Elle leur semblait une manifestation du hasard. En second lieu, vous pouvez désormais réaliser vous-même votre propre étude statistique. Faites faire ce test du prénom à votre entourage, vos amis, votre famille, etc. Plus vous multiplierez ce test, plus la probabilité de voir le prénom correct être choisi de façon disproportionnée sera élevée.

Nos premières études ont été réalisées par Yonat en Israël. Elles ont toutes donné le même résultat : les gens avaient la tête de leur prénom. Nous avons reproduit l'étude en France auprès de Français en utilisant des visages et des prénoms français. Résultat inchangé : un nombre disproportionné de gens choisissent, bien au-delà du facteur chance, le prénom correct de parfaits inconnus. En France, nos études se sont, entre autres, penchées sur les Claire, Aurélie, Barbara, Véronique pour les filles, et Alexis, Pierre, Nicolas et Julien pour les garçons. Résultat : Aurélie a une tête d'Aurélie et Julien a un je-ne-sais-quoi d'un Julien. À la suite de notre recherche, d'autres laboratoires à l'étranger ont constaté le même effet avec des prénoms issus de leur culture : nous ressemblons physiquement à notre prénom.

Pourquoi ressembler à son prénom n'est-il pas surprenant ? À la naissance, nous sommes un peu comme les enfants sauvages, notre prénom nous est donné et nous ne lui ressemblons pas. Une maman m'a confié qu'elle a choisi un nouveau prénom pour sa fille lorsqu'elle a vu son bébé. Le prénom choisi initialement « ne lui allait plus ». Cette expérience, si elle est tout à fait possible, n'est pas courante. La recherche existante sur les nouveau-nés montre que ceux-ci n'ont pas la tête de leur prénom ; ils ne sont que d'irrésistibles nouveau-nés. Ils peuvent fortement ressembler au papa les premiers jours, ce qui a été interprété comme un procédé que l'évolution de notre espèce a conçu pour convaincre le père qu'il s'agissait bien là de sa progéniture, et qu'il était temps pour lui d'aller chercher de la nourriture pour tout le monde hors de la caverne.

Le prénom n'apparaît pas sur notre visage à la naissance et tout laisse à penser que la manifestation du prénom dans notre visage est l'aboutissement d'années de travail inconscient. Comment y parvenons-nous ? Nous sommes présentés aux autres sous notre prénom, par nos parents d'abord, puis nous nous présentons nous-mêmes, et les autres nous considèrent d'une façon cohérente avec ce prénom.

Pour mieux comprendre, je vais résumer à grands traits ce processus qui prend des années. Si le stéréotype d'une Julie correspond à celui d'une fille souriante et lumineuse, les gens vont s'adresser à Julie en s'attendant à ce visage. Alors même qu'ils lui parlent pour la première fois, peut-être souriront-ils spontanément davantage à Julie qu'à une autre femme portant un prénom leur évoquant un visage moins souriant. Confrontée à ce sourire des autres, Julie – par imitation inconsciente et afin d'être agréable – se met à sourire à la hauteur

des attentes de son interlocuteur. À présent, faites « avance rapide » sur plusieurs années de ce comportement répété, au cours de milliers d'interactions avec les autres qui – à l'intérieur de notre groupe culturel – partagent ce stéréotype de Julie, et notre Julie finit par porter la marque permanente d'un visage lumineux et souriant. Même lorsqu'elle montre un visage neutre sur sa photo d'identité, ses petits zygomatiques (les muscles situés dans la partie haute de nos joues, sous nos pommettes) demeurent légèrement sous tension. Julie se tient sur ses gardes, prête à sourire. Au fil du temps, son visage a été poli par les attentes des autres et par son propre désir de les combler.

Afin d'être plus aisément reconnus et acceptés par les autres, nous nous plaçons donc dans le pli de la représentation que les autres se font de notre prénom. Et, comme pour ces couples qui finissent par se ressembler, cela finit par se voir. En bonne petite Zelig, Barbara présente un visage de Barbara au monde, et finit par cristalliser le stéréotype de Barbara dans sa chair. Le stéréotype de Barbara a les cheveux détachés ? Notre Barbara les laissera détachés la plupart du temps, en brushing rangé ou en adoptant un effet mal peigné, quel que soit le style qui collera le mieux à son personnage. Elle ne porte que du mascara la plupart du temps ? Allons-y ! Bien sûr, il ne s'agit pas d'avancer qu'un prénom correspond à une seule et même coiffure ou à un type de maquillage, mais vous avez compris l'idée : avec les moyens du bord, nous nous conformons au stéréotype que nous partageons avec notre groupe de référence. Tout est permis pour parvenir à nos fins : maquillages, lunettes, une ou plusieurs boucles d'oreilles, piercing, épilation, entretien d'une moustache, d'un bouc, d'une barbe, port de pattes, tatouages, chirurgie esthétique, cheveux teints, frisés, lissés, attachés, tressés, en rasta, laissant apparaître ou non le front, etc. Les outils à notre disposition sont nombreux, et leurs combinaisons infinies pour présenter le visage qui colle à notre personne et au stéréotype de notre prénom. Il s'agit d'un phénomène à la Dorian Gray, ce personnage d'un roman d'Oscar Wilde, dont le portrait s'enlaidit à mesure qu'il commet des actes infâmes. Dorian Gray découvre qu'il forge son portrait en fonction des actes qu'il commet. Dans le cas du prénom, nous découvrons que nous forgeons notre apparence en fonction du prénom qui nous a été donné.

L'expression « porter son prénom » a donc tout son sens. Nous le portons comme nous portons des vêtements, afin de paraître séduisant, confortables ou compétents, à nos yeux et aux yeux des autres, et selon les motivations du moment. Du reste, il a déjà été démontré que nos vêtements sculptaient notre visage. En 2009, dans le cadre d'une étude, des femmes se présentaient habillées dans des vêtements dans lesquels elles se sentaient soit attirantes, soit peu séduisantes, soit simplement confortables. Les chercheurs ont alors pris la photo de leur visage – et seulement de leur visage – en leur demandant d'adopter une expression neutre. À la suite de quoi des hommes ont regardé les photos et évalué la mesure dans laquelle ils trouvaient le visage de ces femmes attirant ou non. Le visage – et seulement le visage – des femmes qui portaient des vêtements dans lesquels elles se sentaient attirantes était perçu comme plus

attirant que celui des femmes portant des vêtements confortables ou peu attirants.

Alors, la robe et le prénom, même combat ? Il est facile de contrôler sa tenue, il suffit de la choisir, et le tour est joué. Mais, et même s'il met beaucoup plus de temps à se manifester dans le visage, un prénom est comparable à une petite robe noire. Messieurs, la prochaine fois que votre bien-aimée s'offre, selon vous, une « énième » petite robe noire, pensez à ne plus faire de commentaires désagréables ! En effet, vous n'avez rien compris (comme elle vous l'a déjà dit). Ce n'est pas la robe noire qui compte, c'est l'effet de la robe noire sur son visage !

La période pendant laquelle notre application à « ressembler » à notre prénom bat son plein se situe vraisemblablement à l'adolescence. Nous ne le savons pas de manière certaine puisque, dans le cadre de notre étude, nous présentions exclusivement des photos de personnes adultes. Mais ce que nous savons en revanche grâce à Solomon Asch, c'est que la pression du stéréotype est une pression à la conformité, et qu'il est donc très probable que l'adolescence constitue la période critique de cette appropriation physique du prénom. C'est un âge pendant lequel on « se cherche » de manière autonome par rapport à la sphère familiale (et le prénom est bien l'étiquette qui nous en distingue le plus, le nom de famille pouvant d'ailleurs alors être un fardeau) et où l'on expérimente des tenues vestimentaires, des coupes de cheveux, des attitudes (avec une préférence marquée pour tout ce qui insupporte le plus nos parents).

Quand on prend la peine d'y réfléchir, il paraît évident que, pour un adolescent, se créer un personnage dans un océan de possibles n'est pas une chose aisée. Prenons Barbara. Dans quoi notre Barbara adolescente va-t-elle pouvoir s'ancrer pour puiser son inspiration ? Auprès de ses camarades les plus populaires ? Elles seront certainement une source d'autorité à un moment ou à un autre. Auprès des différents petits groupes auxquels elle appartient ? Aussi. Et, pour ce faire, Barbara va coller à l'idée que ces groupes de référence se font d'une Barbara. C'est au cours de ce processus que notre Barbara s'assumera pleinement en tant que Barbara. Ou pas. Ne « pas aimer » son prénom, trop lourd à porter, et se faire appeler par un surnom est un phénomène qui se déclenche souvent au stade de l'adolescence. Il pourra aller jusqu'à un changement de prénom soit dans la sphère sociale, soit plus formellement en suivant les démarches administratives. On verra que le changement de prénom correspond au désir de se fondre dans un autre visage.

Pour l'heure, installez-vous devant votre miroir et observons les stratégies que vous mettez en œuvre pour ressembler plus encore que vous ne l'imaginiez à votre prénom. Il s'agit juste, comme pour un acteur qui veut incarner un personnage, de comprendre la façon dont vous vous présentez physiquement aux autres. Et cela se cristallise d'abord dans la coiffure car c'est la partie de notre visage que nous pouvons contrôler à la fois le plus efficacement et le plus rapidement (vive les gels, laques, barrettes, colorants et décolorants couvrant

tout le nuancier !). Une précision : les deux sexes sont concernés puisque le segment de ce marché mondial du soin du cheveu connaissant la plus forte croissance actuellement est celui des hommes.

Cette importance accordée à la coiffure a attiré l'attention de notre équipe. Et si l'une des raisons pour lesquelles nous produisons tant d'efforts pour notre coiffure avait un lien avec notre désir de ressembler à notre prénom ? Nous avons alors formé deux nouveaux groupes de participants. Le premier groupe ne voit que la photo de l'ovale du visage des personnes (sans les cheveux, donc) dont il doit deviner le prénom. Le second groupe voit les mêmes personnes en photo, mais cette fois seule la coiffure apparaît (l'ovale du visage est masqué). Résultat : quel que soit le groupe, tous les participants choisissent le vrai prénom de la personne au-delà du facteur chance ! C'est-à-dire que notre coiffure seule suffit à nous trahir, cette coiffure que nous modelons à volonté. Tout comme le seul ovale de notre visage, qui lui aussi, contient l'empreinte du prénom. C'est donc notre visage entier qui projette notre prénom sur le monde.

Nous avons évoqué ces adolescents qui n'assument pas leur prénom et qui se font appeler par un diminutif pour y échapper. Y parviennent-ils ? Oui, s'ils abandonnent tout à fait leur prénom de naissance pour un autre avec lequel ils se sentent en accord. Dans une autre phase de notre recherche, nous avons étudié le visage de personnes utilisant classiquement leur prénom et celui de personnes utilisant un surnom à la place de leur prénom (par exemple, Marie-Françoise se fait appeler Mazy par tout le monde). Ces études ont fait la démonstration que les personnes qui ne se font pas appeler par leur prénom ne ressemblent pas à leur prénom. Cela ne signifie pas simplement que nous avons le pouvoir de modifier l'apparence de notre visage. Cela signifie que nous ne nous engageons à le faire que lorsque le jeu en vaut la chandelle. Or, le jeu en vaut la chandelle lorsque les autres ont des attentes par rapport à un prénom. Dès lors que cette attente disparaît, le besoin de s'y conformer disparaît aussi et le visage n'absorbe plus l'empreinte du prénom.

Nous ressemblons à notre prénom pour être accepté par notre groupe de référence, et seul ce groupe est capable de reconnaître notre prénom. Pour vérifier que c'était bien le cas, nous avons simultanément exposé des Français en France et des Israéliens en Israël à des visages d'inconnus français et israéliens. Les Français choisissent le vrai prénom de Français bien au-delà du facteur chance, mais ils ne parviennent pas à reconnaître le prénom des visages israéliens au-delà du facteur chance. L'inverse s'est aussi vérifié.

Forts de ces différentes études – dont certaines que je n'évoquerai pas ici – qui aboutissaient toutes au même résultat, nous en avons adressé un résumé aux revues scientifiques. Le retour fut en substance à chaque fois le même : très intéressant… mais trop incroyable pour être considéré comme un « effet » robuste. Nous avions pourtant été attentifs à effectuer plusieurs études dans deux laboratoires indépendants et dans deux cultures différentes. Mais *niet*, il en fallait plus ! Schématiquement, les critiques reposaient sur le fait que les

résultats étaient observés sur une population qui n'était pas assez importante.

Nous étions coincés. Et frustrés. Mais paradoxalement, nous comprenions cette prudence de la communauté scientifique et cela, pour la simple raison que notre équipe n'en revenait pas elle-même ! Non pas sur le résultat montrant que nous ressemblons à notre prénom. Mais parce que nous n'imaginions pas que nous ressemblions à ce point à notre prénom ! Je veux juste donner trois faits qui illustrent la « robustesse » de nos résultats. Lors de la première étude française, nous avons établi que chacune des dix personnes présentées en photo ressemblait à son prénom. Dans une autre étude réalisée en Israël, ce résultat s'est produit pour 17 des 20 visages présentés aux participants, soit 85 % des personnes présentées en photo aux participants. Enfin, l'étude donne les mêmes résultats avec les prénoms rares (Kobe, par exemple) et les prénoms très répandus (Marie) pour lesquels on aurait pu penser que les stéréotypes étaient soit inexistants (Kobe) soit instables (Marie).

Pour convaincre la communauté scientifique, nous nous sommes donc tournés vers l'intelligence artificielle, qui a donné des résultats véritablement fascinants. À la différence des participants à nos études, un algorithme ne se lasse pas, ne porte pas de jugement de valeur (« une Caroline est souvent jolie » ; « une Océane est forcément jeune »), n'est pas encombré de contextes personnels (« J'aime bien le prénom Manon » ; « les Louise sont à la mode » ; « la plupart des Julie que je connais sont blondes »), ou historiques (« Il est peu probable qu'une fille qui a l'air d'avoir vingt ans s'appelle Léontine ») ou encore sociales (« Il est entendu que des parents qui choisissent le prénom Charles-Édouard viennent d'un milieu aisé »). Lorsque l'algorithme analyse des visages et des prénoms, c'est dénué d'a priori qu'il envisage chaque pixel de la photographie d'un visage.

Précision du choix des prénoms par l'intelligence artificielle

Vrai prénom de la personne en photo \ Faux prénom féminin proposé à l'ordinateur	Amandine	Angélique	Anne	Aurélie	Aurore	Barbara	Caroline	Céline	Charlotte	Claire	Émilie	Emma	Jeanne	Mathilde	Véronique
Amandine		0,61	0,67	0,53	0,56	0,62	0,62	0,56	0,53	0,56	0,57	0,56	0,64	0,60	0,66
Angélique	0,55		0,61	0,56	0,64	0,60	0,55	0,62	0,62	0,57	0,58	0,58	0,56	0,61	0,71
Anne	0,62	0,56		0,56	0,59	0,54	0,54	0,58	0,60	0,57	0,58	0,59	0,49	0,61	0,62
Aurélie	0,57	0,52	0,58		0,53	0,55	0,51	0,58	0,59	0,59	0,56	0,60	0,62	0,62	0,70
Aurore	0,62	0,58	0,59	0,53		0,58	0,50	0,56	0,54	0,51	0,61	0,63	0,61	0,61	0,72
Barbara	0,60	0,59	0,56	0,60	0,59		0,50	0,60	0,60	0,52	0,61	0,57	0,59	0,62	0,62
Caroline	0,58	0,59	0,57	0,61	0,57	0,57		0,54	0,57	0,52	0,57	0,57	0,60	0,54	0,61
Céline	0,59	0,51	0,54	0,53	0,53	0,63	0,59		0,63	0,55	0,58	0,57	0,45	0,61	0,65
Charlotte	0,54	0,59	0,60	0,57	0,58	0,63	0,55	0,60		0,56	0,56	0,61	0,56	0,53	0,70
Claire	0,64	0,58	0,59	0,57	0,48	0,54	0,56	0,58	0,57		0,59	0,59	0,55	0,59	0,63
Émilie	0,58	0,48	0,60	0,50	0,50	0,61	0,51	0,52	0,52	0,53		0,58	0,43	0,57	0,64
Emma	0,59	0,60	0,63	0,63	0,58	0,54	0,55	0,52	0,61	0,55	0,52		0,55	0,60	0,95
Jeanne	0,63	0,65	0,68	0,63	0,58	0,51	0,59	0,52	0,59	0,57	0,57	0,65		0,87	0,71
Mathilde	0,58	0,60	0,65	0,64	0,56	0,61	0,63	0,59	0,57	0,60	0,58	0,51	0,59		0,68
Véronique	0,76	0,66	0,55	0,67	0,66	0,54	0,63	0,63	0,67	0,62	0,66	0,74	0,59	0,73	

Vrai prénom de la personne en photo \ Faux prénom masculin proposé à l'ordinateur	Alexis	Arthur	Benjamin	Cédric	Clément	Jérôme	Julien	Laurent	Nicolas	Olivier	Pierre	Quentin	Romain
Alexis		0,48	0,60	0,58	0,55	0,59	0,51	0,68	0,55	0,65	0,59	0,55	0,54
Arthur	0,55		0,54	0,58	0,53	0,67	0,59	0,69	0,49	0,60	0,59	0,54	0,50
Benjamin	0,54	0,56		0,58	0,57	0,60	0,50	0,67	0,54	0,65	0,59	0,54	0,56
Cédric	0,67	0,56	0,57		0,66	0,51	0,53	0,60	0,51	0,52	0,64	0,59	0,61
Clément	0,59	0,51	0,53	0,65		0,69	0,56	0,71	0,60	0,66	0,61	0,54	0,55
Jérôme	0,66	0,66	0,58	0,60	0,67		0,60	0,58	0,58	0,55	0,56	0,69	0,64
Julien	0,58	0,56	0,57	0,57	0,53	0,59		0,65	0,56	0,65	0,61	0,53	0,67
Laurent	0,61	0,68	0,68	0,59	0,72	0,57	0,67		0,66	0,55	0,58	0,69	0,74
Nicolas	0,54	0,63	0,55	0,55	0,56	0,56	0,54	0,60		0,59	0,58	0,60	0,60
Olivier	0,67	0,59	0,64	0,57	0,67	0,57	0,65	0,57	0,59		0,61	0,69	0,69
Pierre	0,60	0,58	0,59	0,59	0,61	0,60	0,61	0,59	0,58	0,57		0,61	0,60
Quentin	0,57	0,51	0,57	0,67	0,56	0,62	0,60	0,69	0,56	0,73	0,62		0,53
Romain	0,52	0,58	0,56	0,60	0,54	0,64	0,56	0,74	0,59	0,67	0,58	0,53	

Pour la petite histoire, notre équipe a accueilli un chercheur spécialisé dans l'apprentissage profond (*deep learning*), Nir Rosenfeld. Avec un matériau de 100 000 photos de visages associés à leur prénom, l'ordinateur a appris à développer une logique de classification des Julie et des non-Julie, puis de tous les prénoms auxquels il va être exposé. Une fois l'ordinateur entraîné, nous lui avons proposé des milliers de photos auxquelles il n'avait jamais été exposé, charge à lui de « deviner » leur prénom.

Les deux tableaux ci-dessus résument, pour chaque prénom de fille (tableau

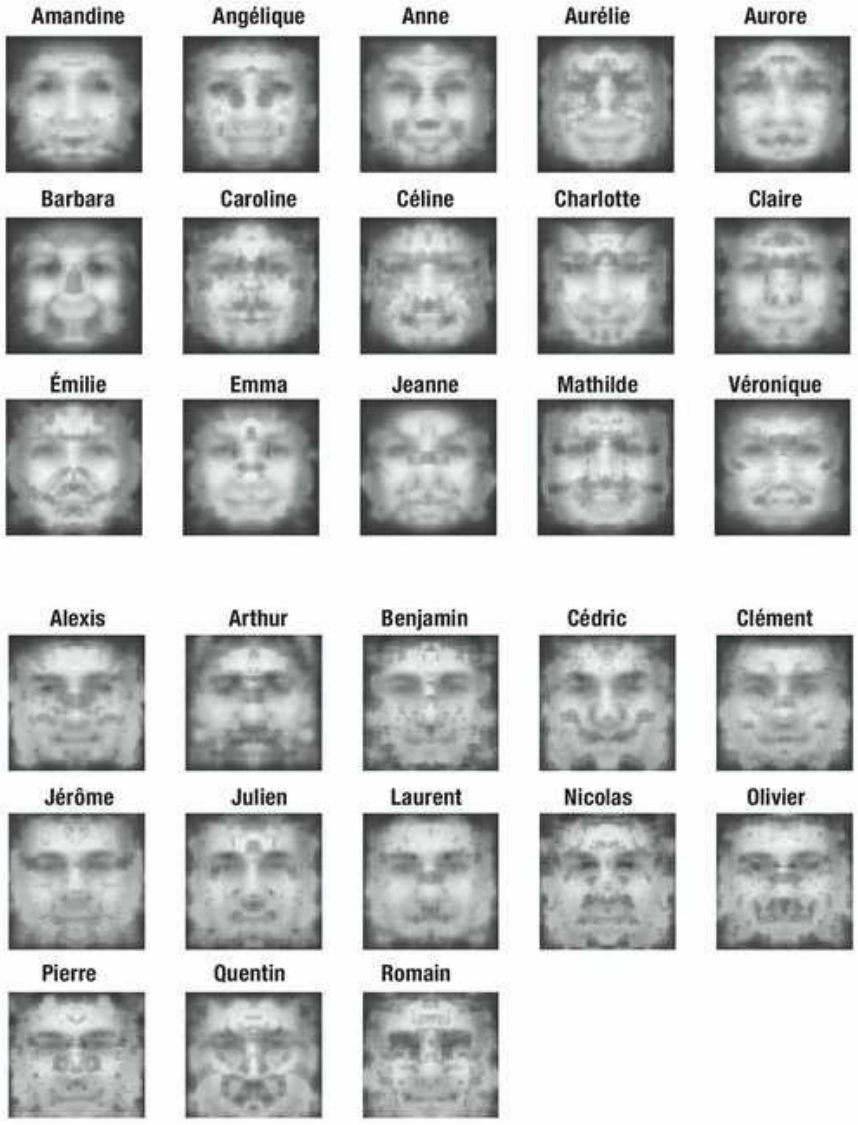
du haut) et de garçon (tableau du bas), les probabilités (par rapport au facteur chance de 50 %) que l'ordinateur choisisse le vrai prénom plutôt que le faux pour l'ensemble des visages analysés. Dans chaque tableau, chaque ligne correspond au prénom d'une personne en photo dans la base de données ; chaque colonne présente l'autre – faux – prénom soumis à l'ordinateur. Les pourcentages indiqués sont ceux correspondant aux photos auxquelles l'ordinateur n'a pas été exposé en phase d'entraînement.

Ces photos sont a priori aussi nouvelles pour l'ordinateur que les photos présentées à nos participants dans nos laboratoires. Par exemple, la précision de reconnaissance par l'ordinateur d'une Céline en photo plutôt que d'une Charlotte est de 63 % en moyenne pour toutes les Céline et les Charlotte considérées. À l'inverse, la précision de reconnaissance d'une Charlotte (versus une Céline) est de 60 % en moyenne, en considérant toujours l'ensemble des Céline et des Charlotte. L'ordinateur reçoit une photo de Barbara, et on lui propose Barbara ou Aurore ? Sa réponse : 59 % Barbara. Il considère une Aurélie, et doit choisir entre Aurélie et Émilie ? 56 % Aurélie. Une photo de Quentin, avec les options Quentin et Alexis ? C'est un Quentin à 57 % !

Que révèle cette étude via l'intelligence artificielle ? Que l'ordinateur a obtenu un choix correct du prénom oscillant entre 54 % et 64 %, ce qui était significativement supérieur au facteur chance qui était, dans cette configuration, de 50 %.

Les résultats révélés par l'intelligence artificielle sont fascinants. Avec l'ordinateur, nous démontrons que le prénom se manifeste dans le visage, indépendamment de la personnalité de celui ou celle qui le regarde. Cela signifie que Romain est tatoué Romain. Ce n'est pas qu'il est blond ou brun ou qu'il a un nez caractéristique. L'empreinte du prénom est bien plus diffuse, plus subtile que cela. Mais toute subtile qu'elle est, cette marque est profonde, durable, et autant perceptible par le regard humain que par celui d'une machine. Autre enseignement : l'intelligence artificielle nous permet d'obtenir une représentation des zones critiques du visage où chaque prénom se manifeste. Pixel par pixel, l'ordinateur passe au crible chaque zone du visage, par exemple, du « modèle » de Laurent obtenu à partir de la compilation de tous les Laurent. Il met ainsi en exergue les zones du visage qui sont déterminantes dans le fait qu'un Laurent est un Laurent ou non. Plus le pixel est déterminant dans la reconnaissance d'un Laurent, plus il prendra une couleur foncée dans l'ovale du visage — l'ordinateur reconnaît les bords de la photo comme non déterminants. S'il n'est aucunement déterminant, il restera gris clair. Ces représentations portent le nom de « carte de chaleur » (*heat maps*), et vous pouvez en découvrir plusieurs ci-dessous.

Cartes de chaleur selon les prénoms



Ce qui fait qu'un Laurent est un Laurent semble se jouer au sommet du nez et sur la lèvre supérieure, ainsi qu'aux extrémités des sourcils. Les joues sont faiblement diagnostiques (c'est-à-dire faiblement déterminantes) et le reste du visage non concluant. Chez Romain, la manifestation du prénom est plus diffuse et marquée sur l'ensemble du visage. Pour Arthur, c'est le haut du nez – comme Laurent, ce qui ne signifie pas que les nez de Laurent et d'Arthur se ressemblent, mais simplement que c'est une zone révélatrice de ces prénoms. Les cartes de chaleur dévoilent donc où se manifeste l'empreinte de chaque prénom. Si nous ne sommes pas en mesure d'expliquer pourquoi l'empreinte est plus diffuse chez Mathilde que chez Barbara, cette étude et nos études humaines ont fini par convaincre la communauté scientifique que nous « portons » notre prénom, comme nous portons certains habits, du maquillage ou un parfum.

Nos résultats continuent aujourd'hui de déranger. Lors de l'émission canadienne *Breakfast Television*, deux journalistes ont réalisé le test en direct en essayant de deviner le prénom de quatre hommes inconnus à partir de la photo de leur visage. Ils découvrent, choqués, qu'ils ont choisi les quatre vrais prénoms. Une fois remis de ces résultats, le plateau a débattu de ce qui avait pu trahir les prénoms de ces inconnus, tout en affirmant que ces « raisons » paraissaient tout à fait aléatoires. Comme dans les études montrant notre tendance à imiter inconsciemment les autres, le fait que nous ressemblons à notre prénom est donc rarement compris.

La réalisatrice française Odile Abergel a elle aussi pressenti que nous avions la tête de notre prénom. Son court-métrage *Toutes les Margaux* l'évoque, et de façon beaucoup plus poétique que notre recherche ! Lorsque nous nous rencontrons autour d'un verre, elle affiche un grand sourire. Enfin elle n'est pas la seule à avoir eu cette conviction ! Elle reconnaît que nos données sont plus convaincantes que son œuvre. C'est comme dans *Le Petit Prince*, souvenez-vous : un astronome turc découvre en 1909 l'astéroïde d'où est originaire le petit garçon, mais personne ne le croit à cause de son costume. L'astéroïde ne sera reconnu qu'en 1920, lorsque l'astronome en parlera dans un habit très élégant, et qu'il l'évoquera sous le nom d'astéroïde « B612 ». Car, écrit Saint-Exupéry, « *les grandes personnes aiment les chiffres* ». Elles sont comme ça.

Pourtant, l'empreinte du prénom fait partie de notre quotidien. Jureriez-vous que vous n'avez aucun cliché sur les prénoms ? Les humoristes du Palmashow, Grégoire Ludig et David Marsais, ont interprété un « rap des prénoms » dans lequel « *Francis a une moustache et Gillou se fait pousser le bouc* ». Dans un autre sketch, ils enfilent des truismes à l'humour cinglant mais heureusement dénués de tout fondement : « *Serge, c'est le mec qui pue de la gueule à la photocopieuse au boulot* » ; « *Les Sarah sont hyperbonnes* » ; « *Les Robert, ils ont un côté tracteur* » ; « *Olivier, ça fait prof de tennis, mono de ski* ». Au-delà de l'humour potache ne reposant sur rien d'autre que sur l'ambition de faire rire, ce qui est intéressant, c'est que les humoristes ont bien l'intuition que l'on peut

associer des traits à des prénoms. À leur manière, ils sont le reflet décalé et issu de la vie courante de cette intuition qu'ont eue des chercheurs : nous exprimons, via notre visage, le stéréotype de notre prénom.

7

Le choix du prénom

En quoi la science des prénoms peut-elle aider les futurs parents à choisir un prénom pour leur enfant ? En quoi peut-elle donner des réponses aux personnes qui ne se sentent décidément pas en accord avec leur prénom, phénomène sous-estimé en France ? Les avancées de la recherche nous permettent aujourd'hui d'y voir plus clair. Même si cette science progresse à petits pas, même si la plupart des études évoquées dans ce livre sont particulièrement récentes, nous avons quelques certitudes. À commencer par celle-ci : il existe une caractéristique du prénom qui va grandement aider celui qui le porte. Cette caractéristique, c'est la facilité à penser le prénom pour l'entourage (entendu au sens très large). Quatre dimensions au moins fondent cette facilité à penser un prénom : sa sonorité, son orthographe, son caractère familier (sa « familiarité » au sens premier du terme, donc) et, enfin, sa proximité culturelle perçue.

Bonne nouvelle : ces quatre composantes du prénom sont relativement aisées à envisager. Nous avons vu qu'avec un prénom plus complexe que simple, les autres associent automatiquement des attributs supposés de ce prénom à la personne qui le porte – dans l'ensemble, ce sont des préjugés moins positifs que négatifs. Maya est plus facile à penser que Aénor sur le plan sonore ; Claude ou Chloé sont plus faciles à lire que Clode, Khloé ou Chloée ; Louise est plus familier que Lune. Bien évidemment, le prénom qui « coule de source » doit continuer à couler de source lorsqu'on l'associe au nom de famille. Comme le relevait le philosophe Henri-Frédéric Amiel : « *La facilité rend la vie légère : au lieu de traîner un boulet, on a des ailes.* » De même, la facilité à penser le prénom donne des ailes à celui qui le porte.

L'air du temps semble avoir adopté cette sagesse puisque les prénoms courts, faciles à prononcer et voyageant aisément d'une langue à l'autre sont particulièrement prisés. Il semble donc que, dans nos sociétés modernes où la diversité devient presque une norme, émerge une nouvelle forme de « stratégie-refuge » du prénom facile à penser. Ces prénoms « à la mode » deviendront eux aussi des valeurs relativement sûres sur le plan de la familiarité. Étant entendu que le risque du prénom trop donné est aujourd'hui limité puisque, comme je l'ai

expliqué, le répertoire des prénoms s'élargissant, les prénoms les plus donnés représentent aujourd'hui une population modeste, sans commune mesure avec ce qui prévalait il y a 80 ans ou même il y a seulement 30 ans.

Était-il nécessaire d'entreprendre ces recherches pour aboutir à un constat qui paraît finalement assez évident ? Apparemment oui si l'on considère le recours aujourd'hui en pleine croissance à la « stratégie de la différence », cette quête du prénom unique. À commencer par le choix d'un prénom à l'orthographe non conventionnelle, qui n'est pas particulièrement d'une grande aide pour celui qui va le porter. Certes, Chloë peut « faire » plus festif que Chloé, Chloée plus féminin, et Khloé plus hollywoodien, et votre entourage trouve cela formidable. La séduction des parents et des proches pour cette singularité orthographique est consolidée par le fait qu'elle est appliquée à un prénom usuel (Claude, Clode). Le raisonnement consiste à penser que, dans l'océan des Chloé, l'individualité de l'enfant sera préservée. Malheureusement, une fois l'enfant venu au monde, cette séduction initiale ne passe pas le test de la société, entendue au sens le plus large. Par manque de familiarité orthographique, les prénoms revisités sont aujourd'hui accompagnés de connotations négatives.

Le prénom original, unique, peut certes être « facile » dans certains aspects (la sonorité par exemple) mais il sera par définition plus difficile dans d'autres (la familiarité ou bien la proximité culturelle). Cela n'est pas nécessairement un problème : un prénom facile à penser dans certains aspects et plus difficile à appréhender dans d'autres peut être « intéressant ». Une singularité modérée peut éveiller la curiosité d'autrui. C'est sans doute sur cette frontière tout en finesse que jouent les agences spécialisées lorsqu'elles recherchent le prénom unique parfait pour votre chérubin. Le prénom unique qui sera accepté par tous. La création célébrée par tous, c'est-à-dire la définition même de l'innovation.

En revanche, les prénoms difficiles à penser dans plusieurs caractéristiques à la fois sont à éviter. Ainsi, le prénom Hrothgar, porté par un personnage de roman de *heroic fantasy*, a toute sa place dans notre imaginaire, et je recommanderais fermement qu'il y reste. Plus proche de nous, le prénom BOH dVF 260602 – tout libérateur qu'il se veut – cumule méticuleusement toutes les difficultés à être « pensé » : il heurte par ses dimensions sonore, orthographique et sur le plan de la familiarité…

Notre prénom est notre première marque d'individualité et l'un des premiers éléments dans notre médiation avec les autres. Le choix du prénom doit embrasser ces deux aspects. Lorsque, enceinte aux États-Unis, je testais certains prénoms français dans notre entourage cosmopolite, un ami m'a soufflé en aparté : « *Je t'en prie, donne-lui un prénom simple pour tous. S'il est simple pour tous, il sera simple pour ton enfant. L'enfance est le temps de la simplicité. Si tu regardes le monde avec la simplicité d'un enfant, tu verras qu'il est juste magnifique.* »

Nous avons beaucoup parlé de vos enfants ou des enfants de votre entourage, mais pas encore de vous ! Si je vous demande d'évaluer la mesure dans laquelle

vous aimez votre prénom sur une échelle de 1 (je ne le supporte pas) à 10 (je l'adore, c'est pleinement moi), quelle serait votre réponse ? Lorsque je fais faire ce test à mes interlocuteurs, j'obtiens certes parfois des 10, mais c'est franchement loin d'être systématique. Faites le test vous-même autour de vous. Il n'est pas rare que la note se situe bien en dessous de la moyenne. Et, ce qui est intéressant, c'est que la plupart des gens ne se sont jamais clairement posé la question. Pourquoi ?

La puissance des prénoms est telle qu'elle va jusque dans une incarnation, au sens propre du terme, dans nos visages, mais il nous reste encore à en tirer pleinement les conséquences. Je pense ici très concrètement à toutes les personnes qui estiment ne pas avoir la « tête » de leur prénom. Peut-être est-ce votre cas ou celui de quelqu'un autour de vous ? Nous devons les entendre. Et ils doivent se faire entendre. Rappelons que, en France, il est possible de changer de prénom depuis 1955 seulement. Progressivement, il est devenu moins difficile de le faire, mais il n'en demeure pas moins que, pour cela, il faut constituer un dossier et convaincre de l'intérêt légitime de cette démarche, qui ne peut aller contre l'intérêt de la société. Ce dernier point est du reste parfaitement compréhensible : on ne peut pas faire n'importe quoi en la matière. Notre prénom appartient autant à autrui qu'à nous-même. Il est donc logique qu'un nouveau prénom convienne aux deux parties.

Depuis l'an 2000, un peu moins de 3 000 personnes s'engagent chaque année dans une démarche de changement de prénom – autant d'hommes que de femmes – et, dans 90 % des cas, la demande est acceptée. Ce nombre de 3 000 personnes paraît étonnamment modeste. C'est peu, en effet, si on le rapporte aux témoignages de personnes affirmant qu'elles ont dû apprendre à aimer leur prénom, souvent au prix de beaucoup d'efforts, en passant généralement par l'utilisation de surnoms, pour finir par s'en accommoder (il le faut bien !). De toute évidence, c'est une réalité mal connue. Pour ces personnes, « finir par ressembler » à son prénom est l'aboutissement d'une véritable bataille. Une bataille qui se déclenche généralement au cours de l'adolescence. C'est pendant cette étape de la vie que s'exerce le plus vigoureusement la pression à la conformité alors que, dans le même temps, on est en pleine recherche de soi-même. La tension entre le besoin d'individualité et le besoin d'autrui est alors maximale. Que disent les témoignages que j'ai recueillis ? J'ai d'abord relevé une grande variété dans les stratégies mises en œuvre pour gérer l'inconfort de cette appropriation du prénom. Citons le recours à un diminutif (Théo est plus facile que Théophile ; Filou plus cool que Philippe), à un surnom (Annelotte est plus facile et plus cool qu'Anne-Charlotte) ou encore à un autre prénom (une Marianne a préféré Marion ; un Basile a utilisé son deuxième prénom). Dans la plupart des cas, à force de frictions, ces personnes finissent par entrer dans le moule et par accepter leur prénom.

Nous sommes tous prêts à aller jusqu'à modeler notre visage pour renvoyer aux autres l'expression conforme de notre prénom. Si nous comprenons cela,

alors nous pouvons aisément concevoir que, pour certains, assumer un prénom puisse ne pas aboutir. La dissonance entre la personne et son prénom est telle qu'elle ne débouche sur aucun équilibre, et la souffrance est aussi réelle qu'inexorable. En somme, un prénom peut être incompatible avec une personnalité. Il entre en collision avec la personne et crée une disharmonie identitaire. Je me souviens de Katherine, une Américaine dont j'ai recueilli le témoignage. Elle a ressenti le besoin de changer de prénom car le sien ne lui convenait pas. C'était « trop dur », disait-elle. Elle se sentait une personne trop douce pour être une Katherine. À tel point que, à chaque fois qu'on l'appelait par son prénom, elle pensait que l'on s'adressait à quelqu'un d'autre ! Elle ne parvenait pas à se constituer Katherine. Elle a finalement choisi un prénom plus arrondi, plus « Bouba », ce qui n'a présenté aucun problème puisque, aux États-Unis, changer de prénom est plus facile – au moins dans certains États – que cela ne l'est en France.

Tout comme la petite robe noire qui était pourtant si jolie sur son cintre, un prénom peut ne pas toujours « tomber » parfaitement. En aucune manière parce que l'on serait mal fichu, mais simplement, il y a méprise sur la personne : elle ne parvient pas à s'accepter comme une Julie ou une Barbara. Pourtant, comparativement au changement de nom de famille, les procédures administratives pour modifier son prénom sont relativement souples. Pourquoi alors, cette liberté (certes encadrée) qui nous est donnée paraît-elle aujourd'hui sous-utilisée ?

Dans son ouvrage *Changer de prénom*, Baptiste Coulmont dresse un panorama très complet des profils de Français déposant une demande de changement de prénom à l'état civil. Les motivations sont plurielles : besoin de francisation, de défrancisation, besoin de ne plus porter le prénom d'un membre de la famille, etc. La souffrance, quant à elle, est commune à tous les requérants : le prénom ne nous va pas, au point que l'on est prêt à défendre son dossier devant le juge. Précisément, une partie du dossier de demande est constituée de témoignages de l'entourage, à même d'attester l'intérêt légitime – la souffrance – du requérant, et de la nécessité qu'il y a pour lui à changer de prénom.

Baptiste Coulmont cite un cas particulièrement intéressant pour notre propos, celui d'un requérant qui a motivé sa demande sur le seul fondement que son prénom ne s'accordait pas avec son physique. Il n'avait pas la tête de son prénom. Eh bien, cette motivation est actuellement considérée comme faible, rapporte-t-il. En revanche, elle est mieux acceptée si l'origine ethnique ne colle pas avec un prénom. Ainsi, deux requérants d'origine maghrébine portant des prénoms « gaulois » vivaient mal les railleries de leur entourage qui se plaisait à souligner l'écart frappant entre leur physique et le physique attendu de leur prénom. Dans ce cas, le décalage entre le prénom et le physique paraît évident et, pour un juge, la souffrance est plus audible.

Pourtant, la souffrance subie par une personne qui ne ressemble pas à son prénom ne peut pas être circonscrite au seul cas d'une dissonance entre prénom

et origine ethnique. Une Barbara française peut ne pas s'assumer et préférer un autre prénom français tel que Nathalie ou Julie. Et du reste, une personne qui entreprend spontanément une démarche consistant à changer le prénom qu'elle utilise dans ses interactions avec autrui est, à l'évidence, motivée pour le faire ! Comme nous l'avons vu, le fait de ne pas socialement utiliser son prénom nous soulage de la pression d'y ressembler. S'y substituera alors la pression – mais une pression acceptée – de ressembler à son prénom d'usage. D'ailleurs, la jurisprudence l'admet : l'usage prolongé d'un prénom qui n'est pas le nôtre constitue un argument recevable devant les tribunaux. À l'inverse, plaider que l'on n'a simplement pas la tête de son prénom n'est pas considéré comme une motivation suffisante. J'espère bien que notre recherche va contribuer à changer les choses.

Pourquoi ne recense-t-on pas davantage de demandes de changement de prénom ? Aujourd'hui encore, le changement de prénom, même s'il est plus aisé que jamais, subit la pression d'une norme sociale qui considère le prénom comme étant fixe et définitif. Le prénom n'est pas quelque chose dont on se débarrasse. Cherchez à s'en débarrasser, ne signifie-t-il pas, au fond, une forme de reniement de soi ? Choisir de changer de prénom se heurte souvent à des objections : « C'est dommage de renoncer à un prénom donné par tes parents, c'est ton héritage ! », ou encore « C'est un caprice, dans deux ans tu en auras marre, de ce nouveau prénom. En changer, c'est une fuite en avant. » Ces propos partent généralement d'un bon sentiment, mais ils constituent une parfaite illustration de ce qu'est la pression à la conformité. Changer de prénom n'est socialement pas admis, ça n'est pas cool. Lorsque j'étais étudiante, je me souviens avoir discuté de cette question avec une personne qui souhaitait franciser son prénom au motif que, de façon répétée, elle était discriminée par son prénom de naissance. À l'époque, ma première réaction avait été de l'en décourager. Pourquoi, argumentais-je alors, quelqu'un devrait-il se conformer à la pression des autres et renier le prénom choisi par ses parents aimants ?

Cette perception de fixité, de perpétuité du prénom, est tout à fait récente dans notre histoire. Jusqu'à il y a peu, il était normal d'utiliser un ou plusieurs prénoms au cours de l'existence, qui pouvaient n'avoir rien à voir avec le prénom de baptême. Il était courant d'avoir un surnom (la mère Raymonde pour une femme prénommée Simone) ou un sobriquet (Zola en relève l'utilisation courante au 19e siècle avec Bec-Salé ou Bibi-la-Grillade dans *L'Assommoir*). Il était également courant de changer de prénom après le mariage ou encore dans le cadre d'un déplacement d'une ville à une autre (Mozart, dont le quatrième et dernier prénom de baptême était Theophilus, le traduira en Amadeo après son séjour en Italie, et l'utilisera comme deuxième prénom). L'usage du prénom était donc beaucoup plus flexible et ludique qu'il ne l'est aujourd'hui.

La fixité relative du prénom telle que nous la percevons est un héritage de la seconde moitié du 19e siècle à partir de laquelle le prénom a servi d'instrument d'identification administrative. Un changement de prénom pouvait impliquer le

risque de « perdre » la personne. La nécessité de cette fixité a été brève, elle n'existe même plus aujourd'hui. Dans nos sociétés de plus en plus codifiées et administrées, il est aisé de nous retrouver via des informations autrement plus précises que nos prénoms et noms. En France, nous disposons par exemple d'un numéro de sécurité sociale. Le prénom devient donc moins utile sur le plan administratif, et sa fixité est superflue.

Rien ne nous empêche aujourd'hui de changer notre prénom d'usage. Observez les enfants dans l'intimité de leurs familles. L'appropriation de leur prénom est très tôt aisément perceptible. À travers le jeu, les enfants nous demandent régulièrement de les appeler par un autre prénom (« Pourquoi ne m'as-tu pas appelée Athéna ? Tu peux m'appeler Athéna ? »), parfois pendant des périodes prolongées. À la fin de chaque livre qu'elles adorent, mes filles me demandent de les rebaptiser par le prénom de l'héroïne. Leur nouveau prénom court un temps, puis elles reviennent au leur. Probablement parce que les autres enfants ne sont pas d'accord pour les rebaptiser durablement (« On joue à autre chose ? »). Les enfants nous signifient parfois aussi que leur prénom est bien Lorenzo, et non « Renzo », comme il vous semble charmant de l'écourter. Chez l'enfant, le rapport au prénom est intense, et son désir d'en changer momentanément bien moins refoulé que chez l'adulte. Bien sûr, ils n'en sont pas encore au stade de l'assumer pleinement (et donc de transformer leur visage), mais ils se plaisent déjà à s'en défaire pour y revenir plus tard.

Changer de prénom d'usage ne deviendra une pratique courante que lorsqu'aura lieu un renversement de cette perception socialement partagée selon laquelle la fixité du prénom est normale. Ce renversement est inéluctable. Il est évident que, progressivement, nous allons revenir à une utilisation ludique du prénom d'usage. Une telle pratique permettrait à beaucoup de sortir de la souffrance d'un prénom dissonant, sans pour autant qu'elles passent nécessairement devant le juge. La souffrance des personnes qui veulent administrativement changer de prénom, jusque dans leurs papiers d'identité, vient du regard d'autrui. Elles estiment que l'écart entre le prénom inscrit sur leurs papiers et celui utilisé dans la sphère sociale va susciter un implacable jugement négatif. Or, si ce jugement collectif se détend pour intégrer le fait que la fixité du prénom n'est plus une nécessité, il devrait être plus aisé de se trouver « bien dans son prénom » d'usage.

C'est le sens de l'histoire. Dans la France des années 2040, il n'est pas déraisonnable d'imaginer que de plus en plus de personnes porteront un prénom différent de celui qui sera mentionné sur leurs papiers d'identité. Il n'est pas non plus fantaisiste d'anticiper une augmentation significative du nombre de personnes s'engageant dans une démarche de changement de prénom officiel. Mieux encore, il est parfaitement possible que le prénom de naissance redevienne ce qu'il a été : une étiquette administrative dénuée de toute obligation d'usage dans la sphère sociale. Auquel cas, changer officiellement de prénom perdrait alors tout son sens. Peut-être même viendra le jour où, à la

façon des Tucanos d'Amazonie, un Français, lorsqu'il sera en âge de comprendre, aura la possibilité de confirmer son prénom de naissance ou bien de le modifier. Cette éventualité ne me paraît pas plus éloignée que ne me paraissait éloignée l'hypothèse, au début de notre recherche, que nous ressemblions à notre prénom.

***

Il y a quelques mois, une mère m'a écrit qu'elle avait longuement hésité entre les prénoms Romain et Xavier pour son fils. Était-ce grave ? J'espère qu'à ce stade de votre lecture, il est clair pour tout le monde que la réponse est non ! L'un comme l'autre de ces prénoms est chargé d'une pression à s'y conformer, et leur stéréotype n'est probablement pas le même. On ne peut donc pas dire qu'il est neutre de choisir l'un ou l'autre prénom, puisque chacun va sculpter le visage de l'enfant différemment. Ce qu'il est important de comprendre c'est que, quel que soit le choix que vous ferez, la pression à se conformer à un stéréotype s'exercera.

D'autres parents m'ont écrit que « leur Pierre » ressemblait bien à un Pierre. Tant mieux. Il n'y a pas de « bien » ou de « mal » à ressembler à son prénom car cela n'implique aucune dimension morale. Nous devons juste être conscients que nous sommes des êtres profondément sociaux. Et s'il y avait une seule information à retenir de notre découverte, ce serait celle-là.

D'autres témoignages ouvrent de nouvelles pistes de recherche, comme ces cas de parents d'enfants adoptés qui m'expliquent qu'on les complimente parce que leurs enfants leur ressemblent. Ils supposent que cela a à voir avec le besoin des enfants d'être acceptés. Il serait intéressant de voir si ces enfants portent leur prénom sur leur visage davantage que des enfants non adoptés. En effet, avec l'adoption, vient souvent un nouveau prénom, celui avec lequel l'enfant adopté va fortement souhaiter se fondre dans la société qui l'entoure s'il souhaite s'y enraciner. Il se pourrait bien qu'il existe chez eux une forme de volonté exacerbée de se faire accepter, qui sculpterait leur visage de façon plus marquée que pour les autres.

Une autre possibilité, fascinante, m'a été suggérée par la mère de deux enfants d'origine ethnique mixte – un parent est d'origine caucasienne (européenne), l'autre d'origine maghrébine. L'un de ses enfants porte un prénom d'origine européenne (par exemple, Romain) et l'autre un prénom d'origine arabe (par exemple, Mehdi). Lorsqu'elle a vu les résultats de nos recherches, cette mère n'a pu s'empêcher de s'interroger sur la raison pour laquelle son enfant au prénom d'origine arabe apparaissait nettement plus « typé » que son enfant au prénom d'origine européenne. Nous nous rapprochons là du Zelig de Woody Allen, mais il n'est pas impossible qu'une dimension du façonnage de notre visage passe par des choix d'expressions ou de façons de se coiffer plus marqués que d'autres. Le « type » peut en effet faire partie du « stéréotype ».

Un dernier questionnement porte sur des personnes qui utilisent plusieurs prénoms de façon continue, comme cela peut être le cas de personnes bilingues

ayant passé leur enfance entre deux pays. Marie est Française. Elle vit la moitié du temps au Canada anglophone et l'autre en France. Elle est appelée « Mérie » en anglais, et « Marie » en français. Les sonorités sont différentes, tout comme, peut-être, les stéréotypes associés aux versions canadienne et française de ce même prénom. Mais alors… Le visage de Marie change-t-il selon le pays dans lequel elle se trouve ?

Nous ressemblons à notre prénom. Vous ressemblez sans doute au vôtre. Vos enfants ressembleront probablement au prénom que vous leur avez choisi ou leur choisirez, indépendamment du temps que vous aurez passé à éplucher *L'Officiel des prénoms*. Encore une fois, il n'y a là rien d'alarmant excepté peut-être une chose : cela remet en question une certaine vision de l'individualité, en particulier celle que nous avons dans nos sociétés occidentales modernes. C'est peut-être cette remise en question qui est à l'origine des réactions d'inconfort que j'ai constatées. Un prénom, cela se porte, cela s'assume, et cela se partage au sein du groupe auquel nous souhaitons appartenir. En définitive, notre prénom ne nous appartient pas tout à fait. Il nous a été donné par les autres, et nous le leur rendons au quotidien avec le visage que nous leur tendons.

ÉPILOGUE

L’autre dans mon visage

« *Se trouve autant de différence de nous à nous-mêmes que de nous à autrui.* »

Michel de Montaigne, *Essais*, II, I.

Avant d’achever ce livre, il est important de nous poser la question du regard que l’anthropologie peut avoir sur notre découverte. L’anthropologie a recensé bon nombre de comportements humains motivés par le désir d’être reconnus et acceptés par le groupe auquel nous souhaitons être affiliés. L’empreinte du prénom ferait-elle partie de ces comportements ? En effet, cela fait bien longtemps que notre espèce recourt à des modifications corporelles. La plus répandue sur le globe a été et demeure encore aujourd’hui le tatouage. L’empreinte du prénom est un tatouage, à cette différence près qu’on ne le choisit pas puisque c’est un legs de nos familles. Le premier tatouage, en quelque sorte. En ce sens, le prénom constitue l’étiquette sociale ultime, il est la première tentative de définition de notre individualité… par les autres. À nous, par la suite, de nous débrouiller avec ce legs. Le tatouage que nous nous faisons inconsciemment est une expression simplifiée, et surtout partagée, de ce prénom qui nous a été donné. Que nous n’éprouvions pas de joie particulière à apprendre que notre visage arbore un stéréotype, cela se comprend ! Qui plus est, nous ne sommes même pas conscients de ce premier tatouage que nous nous faisons. Il nous plaît davantage de penser que notre visage est la signature intime de notre individualité, notre essence faite chair et contours. Notre individualité s’exprimerait donc, entre autres, à travers un stéréotype ? Merci, les parents !

Pourtant, les tatouages tribaux, eux aussi, sont communément partagés par les membres qui occupent la même place dans la société. Au final, la seule vraie différence entre le tatouage facial que nous nous faisons, et celui que vous faites

faire par un tatoueur, c'est la technologie. Pas besoin d'encre ni d'effusion de sang dans le cas du prénom. C'est peut-être une bonne chose ?

La pratique du tatouage est ancestrale mais on ne peut pas la dater précisément. Les experts la situent entre 16 000 et 18 000 ans. Les plus vieux tatouages visibles ont été relevés sur Ötzi, un homme ayant vécu il y a plus de 5 000 ans, dont le corps momifié a été révélé par la fonte d'un glacier situé près des Dolomites italiennes, à plus de 3 000 mètres d'altitude. La peau d'Ötzi a été remarquablement bien préservée. Elle montre, entre autres, 61 tatouages répartis sur 19 zones du corps. Ötzi a souffert pour les obtenir. Il fallait piquer la peau des centaines de fois pour faire en sorte que le colorant de l'époque, du charbon, s'imprime durablement dans la peau. Le bénéfice de ces tatouages devait donc être de taille. Le consensus actuel est que leur premier but était probablement à visée médicale : ils sont situés sur des points d'acupuncture proches des articulations de l'homme de glace. Ötzi s'est donc peut-être marqué afin de soulager son arthrose.

Mais, de tous temps, un autre bénéfice du tatouage, le plus répandu dans les sociétés humaines aux quatre coins du globe, reste le message social qu'il diffuse. Comme le prénom, le tatouage permet de catégoriser l'individu. Dans les sociétés primitives, en Polynésie par exemple, il signale la classe sociale de la personne, selon qu'elle a les bras, les jambes ou les flancs tatoués. Dans ces tribus, le tatouage de l'enfant est son baptême. Il est réalisé lors de rites de célébration précis auxquels toute la famille assiste. Dans les îles Marquises, le tatouage couvre l'ensemble du corps des hommes et commence dès la puberté. L'ensemble de la communauté est présente lors du tatouage et chante pour atténuer la douleur du tatoué. Il entre alors véritablement dans la communauté. Ce sont ses tatouages qui en font un membre du groupe à part entière. Sans eux, point d'intégration. Ainsi, un homme qui n'est pas tatoué ne peut demander une jeune fille en mariage.

En Nouvelle-Zélande, le tatouage se fait à vingt ans, principalement sur le visage, et il a connu récemment un retour au sein de la population maorie. Pendant longtemps, la personne qui se soustrayait au tatouage était considérée comme indigne de faire partie du groupe. Jusqu'à il y a une centaine d'années, un Maori qui avait remporté une victoire se faisait réaliser un tatouage reconnaissable sur le visage, le « Moko », pour lequel six semaines de cicatrisation étaient nécessaires. Chez les femmes, le Moko était considéré comme le moyen d'atteindre la pleine beauté. Il fallait donc vraiment souffrir pour être belle… Pour les hommes comme pour les femmes, le tatouage était un passeport pour être pleinement affilié au groupe et pour que celui-ci reconnaisse l'individualité pleine de chacun.

En Occident aussi, la pratique de se tatouer est ancestrale – Ötzi en est une preuve – mais elle va disparaître un temps pour ressurgir vers la fin du 18e siècle, lorsque les marins de James Cook reviennent tatoués dans le style local de leur voyage en Océanie. Cet engouement pour le tatouage reste longtemps l'apanage de marginaux. Depuis quelques années, il s'installe dans nos mœurs

culturelles et s'étend à l'ensemble des populations. En France, l'Ifop a évalué qu'en 2016, 14 % de la population française portait un tatouage. En Grande-Bretagne, ils sont 20 %, et aux États-Unis 29 %, largement du fait des milléniaux, ces personnes nées depuis 1982, dont près de la moitié est aujourd'hui tatouée.

Quelle est la fonction actuelle du tatouage ? Selon le sociologue David Le Breton, le corps est perçu comme imparfait et l'individu s'attache à se construire un soi en le modifiant à l'envi. Nous retrouvons ici l'idée que nous ne considérons pas notre corps génétique comme fini. L'impératif de le parfaire est d'autant plus pressant que l'importance de l'apparence vit de beaux jours dans nos sociétés modernes. Certes, le tatouage permet de rendre personnel, unique, et de s'individualiser au fil du temps… Mais comme tout le monde le pratique, la quête d'unicité par le tatouage devient un phénomène de groupe ! Nous sommes animés par l'envie de parfaire notre corps pour qu'il se fonde mieux dans notre communauté. Comme les adolescents qui sont tous désireux de s'habiller différemment mais finissent tous par adopter exactement le même style… Le tatouage permet une renaissance au sein du groupe en tant qu'individu complet. Il constitue un hommage au caractère essentiel des autres dans notre propre accomplissement.

Vous pensez que j'y vais un peu fort dans cette analogie entre le tatouage et le prénom ? Sachez qu'*homo sapiens* est allé bien plus loin que le simple tatouage pour s'assurer de son affiliation à sa communauté – ou du moins de celle de sa progéniture. L'exemple sans doute le plus éclatant en est la déformation du crâne obtenu par un bandage que l'on serait autour du crâne de l'enfant, de la naissance jusqu'à l'adolescence, afin d'obtenir une forme de crâne propre à la tribu. Certaines tribus pré-incas telles que les Paracas, mais aussi les Burgondes en Europe et les Huns en Asie, partageaient cette pratique. Le crâne du nourrisson étant particulièrement souple les premiers mois, il a été visiblement tentant de le styliser, tout comme nous le faisons aujourd'hui avec notre coiffure.

Déformation volontaire du crâne dans certaines tribus

Dessins d'un crâne Paracas, une société pré-inca, 10e siècle avant notre ère, et d'un crâne « normal ».

On conviendra que l'empreinte de nos prénoms relève de la plaisanterie quand nous la comparons à ces modifications corporelles ! L'empreinte du prénom constitue un moyen ingénieux pour nous de rejoindre la caravane humaine à laquelle nous appartenons. Étant entendu que, sur notre visage, ces empreintes fixent l'air du temps. En effet, si Isabelle ressemble à une Isabelle, nous parlons bien d'une Isabelle d'aujourd'hui. Le stéréotype de l'Isabelle du 19e siècle était peut-être différent – ou non – du stéréotype actuel. Il n'est pas nécessairement le même, puisque nos stéréotypes évoluent.

Il est probable que le stéréotype d'un Donald ou d'une Hillary était bien différent il y a cinquante ans aux États-Unis par rapport à ce qu'il peut être aujourd'hui. De même, il y a encore cinquante ans, le stéréotype du tatoué était nettement celui d'un marginal, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui. Les travaux en sociologie que nous avons évoqués, qui ont montré que le prénom Cédric était bon chic bon genre il y a quelques années, et se popularise de plus en plus maintenant, rejoint également cette même idée. Un stéréotype, c'est un objet mouvant.

***

Nous avons besoin des autres pour réaliser notre individualité. Ce constat n'a rien de nouveau et je suis toujours surprise qu'on puisse tomber des nues en l'apprenant. Hegel, Merleau-Ponty, Lévinas, Sartre, d'autres encore, ont suffisamment travaillé sur cette question pour qu'elle ne fasse plus débat. Quand Sartre écrit « *L'enfer, c'est les autres* » dans *Huis Clos*, c'est bien ce qu'il signifie. Cependant, déjà, il relève un malentendu majeur :

« "L'enfer c'est les autres" *a été toujours mal compris. On a cru que je voulais dire par là que nos rapports avec les autres étaient toujours empoisonnés, que c'était toujours des rapports infernaux. Or, c'est tout autre chose que je veux dire. Je veux dire que si les rapports avec autrui sont tordus, viciés, alors l'autre ne peut être que l'enfer. Pourquoi ? Parce que les autres sont, au fond, ce qu'il y a de plus important en nous-mêmes, pour notre propre connaissance de nous-mêmes. Quand nous pensons sur nous, quand nous essayons de nous connaître, au fond nous usons des connaissances que les autres ont déjà sur nous, nous nous jugeons avec les moyens que les autres ont – nous ont donnés – de nous juger. Quoi que je dise sur moi, toujours le jugement d'autrui entre dedans. Quoi que je sente de moi, le jugement d'autrui entre dedans. Ce qui veut dire que, si mes rapports sont mauvais, je me mets dans la totale dépendance d'autrui et alors, en effet, je suis en enfer. Et il existe une quantité de gens dans le monde qui sont en enfer parce qu'ils dépendent trop du jugement d'autrui. Mais cela ne veut nullement dire qu'on ne peut avoir d'autres rapports avec les autres ; ça marque simplement l'importance capitale de tous les autres pour chacun de nous.* »

Cette logique sartrienne aura traversé tout ce livre. Lorsque nous nous construisons, nous passons notre prénom au crible du regard des autres, et nous nous mettons nous-même au diapason de ce jugement d'autrui. Le prénom n'est finalement que l'un des prismes à travers lequel le jugement des autres nous atteint, à travers lequel nous renvoyons aux autres le reflet de nous-mêmes – reflet qui a besoin d'être accepté pour exister dans sa singularité.

Au fond, ce qui m'a le plus étonnée lors de la parution de notre recherche,

c’est la stupéfaction et l’incrédulité qu’elle a suscitées. Comment l’importance d’autrui dans la construction de l’individu peut-elle être à ce point sous-estimée voire ignorée aujourd’hui ? Il me semble que l’explication est à chercher dans un ordre social relativement récent qui veut nous faire croire à la toute-puissance et à la toute-autonomie de l’individu. Hélas, plus nous pratiquons cette autonomie illusoire, plus nous contemplons notre individualité en omettant l’empathie de ceux qui nous entourent, plus nous nous noyons dans des relations humaines par écran interposé plutôt que d’autoriser les autres à nous atteindre en face-à-face, et plus le chemin que nous prenons est balisé. Celui des enfants sauvages. Pas les Robinson de notre enfance, mais les « vrais », les Victor, Oxana et Genie à propos desquels nous ne méditons que trop peu. Victor crie, Oxana aboie et Genie se tait. Lorsque nous aurons remplacé les autres par des écrans et des reflets de nous-mêmes, à quoi ressemblerons-nous ?

À cette atrophie de l’autre et donc, de nous-mêmes, je ne peux que vous inviter à préférer la redécouverte enthousiaste de la saveur d’autrui, celle qui nous construit en tant qu’individu. À chaque fois qu’il se pose sur nous, le regard de l’autre a la capacité de nous nourrir et de nous compléter. Nommer quelqu’un par son prénom en même temps que nous le regardons, c’est à chaque fois comme poser la dernière pierre sur l’immense édifice de l’ensemble des regards qui ont été posés sur cette personne avant le nôtre.

Mais comment faire ? « *Pour qu’une chose soit intéressante, il suffit de la regarder longtemps* », nous a chuchoté Flaubert. C’est précisément ce que font les jeunes parents, lorsqu’ils se perdent dans le regard de leur enfant. Particulièrement à un très jeune âge, il est tangible que chaque réponse de l’enfant à notre appel, chaque regard bienveillant que nous lui accordons le nourrit pleinement. Mais entre adultes, un regard qui s’attarde sur l’autre, cela relève aujourd’hui presque de la transgression ! Pourtant, la psychologie positive, une nouvelle branche de la psychologie qui se définit comme la recherche de ce qui peut nous conduire au bonheur, suggère que le regard de l’autre garde sa toute-puissance tout au long de notre existence. Il existe une formule d’une simplicité déroutante pour ressentir un bonheur intense et durable, redécouverte récemment en psychologie positive, qui porte ses fruits de façon quasi systématique. Il s’agit de prendre le temps de rédiger une lettre de remerciement à quelqu’un envers qui nous sommes redevables, puis de lui porter la lettre, et de la lui lire à voix haute en le regardant. Bonheur garanti pendant plusieurs semaines. Cela vous transformera. Quand l’avez-vous fait pour la dernière fois ?

RÉFÉRENCES-CLÉS

1. Les stratégies du prénom

> **Histoire de BOH dVF 260602.** Interview et vidéo du *Russian Times* accessibles sur www.rt.com/news/digit-named-boy-ignored-by-authorities/
> « Le choix du prénom, toute une histoire ! » Émission *Les Maternelles*, 23 septembre 2014, www.youtube.com/watch?v=5LVFajENnRw&t=305s.

> **Michel de Montaigne,** *Les Essais*, Livre I, chapitre XLVI, « Des noms ». Édition Villey-Saulnier, Presses Universitaires de France, collection « Quadrige », juillet 2004.

> **Michel Bozon,** « Histoire et sociologie d'un bien symbolique, le prénom », *Population*, 42e année, no 1, 1987, pp. 83-98.

> **Interview des fondateurs d'Erfolgswelle,** « Prénoms : une affaire qui roule », reportage de Véronique Marti pour l'émission *Vacarme*, diffusée sur la radio suisse RTS La Première, diffusé le 3 octobre 2017, accessible en ligne : www.rts.ch/play/radio/vacarme/audio/prenom-une-affaire-qui-roule?id=8929491

> **Données sur les prénoms,** Fichier des prénoms, INSEE, édition 2016 disponible sur : www.data.gouv.fr/fr/datasets/fichier-des-prenoms- edition-2016/

> **Les prénoms macabres du Burkina Faso,** Alter, A.L., *Drunk Tank Pink and other unexpected forces that shape how we think, feel and behave*, Penguin Press, New York, NY, 2012.

> **Les façons de prénommer autour du monde : (1)** Exposition « Naissances » au Musée de l'Homme, du 9 novembre 2005 au 4 septembre 2006 ; **(2)** *Venir au monde : Les rites de l'enfantement sur les cinq continents*, par Lise Bartoli, collection « Petite Biblio Payot », 11 avril 2007.

> ***Le Prénom,*** film réalisé par A. de La Patellière et M. Delaporte, 2012.

2. Une brève histoire d'une étiquette sociale

> **Cramer, S.N.,** *L'histoire commence à Sumer*, Flammarion, collection « Champs Histoire », 1956.

> **Sur l'histoire des premiers prénoms connus :** « Who's the First Person in History Whose Name We Know ? », blog de Robert Krulwick du 19 août 2015, sur le site de National Geographic : phenomena.nationalgeographic.com/2015/08/19/whos-the-first-person-in-history-whose- name-we-know/

> **Lévi-Strauss, C.,** *La Pensée sauvage*, Presses Pocket, collection « Agora », Paris, 1962.

> **Zonabend, F.,** « Pourquoi nommer ? Les noms de personnes dans un village français : Minot-en-Châtillonais », dans Claude Lévi-Strauss, *L'Identité : séminaire interdisciplinaire, 1974-1975*, Paris, Grasset, 1977, pp. 257-279.

> **Zonabend, F.,** « Le nom de personne », *L'Homme*, vol. 20, nº 4, 1980, pp. 7-23.

> **Zonabend, F.,** « Prénom, temps, identité », *Spirale*, vol. 19, nº 3, 2001, pp. 41-49.

3. Vers une science des prénoms

> **Le phénomène Takete/Baluba : (1) le livre original** *Gestalt Psychology*, Köhler, W., Horace Liveright, New York, NY, 1929 ; **(2) une source plus récente :** Maurer, D., Pathman, T. et Mondloch, C.J., « The shape of boubas : Sound-shape correspondence in toddlers and adults, » *Developmental Science*, vol. 9, nº 3, 2006, pp. 316-322 ; (**3) sur l'extension du phénomène aux silhouettes humaines :** Sidhu, D.M., et Pexman, P.M., « What's in a Name ? Sound Symbolism and Gender in First Names, » *PLOSOne*, vol. 10, nº 5, 2015, disponible sur : e0126809.doi : 10.1371/journal.pone.0126809 ; **(4) sur l'extension du phénomène aux prénoms francophones :** Sidhu, D.M., Pexman, P.M. et Saint-Aubin, J., « From the Bob/Kirk effect to the Benoît/ Éric effect : Testing the mechanism of name sound symbolism in two languages », *Acta Psychologica*, vol. 169, 2016, pp. 88-99.

> **Sur la perception des individus portant des prénoms à l'orthographe classique versus originale :** Mehrabian, A. et Piercy, M., « Positive or negative connotations of unconventionally and conventionally spelled names », *Journal*

of Social Psychology, vol. 133, 1993, pp. 445-451.

> Sur les attributs conférés aux personnes sur la base du prénom : (1) Mehrabian, A., « Characteristics attributed to individuals on the basis of their first names. » *Genetic, Social and General Psychology Monographs*, vol. 127, 2001, pp. 59-88 ; **(2)** Mehrabian, A. et Piercy, M., « Affective and personality characteristics inferred from the length of first names », *Personality and Social Psychology Bulletin*, vol. 19, nº 6, 1993, pp. 755-758.

4. La portée du prénom

> Sur le cas de José Zamora : « Meet Jose Zamora, The Man Who Changed His Name To Joe To Get A Job, » article de Carrasquillo, A. : www.buzzfeed.com/adriancarrasquillo/meet-jose-zamora-the-guy-who-changed-his-name-to-joe-to-get

> Aura, S. et Hess, G.D., « What's in a name ? » *CESifo Working Paper* Series nº 1190, 2004, http://ideas.repec.org/p/ces/ceswps/_1190.html

> Coulmont, Baptiste, « Prénoms et mentions au bac, édition 2012 », www.coulmont.com/blog/2012/07/08/prenoms-mentions-bac-2012/

> Laham, S., Koval, P. et Alter, A., « The name-pronunciation effect : Why people like Mr. Smith more than Mr. Colqhoun », *Journal of Experimental Social Psychology*, vol. 48, 2012, pp. 752-756.

> Valfort, M.A., « Discriminations religieuses à l'embauche : une réalité. », 2015. Rapport de l'Institut Montaigne disponible à l'adresse : www.institutmontaigne.org/publications/discriminations-religieuses- lembauche-une-realite

> Les autres testings sur CV évoqués sont : (1) Edo, A. et Jacquemet, N., *La discrimination à l'embauche sur le marché du travail français*, éditions Rue d'Ulm, collection « CEPREMAP », 2013 ; **(2)** Edo, A. et Jacquemet, N., « Discrimination à l'embauche selon l'origine et le genre : défiance indifférenciée ou ciblée sur certains groupes ? », *Économie et Statistique*, numéros 464-465-466, 2013 ; **(3)** Duguet, E., Leandri, N., L'Horty, Y. et Petit, P., « Are young French jobseekers of ethnic immigrant origin discriminated against ? A controlled experiment in the Paris area », *Annals of Economics and Statistics*, vol. 99-100, 2010, pp. 187-215.

> Au sujet de la meilleure performance des actions d'entreprises dont le nom est facile à prononcer : Alter, A.L. et Oppenheimer, D.M., « Predicting

short-term stock fluctuations by using processing fluency », *Proceedings of the National Academy of Sciences*, vol. 103, nº 24, 2006, pp. 9369-9372.

> **Sur l'égotisme implicite : (1)** Pelham, B.W., Mirenberg, M.C. et Jones, J.T., « Why Susie Sells Seashells by the Seashore : Implicit Egotism and Major Life Decisions », *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 82, nº 4, 2002, pp. 469-487 ; **(2)** Jones, J.T., Pelham, B.W., Carvallo, M. et Mirenberg, M.C., « How Do I Love Thee ? Let Me Count the Js : Implicit Egotism and Interpersonal Attraction », *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 87, nº 5, 2004, pp. 665-683 ; et **(3)** Pelham, B. et Carvallo, M., « When Tex and Tess Carpenter Build Houses in Texas : Moderators of Implicit Egotism », *Self and Identity*, vol. 4, nº 6, 2015, pp. 692-723.

> **L'anecdote des Kelly Hilderbrandt :** www.psychologytoday.com/blog/the-social-thinker/200907/do-opposites-really-attract

> **Les Européens se préparent en 23 minutes :** étude menée par Harris Interactive sur 4 000 adultes de 18-40 ans, un résumé est accessible : www.doctissimo.fr/beaute/news/combien-de-temps-les-francaises- mettent-elles-pour-se-preparer-le-matin

5. L'essentielle imitation

> **L'histoire d'Oxana Malaya :** un résumé en images est disponible sur https://youtu.be/93HymGXC_wM.

> **L'histoire de Victor de l'Aveyron : (1)** Itard, J., *Mémoire et Rapport sur Victor de l'Aveyron (1801 et 1806)*, BNF-Gallica ; **(2)** Itard, J., *Victor de l'Aveyron*, Allia, 2009 ; et **(3)** Truffaut, F., *L'Enfant sauvage*, 1970.

> **L'histoire de Donald Kellogg : (1)** Kellogg, W.N. et Kellogg, L.A. (1932), « Comparative Tests on a Human and a Chimpanzee Infant of Approximately the Same Age, Part 2 » (film muet de 16 minutes). University Park : Pennsylvania State University, Psychology Cinema Register : www.archive.org/details/comparative_tests_on_human_chimp_infants ; et **(2)** un résumé : www.madsciencemuseum.com/msm/pl/ape_and_child

> **L'histoire de Genie (Susan Wiley de son vrai nom) :** le film *Mocking-bird Don't Sing*, de Harry Bromley Davenport, 2001.

> **Effets de la négligence infantile sur le développement du cerveau chez le petit enfant :** Perry, B.D., « Childhood experience and the expression of genetic potential : what childhood neglect tells us about nature and nurture », *Brain and Mind*, vol. 3, 2002, pp. 79-100.

> ***Zelig,*** film réalisé par W. Allen**,** 1983.

> **L'imitation inconsciente des mots et des stéréotypes :** Bargh, J.A., Chen, M., et Burrows, L., « Automaticity of Social Behavior : Direct Effects of Trait Construct and Stereotype Activation on Action », *Journal of Personality and Social Psychology,* vol. 71, nº 2, 1996, pp. 230-244.

> **Les couples se ressemblent physiquement après 25 ans :** Zajonc, R.B., Adelmann, P.K., Murphy, S.T., et Niedenthal, P., « Convergence in the physical appearance of spouses », *Motivation and Emotion*, vol. 11, nº 4, 1987, pp. 335-346.

> **La pression à la conformité : (1)** Asch, S.E., *Social Psycholog y,* Englewood Cliffs, NJ : Prentice Hall, 1952 ; et **(2)** Aronson, T.D., Wilson, R.M., et Akert, E., *Social Psychology*, Wiley, 2010 (7e édition).

6. L'empreinte du prénom

> **Zwebner, Y., Sellier, A.L., Rosenfeld, N., Goldenberg, J. et Mayo, R.,** « We Look Like Our Names : The Manifestation of Name Stereotypes in Facial Appearance », *Journal of Personality and Social Psychology,* vol. 112, nº 4, 2017, pp. 527-554.

> ***Toutes les Margaux,*** court-métrage réalisé par O. Abergel, 2005.

7. Le choix du prénom

> **Amiel, H.F.,** *Journal intime,* tome XI, avril 1877-juillet 1879, L'Âge d'Homme, Lausanne, Suisse, 1993.

> **Coulmont, B.,** *Changer de prénom : De l'identité à l'authenticité,* Presses universitaires de Lyon, 2016.

Épilogue. L'autre dans mon visage

> **Exposition** *Tatoueurs, Tatoués*, Musée du Quai Branly,

6 mai 2014-18 octobre 2015.

> **Sur Ötzi :** documentaire PBS NOVA « Iceman Reborn », www.youtube.com/watch?v=PUEJwKGM1DY

> **Exposition** *Mummies : New Secrets of the Tombs*, Museum of Natural History, New York, NY.

> **IFOP pour le syndicat national des artistes tatoueurs, «** Les Français et le tatouage », novembre 2016.

> **Pew Research Center,** « Tattoed Gen Nexters », 2008, www.pewresearch.org/fact-tank/2008/12/09/tattooed-gen-nexters/

> **Le Breton, D.,** « Le tatouage, cette nouvelle forme de signature personnelle », blog *Huffington Post* du 6 mai 2014, http://www.huffingtonpost.fr/david-le-breton/engouement-tatouage_b_5265621.html

> **Sartre, J.P.,** *Huis Clos*, Gallimard 1947.

> **Sartre, J.P.,** *Huis Clos – L'enfer, c'est les autres*, Frémeaux Colombini SAS, 2010.

> **Flaubert, G.,** *Correspondance 1 (1830-1851)*, Bibliothèque de La Pléiade, 2006.

REMERCIEMENTS

Un grand merci à Brigitte Béranger, qui a su ressentir ce livre très tôt. Merci à Alex Taylor, qui m'aura permis de faire la connaissance de plusieurs personnes d'exception autour du thème des prénoms. Merci également à mes éditeurs Zoé Leroy et Christophe Brunet, ainsi qu'à toute l'équipe d'Héliopoles, pour avoir si joyeusement et professionnellement accompagné la réalisation de cet ouvrage. Leurs suggestions ont indubitablement permis au message de ce livre de passer de façon plus énergique et concise. Merci à Cécile Nielly et Ewa Biejat pour leur aide précieuse sur le plan visuel du livre. Merci à Laurence, Cécile, Zoé, Juliette, Martin, Christophe, Romain, François – eh oui, ce sont leurs vrais prénoms – ainsi qu'aux Isabelle d'avoir abandonné leur visage pour le soumettre à l'intuition de nos lecteurs. Merci au Docteur Bruce Perry d'avoir bien voulu partager les scans de sa recherche, pour lesquels il est aujourd'hui ardu d'obtenir les droits de reproduction.

Merci à mes premiers lecteurs, aussi vigilants que bienveillants, mes parents Philippe et Marie-Françoise Sellier, et mon mari, Gonçalo Pacheco de Almeida. Pour leur enthousiasme à l'annonce de ce livre dès les premiers jours, je remercie mes coauteurs Yonat Zwebner, Nir Rosenfeld, Jacob Goldenberg et Ruti Mayo. Merci pour leur soutien à Véronique Perrot, Alexandre Azoulay, Olivier Younès, Darren Dahl, Aniza Pourteauborde, Véronique Marti, Marie-Anne Valfort, Marie Bouffet et Claire Linares. À l'automne 2017 et début 2018, j'ai parlé de ce projet de livre avec les étudiants du Mastère Entrepreneurs HEC et du MBA, ainsi qu'avec les alumni d'HEC en Suisse, et les remercie pour leurs réactions et suggestions. Celles-ci m'ont aidé à mieux cerner ce qu'il pouvait être intéressant de partager du monde de la recherche. Merci enfin aux multiples personnes dont je tairai le prénom, avec qui j'ai pu échanger en réaction à notre recherche. Leurs réactions passionnées et souvent passionnantes m'ont éclairé quant à la formidable portée des prénoms.

© Héliopoles, 2018.
Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle, par quelque procédé que ce soit, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

22, rue des Taillandiers 75011 Paris
www.heliopoles.fr

Notre prénom influence notre vie. Et cela, au-delà de tout ce que nous pouvons imaginer. Anne Laure Sellier est bien placée pour le savoir puisqu'elle a conduit une recherche dont le résultat est stupéfiant : nous avons la tête de notre prénom ! Dans un récit fascinant, vivant et accessible, elle révèle les découvertes les plus récentes de la science des prénoms et expose les mille manières dont le prénom nous façonne. Un ouvrage unique qui apporte des réponses concrètes aux futurs parents, bouscule le tabou du changement de prénom et nous interroge sur notre rapport intime à notre prénom.

Anne Laure Sellier est professeur associé à HEC Paris après avoir été professeur à la London Business School et à l'université de New York. Spécialisée en psychologie sociale, elle est membre de l'équipe de recherche franco-israélienne qui a publié l'étude « Nous ressemblons physiquement à nos prénoms : la manifestation des stéréotypes de prénom dans le visage ».

ISBN 978-2-919006-69-4

www.heliopoles.fr

Cette version numérique a été converti au format ePub par ISAKO www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage (9782919006687)

Table des matières

Couverture

Titre

Prologue. Pour un choix éclairé

1. Les stratégies du prénom

2. Une brève histoire d’une étiquette sociale

3. Vers une science des prénoms

4. La portée du prénom

5. L’essentielle imitation

6. L’empreinte du prénom

7. Le choix du prénom

Épilogue. L’autre dans mon visage

Références-clés

Remerciements